

506.0714
A1745
1982

**l'acfas
à travers
50
congrès**

*association
canadienne-française
pour l'avancement
des sciences*



Bibliothèque Nationale du Québec

L'ACFAS
à travers
50
Congrès

Publié
à l'occasion du 50^e congrès
de l'Association canadienne-française
pour l'avancement des sciences

Montréal 1982



L'ACFAS tient à exprimer sa reconnaissance envers les sociétés privées qui ont commandité la production de cette édition spéciale des Cahiers de l'ACFAS, soit, par ordre alphabétique :

Air Canada
Canadien National
Canadien Pacifique
Merck Frosst Canada
Télélobe Canada



L'ACFAS à travers 50 congrès

Responsable : Guy Arbour
Éditeur : l'ACFAS
2730 chemin de la Côte Ste-Catherine
Montréal, Québec H3T 1B7
Tél. : (514) 342-1411
courrier : C.P. 6060, Succ. «A»
Montréal, Québec H3C 3A7

Collaborateurs : Raymond Duchesne, Serge Hamel, Félix Maltais,
Eric Devin

Photos : Louis Pépin
Dessins : Jacques Goldstyn
Dactylographie : Lise S. Lapointe, Suzanne C. Rouette
Maquette : Gilles Gourdeau
Composition-
impression : Les Éditions Marquis
305 est, boul. Taché
Montmagny, Qué.
Dépôt légal :
Bibliothèque nationale du Canada, 2^e trimestre 1982
Bibliothèque nationale du Québec, 2^e trimestre 1982

ISBN 2-89245-000-4

Q
21
A24

D8201915

Sommaire

Introduction	p. 4
Quelques pionniers, artisans ou témoins	p. 7
L'ACFAS et ses 50 congrès	p. 29
Le tableau d'honneur (Qui fut Quoi)	p. 55
L'ACFAS depuis 1923: pour l'avancement et la diffusion du savoir au Québec	p. 71
Science et politique, une jonction difficile	p. 107
Vers la démocratisation de la science	p. 119
Textes choisis	p. 127
L'ACFAS de A à Z	p. 141



Serge Hamel
Directeur général

Le Cahier spécial du 50^e congrès

L'ACFAS célèbre le cinquantième anniversaire de son congrès annuel. Pour souligner cet événement, l'association consacre le dixième numéro de sa collection *Les Cahiers de l'ACFAS* à une rétrospective de ses congrès et à un bilan de son évolution au cours de cette période.

Ainsi, les premières pages font une revue des congrès précédents, présentent quelques pionniers et artisans de l'association et dressent une liste assez impressionnante de ceux qui ont assuré la continuité de l'ACFAS pendant près de trois générations ou qui s'y sont distingués d'une façon particulière. Vient ensuite une vaste et pénétrante analyse de M. Raymond Duchesne sur l'influence que l'ACFAS a exercée, notamment par ses congrès, dans la communauté des chercheurs. Deux articles suivent, abordant des secteurs périphériques aux congrès mais qui ont toujours été au centre des préoccupations de l'ACFAS : le développement de la culture scientifique populaire et la formulation des politiques scientifiques nationales. Après la présentation de renseignements divers sur l'association, l'ouvrage s'achève sur une sélection de documents de presse ou d'archives.

C'est à la collaboration spéciale de M. Guy Arbour que nous devons la réalisation de ce travail. Étudiant de maîtrise en géophysique à l'École Polytechnique de Montréal et communicateur scientifique à ses heures, M. Arbour a rédigé plusieurs des textes de ce volume, en a rassemblé et adapté d'autres, en plus d'effectuer l'édition de l'ensemble. L'ACFAS lui en est éminemment reconnaissante et exprime par la même occasion sa gratitude à MM. Félix Maltais et Éric Devlin, du service d'information Hebdo-science, ainsi qu'à M. Raymond Duchesne, professeur à la Télé-Université, pour leur précieuse contribution.

En remettant ce *Cahier* de l'ACFAS aux congressistes de 1982 réunis à l'Université du Québec à Montréal, nous espérons qu'il suscitera un intérêt accru pour notre histoire des sciences et formulons le vœu que le prochain demi-siècle de l'ACFAS soit encore plus fructueux que le premier.

Un demi-siècle de succès



Bernard Gingras
Président

En un demi-siècle, les congrès de l'ACFAS auront donné lieu à plus de 15 000 communications et à plus de 35 000 inscriptions. Chiffres assez impressionnants si l'on songe que plus de la moitié de ces congrès se sont adressés à une communauté scientifique encore embryonnaire.

Également significatif le fait que dans les congrès de l'ACFAS on retrouve, par exemple: une conférence sur la télévision dès 1923; un colloque sur l'énergie atomique en 1956; un symposium sur les satellites artificiels en 1958; un débat sur la politique scientifique en 1965. Les centaines de colloques et débats qui ont jalonné les congrès de l'association témoignent eux aussi de la vitalité de milieux de recherche longtemps restreints et isolés mais résolument tournés vers l'avenir.

Le vigoureux essor scientifique du Canada français dans les années 60 s'est reflété sur l'ACFAS. Non seulement le congrès a atteint une nouvelle ampleur mais la qualité, autrefois inégale, des communications a progressivement rejoint le niveau des principaux congrès scientifiques canadiens. Elles nous semblent bien loin maintenant certaines communications naïves des débuts comme celle qui, en 1945, portant sur l'expérimentation qualitative d'une cinquantaine de variétés de pois à soupe.

En 1982, pour la cinquantième fois, sans interruption, les chercheurs francophones du Canada, appartenant aux disciplines les plus variées, se donnent rendez-vous. Singulière coïncidence, c'est sur le site même du premier congrès que se déroule ce cinquantième. En 1933, au cœur du quartier latin de Montréal, l'Université de Montréal et l'École Polytechnique accueillaient dans les locaux exigus de la rue Saint-Denis un peu moins de 200 participants venus présenter 165 conférences. Érigés presque sur le même emplacement, les deux grands pavillons du nouveau

campus de l'UQAM peuvent à peine contenir en 1982 les 2 000 congressistes de l'ACFAS et leurs 900 communications.

Une telle expansion se poursuivra-t-elle ? Est-elle seulement souhaitable ? Sans doute que non. Au-delà de la participation actuelle, la dimension de ces congrès ne serait plus optimale. D'ailleurs, au moins pour quelques années encore, la croissance de l'activité scientifique et le développement des effectifs de recherche risquent d'être freinés par des facteurs bien connus, aggravés présentement par la conjoncture économique : raréfaction des postes, stagnation des études avancées, vieillissement du personnel en place. Pour l'ACFAS, il s'agira, tout en maintenant la remarquable continuité des congrès annuels, d'y amener progressivement des clientèles nouvelles et d'ouvrir de plus en plus ces assises à l'information publique.

La multiplication des infrastructures de recherche, la spécialisation accentuée des secteurs et des activités, l'apparition de nombreux organismes de concertation, de financement ou d'information, toute cette évolution des dernières décennies auraient pu rendre l'ACFAS désuète. Pourtant, cette association a su rester ce qu'elle était à ses débuts, un carrefour de la communication scientifique. Cette fidélité de la communauté des chercheurs a des racines culturelles autant que scientifiques. Il n'y a pas d'ACFAS ontarienne ou albertaine ; il n'y a même pas d'ACFAS à l'échelle du Canada anglais. Pour plusieurs de nos chercheurs, le congrès de l'ACFAS est la seule rencontre scientifique de langue française à laquelle ils ont la possibilité de participer régulièrement.

Aussi longtemps que s'affirmera ici une collectivité distincte par sa langue et ses institutions, l'activité scientifique de ce peuple, tout en s'ouvrant le plus possible aux échanges internationaux, demeurera un aspect essentiel du vouloir-vivre commun. Sur ce plan, l'ACFAS continuera d'avoir un rôle à jouer, probablement pendant une autre cinquantaine d'années.

B Guigras

Président de l'Acfas

*50 ans
et des
poussières*

*Quelques pionniers
artisans
ou
témoins*

Procès verbal
d'une réunion tenue au Cercle Universitaire
le 15 mai 1923
pour la fédération des sociétés savantes
canadiennes - françaises.

Vendredi le 15 mai, a eu lieu au Cercle universitaire (191 rue S.-Hubert) un déjeuner-causette, organisé par la Société de Biologie, dans le but d'étudier un projet de fédération des sociétés savantes canadiennes - françaises. Étaient présents :

Mgr J. Vincent Pothé P.A. recteur de l'Univ. de Montréal
Edouard Montpetit, secrétaire général de l'université
Docteur Arthur Bernier, président de la Société de Biologie
M. Louis Janvier Dalbis, vice-président de la Soc de Biologie
Docteur Les Pausseau, vice-président de la Soc de Biologie
Frien Marie-Victorin, secrétaire de la Société de Biologie
Docteur E. P. Asselin, trésorier de la Soc. de Biologie
Victor Doré, assistant-trésorier de la Soc de Biologie
Docteur Ernest Gendreau, président de la Soc. de Physique
Augustin Fuzon, vice-président de la Soc. de Physique
L'abbé Wilfrid Labrosse, secrétaire de la Soc de Physique
Docteur J. N. Roy, président de la société médicale
Docteur L. a G. Joubert, secrétaire de la Soc médicale
A. J. Laurence, vice-président de la société de Chimie
Jean Flahault, secrétaire de la Société de Chimie
P. P. Lecoq, secrétaire-trésorier de la Soc de Chim. industrielle
Arthur Léveillé, vice-prés de la Soc de Math et d'astronomie
P. Caspard Ducharme vice-prés de la Soc. canad. d'Hist. naturelle

Jos. T. Beaulne, trés. de la Soc. Canad. d'Hist. naturelle
J. E. W. Lecours
Adolphe Dollo.

à la fin du déjeuner, le Dr Bernier et M. Dollo exposent l'objet de la réunion, et sur la proposition qui en est faite par M. Montpetit, Mgr Piette est nommé président d'honneur de la fédération qui devra porter le nom de :

ASSOCIATION CANADIENNE FRANÇAISE POUR
L'AVANCEMENT DES SCIENCES

Monsieur prend la parole pour saluer le beau mouvement scientifique né de l'Université de Montréal et qui va rayonner sur tout le pays. Il remercie de l'honneur qu'on veut lui faire et qu'il apprécie hautement, et il offre son concours personnel et très dévoué pour toutes les initiatives intéressantes qui ne manqueront pas de résulter de la fédération proposée.

Puis Monsieur le Recteur devant quitter l'assemblée à ce moment, Monsieur Édouard Montpetit propose que le docteur Bernier, et le Frère Marie-Victorin, agissent respectivement comme président et secrétaire, pour la réunion en cours.

On constitue ensuite un bureau provisoire qui sera chargé d'élaborer les constitutions de l'Association et de pourvoir aux premières démarches et aux premiers besoins. Le bureau comprendra le bureau de la Société de

Ils étaient vingt-et-un à ce déjeuner-causerie du 15 mai 1923 destiné à constituer une «fédération des sociétés savantes canadiennes-françaises». C'était aussi la première année d'existence de l'Université de Montréal.

Parmi eux, Édouard Montpetit, secrétaire de l'université naissante, Augustin Frigon, directeur de l'École Polytechnique et le frère Marie-Victorin, secrétaire de la Société de Biologie de Montréal. C'est celle-ci qui organisait la rencontre présidée par Arthur Bernier, lui-même président de la S.B.M. On notait aussi la présence des représentants de sociétés de chimie, de physique, d'astronomie, d'histoire naturelle et de médecine.

D'autres noms? Vincent Piette, Louis-Janvier Dalbis, Léo Pariseau, E.G. Asselin, Victor Doré, Ernest Gendreau, Wilfrid Labrosse, J.N. Roy, L. de G. Joubert, A.J. Laurence, Jean Flahault, P.P. Lecointe, Arthur Léveillé, Gaspard Ducharme, Jos Beaulne, J.E. Lecours et Adolphe Dollo. Beaucoup de gens de l'Université de Montréal et de l'École Polytechnique. La plupart sont passés à l'histoire, la petite. Celle qui fait la grande.

C'est généralement le nom de Léo Pariseau qu'on retient comme président-fondateur de l'ACFAS. Lui-même s'objecterait probablement à être choisi comme figure de proue d'un navire dont il ne fut que le premier capitaine (lire président). Mais il fut aussi l'un des pionniers les plus dynamiques de l'ACFAS, avec Marie-Victorin, Victor Doré, avec, par la suite, Jacques Rousseau et bien d'autres.

Dans ses premières années, l'ACFAS était une fédération de sociétés savantes préoccupée de formation et de vulgarisation scientifiques. De 1923 à 1933, 205 conférences publiques furent organisées dans les écoles, collèges, universités et chez des groupes de jeunes scientifiques.

Vers 1933, Léon Lortie, alors professeur de chimie à l'Université de Montréal, lança l'idée d'un congrès rassemblant les scientifiques québécois francophones (on disait alors plutôt « canadiens-français »). L'idée avait déjà été proposée auparavant par Jacques Rousseau mais on l'avait crue irréalisable. Cette fois, on réussit, in extremis, à rallier Marie-Victorin à l'idée que défendait toujours Jacques Rousseau. Le succès fut total et se répéta annuellement, sans interruption, dès lors.

À partir de son noyau essentiellement montréalais, l'ACFAS s'implanta rapidement à Québec, puis rayonna bientôt, par ses congrès et son membership, à Sherbrooke, Trois-Rivières et Ottawa, au-delà de tout sectarisme institutionnel, réunissant sous un dénominateur culturel commun les chercheurs de nos universités.

Mais la mémoire des peuples est obnubilée par leur quotidien. Ainsi, pour la plupart des gens, Édouard Montpetit est le nom d'une rue montréalaise et Marie-Victorin celui d'un pavillon de l'université de Montréal ou de Sherbrooke, ou celui d'une statue du Jardin botanique. À un questionnaire distribué dans un cegep, un étudiant attribua même la découverte du radium à Marie-Victorin!

Les premiers artisans de l'ACFAS, que d'aucuns ont qualifiés de « pionniers en terre ingrate », continuent pourtant, un demi-siècle plus tard, de rejoindre nos préoccupations avec autant, sinon plus, d'actualité.

Nous rendons un hommage particulier à ces hommes en présentant quelques uns de ceux qui, toujours parmi nous, ont été ou sont, à divers titre, des artisans ou témoins de la science d'expression française en Amérique. Cette présentation n'est nullement exhaustive et ces pages ne suffiraient pas à les présenter tous.



Photo Louis Pépin

Jean Flahault

Le doyen

À presque 102 ans, M. Jean Flahault est certainement le doyen de l'ACFAS. Il était présent à la réunion de fondation du 15 mai 1923. Dès 1906 il commença sa carrière d'enseignant à ce qui était encore l'université Laval à Montréal. Il a été ensuite, pendant 41 ans, professeur à l'École Polytechnique de Montréal. Parmi ses élèves, Augustin Frigon, le premier directeur québécois de cette institution. Il a été le 4^e président de l'ACFAS, pendant deux mandats successifs, en 1928 et 1929. D'une lucidité exceptionnelle, il affirme ne pas voir d'explication particulière à sa longévité mais avance candidement l'hypothèse suivante : profiter « de tout, un peu ».



Photo Louis Pépin

Jules Brunel

Souvent surnommé le bras droit de Marie-Victorin, celui qui est en tout cas son fils spirituel, Jules Brunel, a été un des premiers artisans du congrès de l'ACFAS. Spécialisé en phytobiologie, M. Brunel commença sa carrière à l'université de Montréal en 1924.

«À cette époque, raconte-t-il, le personnel de l'université de Montréal comptait 49 personnes, balayeurs, secrétaires et recteur compris... Aujourd'hui, on en compte 5860».

Premier d'une lignée de trois générations de biologistes, après 40 ans d'enseignement à l'université de Montréal et après avoir assumé le poste de directeur de l'Institut Botanique, il s'attache présentement à classer les archives rassemblées à son laboratoire de l'Université de Montréal.



Joseph Risi

Joseph Risi, chimiste, a été président de l'ACFAS en 1947-48. Docteur ès science de l'Université de Fribourg (Suisse), il a commencé à enseigner à l'École Supérieure de chimie de l'Université Laval en 1925. Il s'occupa activement de l'ACFAS à l'aube du premier congrès, en 1932, et contribua assidûment au succès de l'association en assumant les fonctions de secrétaire général adjoint jusqu'en 1945 (« sous le règne de Jacques Rousseau », commente-t-il d'un sourire).

Ce chimiste émérite, né avec le siècle, affirme aimer l'ACFAS et son œuvre. Il fait cependant remarquer que l'augmentation considérable « du nombre de congressistes et de communications présentées » n'est pas nécessairement gage de « progrès réels ». Il suggère d'accroître la qualité des communications en n'acceptant que celles qui s'appuient sur des recherches subventionnées par des organismes reconnus. Le fait que l'Université du Québec à Montréal suffise à peine à accueillir toutes les communications et colloques du 50^e congrès semblerait appuyer sa suggestion.



Photo Louis Pépín

Léon Lortie

Docteur ès sciences physiques de l'Université de Paris (1930), puis chercheur à l'Université Cornell (via la fondation Rockefeller), Léon Lortie a été président de l'ACFAS en 1948. Chimiste émérite, M. Lortie est devenu professeur agrégé à l'Université de Montréal en 1935. Fernand Seguin a reconnu en lui un des pionniers de la radio scientifique. Il a été un des instigateurs du premier congrès de l'ACFAS et attribue une bonne part de son succès à son collègue Jules Brunel.

«Il fallut, commente-t-il, un certain effort pour convaincre Marie-Victorin de la viabilité du projet».

«Avant 1933, explique-t-il, l'ACFAS était une association essentiellement montréalaise. La faculté des sciences de l'Université de Montréal a pris naissance en 1920, en même temps que l'École de Chimie de Québec. Il y a eu longtemps une certaine rivalité entre les deux grandes universités francophones avant que s'instaure un climat de collaboration. Ce sont précisément les congrès, tenus alternativement à Québec et à Montréal, qui catalysèrent cette solidarité universitaire». Après une période d'instabilité due à une certaine rivalité avec un organisme plus académique, l'Institut scientifique franco-canadien, c'est celui à qui même on attribue une relative noirceur, M. Maurice Duplessis, qui contribua à relancer l'ACFAS, avance M. Lortie. Nommé membre émérite de l'ACFAS en 1973, M. Lortie se consacre depuis plusieurs années à l'histoire des sciences.

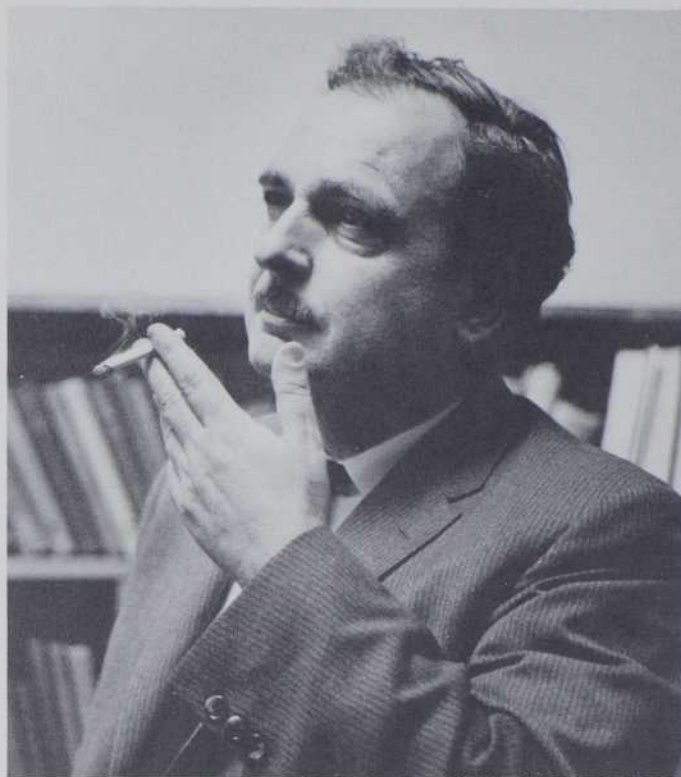


Photo Gaby

Cyrias Ouellet

«J'ai été élevé dans la science» lance Cyrias Ouellet qui, après des études de génie chimique à l'Université Laval, a travaillé à l'École Polytechnique de Zurich puis à l'Université de Cambridge. Ses recherches subséquentes à l'Université Laval et à l'Université de Californie contribuèrent sans doute à l'obtention, entre autres distinctions, de la médaille de l'ACFAS, en 1951. On a dit de lui qu'il «pourrait occuper avec une égale compétence une chaire de physique, une chaire de littérature,... ou une chaire d'humour». Il occupa en tout cas la présidence de l'ACFAS en 1953, l'année où se déroula un symposium sur les isotopes radio-actifs et la recherche biologique. Il présida en 1965 un colloque «avant-gardiste»: «Pour une politique scientifique au Québec».



Louis-Paul Dugal

Déjà conférencier aux tous premiers congrès de l'ACFAS, Louis-Paul Dugal a été président de l'ACFAS en 1957. Diplômé de Laval, puis de l'Université de Pennsylvanie (Philadelphie), il a enseigné successivement dans nos quatre universités francophones (avant l'émergence de l'U. du Q.): Montréal (biologie), Laval (physiologie), Ottawa (biologie) et Sherbrooke, qui l'a consacré professeur émérite. Il a été membre de la société canadienne de Physiologie, du CNRC, du Conseil de recherches pour la défense, de la société Royale etc. et cumule 3 doctorats honorifiques. Il a présidé en 1964 le congrès de l'«American Association for the Advancement of Science» (AAAS), à Montréal.

L'ACFAS lui a décerné en 1952 la médaille Pariseau et l'a nommé membre émérite en 1978. En 1969, il s'est dissocié publiquement de la Commission McDonald «sur le rôle du gouvernement fédéral dans la promotion de la recherche universitaire» et affirmait, dans son rapport minoritaire, que la politique proposée serait «injuste... pour les universités francophones».



Photo Louis Pépin

Jules Labarre

Docteur en biochimie de l'Université de Paris (1927), ami personnel de MM. Brunel, Rousseau, Pariseau et de Marie-Victorin, Jules Labarre a présidé à maintes reprises des sections du congrès de l'ACFAS et a siégé sur son conseil d'administration. Après un quart de siècle dans l'enseignement et plus d'un autre quart comme chef du laboratoire de biochimie de l'hôpital Notre-Dame, il vit une retraite paisible à quelques pas de l'Université de Montréal. Il estime que l'ACFAS, constituée pour s'encourager mutuellement, faire le point et susciter l'émulation dans tous les domaines scientifiques, «s'est développée beaucoup plus rapidement que ce qu'on avait imaginé». Il attache une bonne part du mérite de cette expansion à des organismes provinciaux tel l'«Office de la recherche scientifique» tout en reconnaissant le rôle d'autres organismes essentiellement outaouais.



Photo Louis Pépin

Pierre Demers

Récipiendaire de la médaille Léo-Pariseau de l'ACFAS en 1959, Pierre Demers, physicien, a été l'un des professeurs fondateurs de l'Université de Montréal sur le Mont-Royal. Il a été présent à peu près à tous les congrès de l'ACFAS. La photographie le présente incidemment avec le chapeau qu'il affirme avoir porté au premier congrès de l'ACFAS en 1933.

Professeur émérite de l'université, il dit avoir fait de la cause du français scientifique son cheval de bataille, dès ce premier congrès. À la Société Royale, en 1963, il revendique vainement un pied d'égalité pour le français scientifique. Il a été l'instigateur de la première réunion de la ligue internationale des scientifiques pour l'usage de la langue française (LISULF) en 1979. Cette initiative n'est pas étrangère au récent colloque international sur les communications et les publications scientifiques et techniques (Montréal 1981). Il est aussi le président-fondateur du Centre québécois de la couleur, affilié à l'ACFAS. Son autre préoccupation ? « La retraite », affirme-t-il avec un sourire ironique !



Photo Louis Pépin

Noël Mailloux

Fondateur de l'Institut de psychologie de l'Université de Montréal, Noël Mailloux, o.p., a fait ses études à Montréal, Rome et Cincinnati. Il est l'un des pionniers de la vague des sciences humaines qui a déferlé sur l'ACFAS à partir des années 60. Il siège au comité de rédaction d'une pléiade de revues et a reçu moult distinctions en psychologie, criminologie et en sciences morales ou générales dont la médaille Léo-Pariseau de l'ACFAS en 1966.

«Pourtant, nous confie-t-il, celui qui joue le rôle d'initiateur dans le développement de la vie intellectuelle de son milieu le fait souvent sans l'avoir voulu». Il a assisté à l'enfantement long et tortueux de l'Université «sur la montagne» et nous a entretenu, de sa retraite dominicaine du Centre de recherche en relations humaines, de quelques réflexions sur le nivellement paradoxal de la culture générale engendré par cette société de consommation.

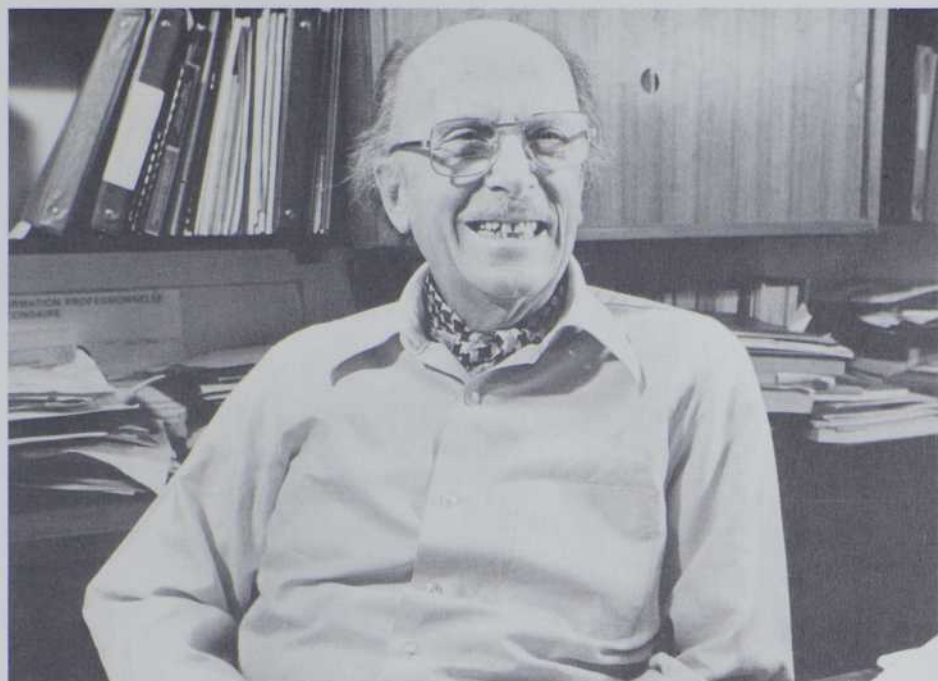


Photo Louis Pépín

Lionel Lemay

Lionel Lemay appartient à « l'espèce des obscurs artisans travaillant dans l'ombre », celle des secrétaires et directeurs généraux de l'ACFAS. « Ceux qui sont rarement présidents et remportent des prix posthumes » commente Serge Hamel, lui-même directeur général. M. Lemay a mené les destinées de l'ACFAS de 1947 à 1951, bien appuyé par des présidents de la trempe de Risi, Lortie, Daviault, Brouillet et Pomerleau. Il fit naître la formule des symposiums et est resté de 1952 à 1960, membre « adjoint » du conseil d'administration, une classe de membres indispensables qu'on ne savait par quel nom désigner. « C'était l'époque, souligne M. Lemay, où la secrétaire de l'ACFAS gagnait trois fois plus que le secrétaire général ». Cette époque a correspondu avec une phrase d'émancipation de l'ACFAS sur le plan international. Des liens ont été créés avec les associations française, américaine et britannique. Lionel Lemay reçut même, sous les auspices de l'ACFAS, le prince Philipp, alors président de la British Association for the Advancement of Science et, comble de coïncidence, son quasi-sosie. Il s'occupe aujourd'hui activement du Service universitaire canadien d'outre-mer (Suco).

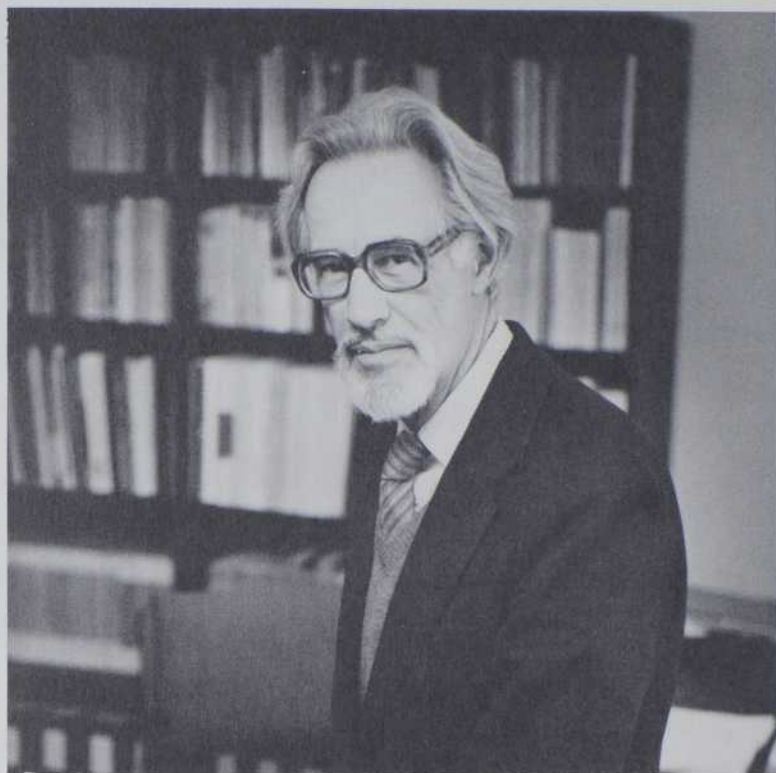
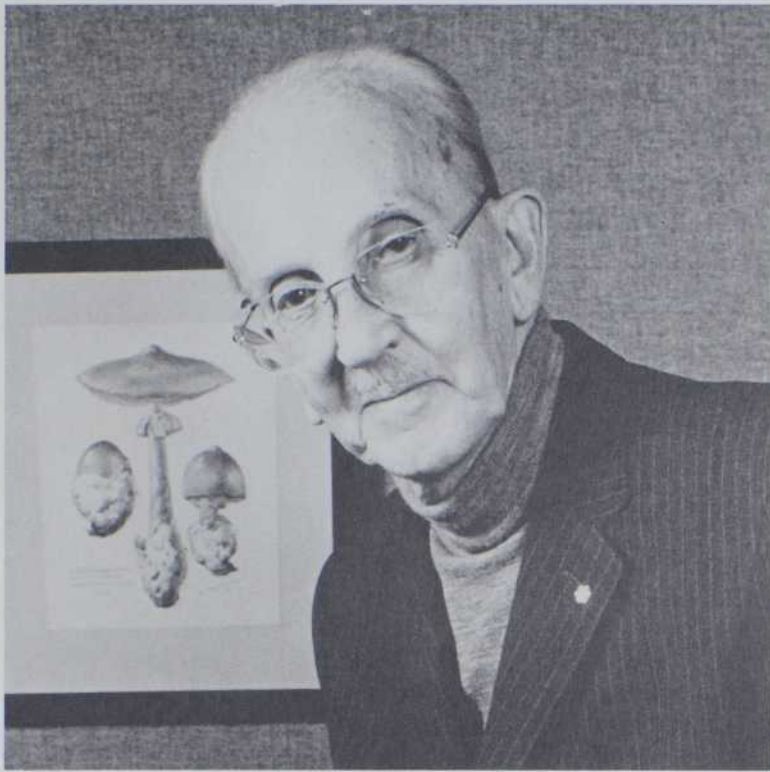


Photo Mitchell

Maurice L'Abbé

Actuel directeur du Conseil des sciences du Canada, Maurice L'Abbé a été président de l'ACFAS en 1964-65. Il fut un des premiers à préconiser une politique scientifique nationale dans le cadre du colloque qui s'appelait, déjà en 1965, « Pour une politique scientifique au Québec ».

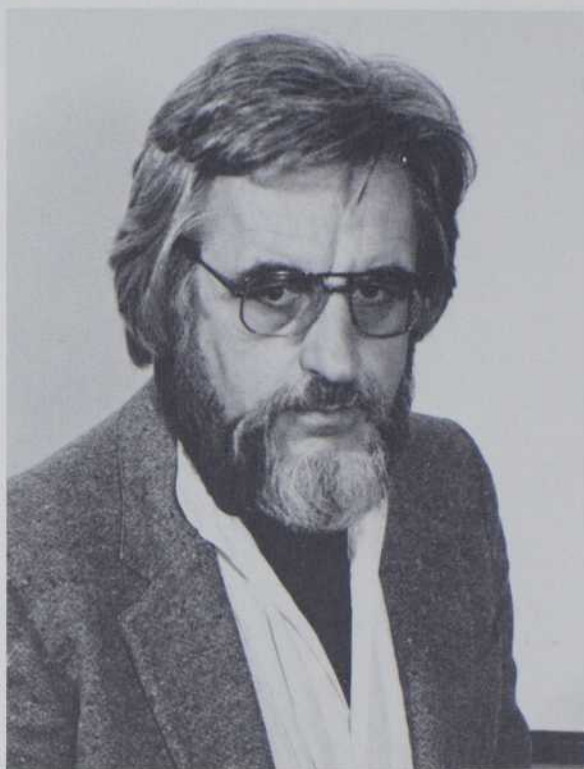
Docteur de l'Université de Princeton en mathématiques, M. L'Abbé a aussi été professeur puis vice-doyen à la faculté des sciences de l'Université de Montréal et a assumé les tâches de vice-président et de président de l'exécutif de l'ACFAS.



René Pomerleau

Dernier récipiendaire du prix Marie-Victorin du gouvernement du Québec (1981), le professeur René Pomerleau, mycologue de renom, a aussi été le 25^e président de l'ACFAS, en 1951. Il s'est illustré notamment par son œuvre magistrale « La flore des champignons du Québec » publiée en 1980.

Gradué successivement des universités Laval, McGill et de Montréal, il a été, déjà en 1937, lauréat du gouvernement du Québec en sciences naturelles et s'est mérité la médaille Léo-Pariseau en 1955. Dès le premier congrès de l'ACFAS, en 1933, il avait 7 communications à son actif. Il a présidé des sections du congrès et organisé un symposium international sur la « conservation des richesses naturelles renouvelables » dans le cadre du 20^e congrès de l'ACFAS (1952), bien avant les préoccupations écologistes des années 1970 !



Jean-Marie Gagné

Actuellement professeur et chercheur au département de génie physique de l'École Polytechnique, Jean-Marie Gagné était dans le feu de l'action des années troubles de l'ACFAS, à la fin des années 60, marquées par quatre directeurs généraux. Directeur régional (Montréal) 1967, trésorier en 1970 et président de l'exécutif en 1971, il est un des rares membres de l'association à avoir été deux fois responsable du comité d'organisation du congrès, en 1969 et 1973.

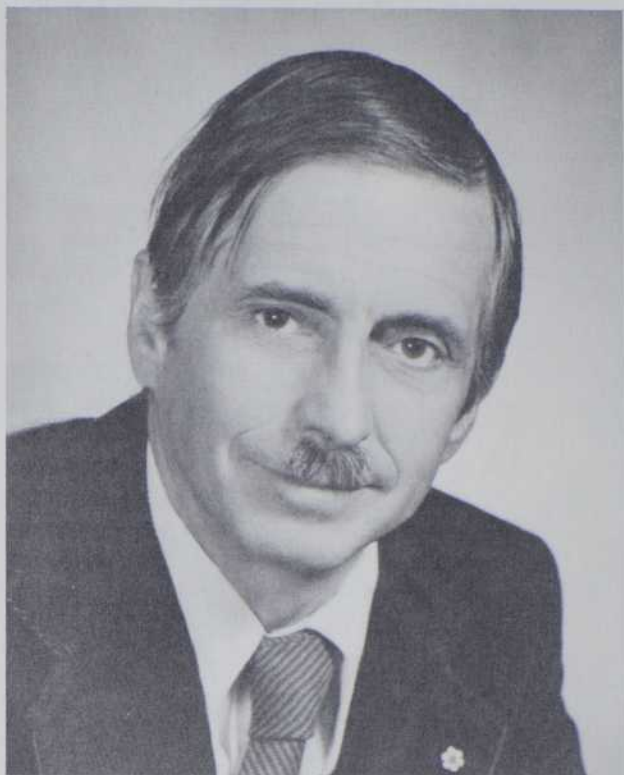
« Les congrès de l'ACFAS, affirme-t-il, ont toujours leur raison d'être, malgré la sur-spécialisation des disciplines scientifiques. Ils constituent à la fois une tribune où des pairs évaluent leurs travaux respectifs, un forum auquel public et média participent, le lieu de rencontre annuel de plusieurs sociétés scientifiques, un banc d'essai pour jeunes chercheurs universitaires... ainsi qu'un des rares événements scientifiques majeurs à se dérouler en français en Amérique. Suivant la formule consacrée, s'ils n'existaient pas, il faudrait les inventer ».



Photo Bedford

Bernard Gingras

Actuel président de l'ACFAS, Bernard Gingras est vice-président aux relations extérieures du Conseil national de recherches du Canada et s'occupe, à ce titre, des relations avec les universités, du programme d'information scientifique et technique ainsi que des relations internationales du Conseil. Il a été le premier président de la Commission scientifique de l'ACFAS en 1969-70 et a été membre du conseil vers la même époque. Chimiste gradué de l'Université de Montréal, puis chercheur à Harvard et Oxford, il s'occupe depuis 12 ans de l'administration de la recherche.



Louis-Edmond Hamelin

Recteur de l'Université du Québec à Trois-Rivières, Louis-Edmond Hamelin a été président de l'ACFAS en 1979-80. Il a été fort actif au sein de l'association au cours des vingt-cinq dernières années. Il a présenté régulièrement des communications dans diverses sections, a organisé des colloques et a rédigé des comptes rendus de congrès annuels. Il a été responsable de la section de géographie et a fait partie de jurys et de comités divers. Il a été le premier directeur de l'Institut de géographie et le directeur fondateur du Centre d'études nordiques.

Louis-Edmond Hamelin s'est mérité le prix scientifique du Gouvernement du Québec, le grand prix de la Société de géographie à Paris (1977) et le prix Pariseau de l'ACFAS en 1977. «C'est un miracle, affirme-t-il, que l'ACFAS ait survécu avec autant de continuité à ce demi-siècle d'histoire».



Livia Thur

La seule femme à avoir présidé l'ACFAS, en 1974, préside aujourd'hui les audiences publiques sur le projet pilote de transport du gaz naturel de l'île Melville, en Arctique, vers l'est canadien au moyen de cargos méthaniers brise-glace.

Vice-président associé à l'Office national de l'énergie, Livia Thur garde de sa participation à la vie de l'ACFAS le meilleur souvenir. «Je pense que professeurs et chercheurs y venaient beaucoup plus à titre de représentants de leurs disciplines qu'à titre de représentants des institutions auxquelles ils appartenaient, nous confie-t-elle. Ils y venaient avec un certain bonheur».

C'est à sa suggestion que fut créé le prix Vincent (en l'honneur de Marcel Vincent, premier président francophone de Bell Canada) destiné à reconnaître les mérites d'un chercheur en sciences humaines.

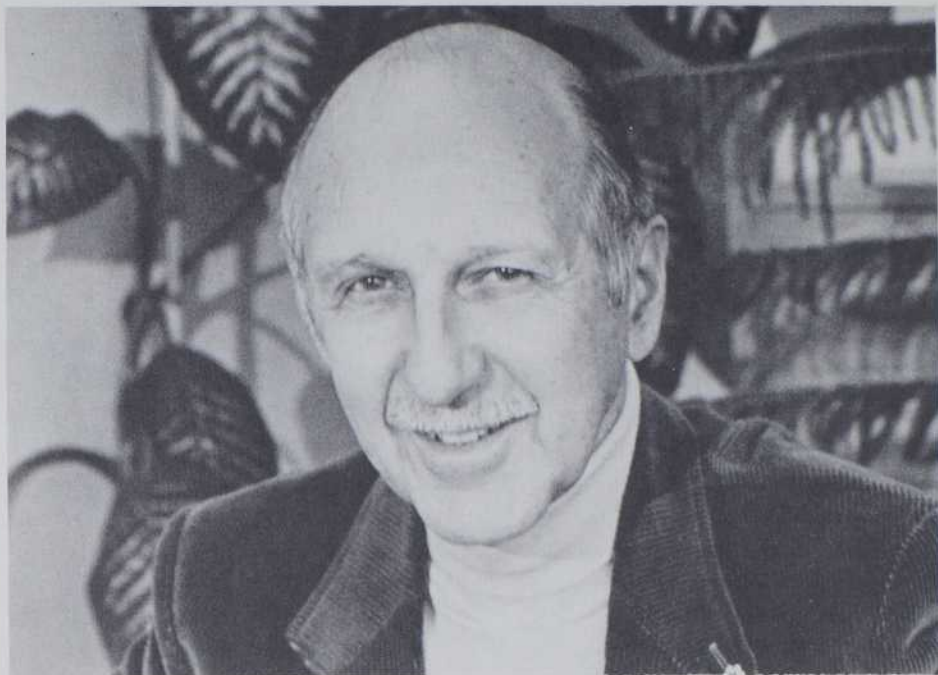


Photo Kéro

Pierre Dansereau

Collaborateur de Marie-Victorin et de Jacques Rousseau au Jardin botanique de Montréal, Pierre Dansereau a été secrétaire général de l'ACFAS en 1946 et vice-président en 1955 et 1956. Considéré comme un pionnier de l'écologie, il a enseigné aux universités d'Ann Arbor (Michigan), Columbia (New-York) et de Montréal avant d'être professeur émérite de l'Université du Québec à Montréal. C'est un des rares scientifiques du Québec à se mériter une mention dans l'Encyclopaedia Britannica et une monographie (plutôt qu'une biographie) ante mortem (« L'écologiste aux pieds nus », par Thérèse Dumesnil, éd. Nouvelle Optique, Mtl, 1981)!

Dans les débuts de l'Université de Montréal, commente-t-il, les sciences étaient méprisées. « Selon la pyramide médiévale bien connue, il y avait la théologie en haut, la philosophie, les lettres et finalement les sciences, au rez-de-chaussée (...) Il fallait véritablement donner un coup de barre. Ce coup de barre, il a été donné, entre autres, par le frère Marie-Victorin et par d'autres de cette génération-là: le docteur Léo Pariseau, ceux qui ont fondé les facultés de science de Laval et de l'Université de Montréal ». L'Acfas lui a décerné la médaille Pariseau en 1965 et l'a consacré membre émérite en 1979.

L'ACFAS

et ses

50

congrès

L'Association canadienne-française pour l'avancement des sciences est connue avant tout par son congrès annuel, qui constitue la plus importante manifestation scientifique francophone en Amérique. Bien sûr, l'ACFAS publie aussi un bulletin trimestriel et des *Cahiers* ; elle est de plus devenue un lieu d'information et d'initiatives en même temps qu'un organisme de consultation. Mais c'est dans son happening annuel que l'ACFAS retrouve le souffle de vie qui l'anime depuis plus d'un demi-siècle.

La nécessité de ces réunions s'imposa très tôt. En même temps que la communauté scientifique atteignait une certaine masse critique se dessinait une solidarité certaine entre les scientifiques d'expression française d'Amérique. L'ACFAS organisa d'abord de 1923 à 1933 des conférences publiques. Elle réalisa ensuite le projet de réunir dans un même congrès les chercheurs de nos universités, sous le dénominateur commun de la langue.

En 1933, 13 ans après la fondation de l'Université de Montréal, 165 communications y étaient présentées, coin St-Denis et Ste-Catherine, au cœur du quartier latin de Montréal. Le succès, immédiat, se renouvela à Québec et Montréal, puis à Sherbrooke, Trois-Rivières, Ottawa et Moncton. En 1982, 13 ans après la fondation de l'Université du Québec à Montréal, plus de 900 communications y sont présentées, coin St-Denis et Ste-Catherine, dans le cadre du 50^e congrès de l'ACFAS. L'endroit est le même, l'université est différente et l'ACFAS semble conjurer, de nouveau, un anniversaire critique.

Ce besoin de communiquer en français, probablement attisé par un réflexe atavique de survivance en mer anglophone, reste d'autant plus actuel que les objectifs fondamentaux de promotion verticale (recherche) et horizontale (enseignement et vulgarisation) de la science en milieu québécois (ou canadien-français) peuvent sembler s'opposer sur le terrain de la langue. Le phénomène n'est pas nouveau, mais il est mis en relief 1^o par la compétitivité actuelle de notre activité scientifique sur le plan international 2^o par le déclin du français comme langue scientifique et 3^o par l'émergence contradictoire du Québec comme entité culturelle et politique, et de l'anglais comme langue scientifique internationale.

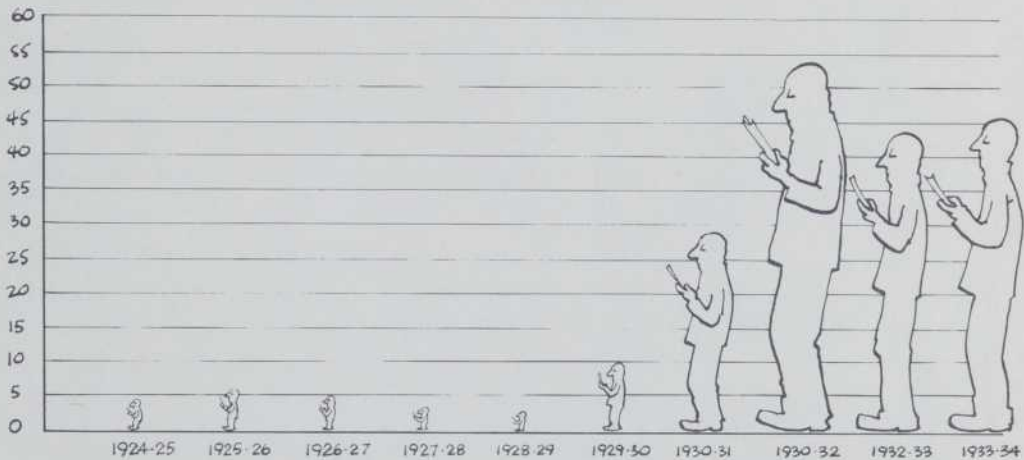
À travers ces cinquante congrès et leurs quelques 15 000 communications, des dizaines de milliers de Canadien français, de Québécois, ont montré qu'ils aimaient à la fois femme et maîtresse, science et langue.

Nous effectuons dans ces pages une brève rétrospective des congrès de l'ACFAS, afin de reconstituer cette histoire qui se défile sous nos pas.

Avant les congrès

Fondée le 15 mai 1923, inaugurée le 15 mai 1924, l'ACFAS regroupe d'abord les Société de Biologie de Montréal, Société canadienne d'Histoire naturelle, Société médicale de Montréal, Société de Chimie, Société de Physique, Société de Chimie industrielle, Société des Sciences historiques et politiques, Société de Mathématiques et d'Astronomie et Société canadienne de Philosophie. Incorporée en 1931, l'ACFAS accueille d'autres sociétés, parfois les mêmes sociétés remaniées, préoccupées de solidarité et de vulgarisation scientifiques: la Société historique de Montréal (1924), la Société de Mathématiques de Québec (1929), la Société linnéenne de Québec (1930), la Société de Physique et de Chimie de Montréal (1932) et la Société lévisienne d'Histoire naturelle (1932).

L'ACFAS organisa, dès 1924, des conférences publiques qui connurent une popularité croissante, comme l'illustre le graphique ci-joint. En 1930, elle collabora, avec le journal *Le Devoir*, à un concours de botanique qui se solda par la mise sur pied des Cercles des jeunes naturalistes (C.J.N.), qui fêtaient récemment leur cinquantenaire.



Nombre de conférences publiques présentées annuellement par l'Acfas entre 1924 et 1933.

L'ACFAS s'occupa aussi de promouvoir la recherche scientifique en subventionnant la publication de textes, en créant une bibliothèque puis, bientôt, en organisant les congrès annuels.

Les 50 congrès

1933

2-4 novembre

1^{er} Congrès de l'ACFAS. À l'École Polytechnique et à l'Université de Montréal, Coin St-Denis et Ste-Catherine, (A l'endroit de l'actuelle Université du Québec à Montréal)

Parmi les communicateurs :

Édouard Montpetit, Lionel Groulx, Léo Pariseau, Marie-Victorin, Léon Lortie, Jules Labarre, Jean Flahault, Joseph Risi, Lionel Lemay, Adrien Pouliot, Jules Brunel, René Pomerleau, Jacques Rousseau et Armand Frappier.

Quelques sujets de conférences :

«*Le facteur démographique de la survivance française au Canada*» (Georges Langlois)

«*L'emploi de la méthode scientifique dans les études sociales*» (Léon Gérin)

«*Diffusion de l'alcool éthylique dans un organisme*» (Gaston Gosselin)

«*La chimiothérapie arsénicale de la syphilis*» (Paul-A. Gagnon)

«*L'éclairage artificiel et la vision*» (J. Arthur Villeneuve)

«*Notes sur la télévision*» (J.C. Bernier)

«*Sur la ponte du cafard commun*» (G. Maheux)

«*Quelques précisions sur la flore de l'Abitibi*» (F. Marie-Victorin)

«*Développement des laboratoires et de la techniques du B.C.G. à l'Université de Montréal*» (Armand Frappier)

«*L'enseignement des sciences exactes en 1840 à Québec*» (Léon Lortie)

Près de 100 000 personnes visitent l'exposition d'histoire naturelle des C.J.N. tenue simultanément au collège Mont-Saint-Louis.

4 sections : — Sciences morales
— Mathématiques, Physique, Chimie
— Sciences naturelles
— Pédagogie des sciences

165 communications.

Le premier Congrès de l'ACFAS

(L'Association canadienne-française pour l'Avancement des Sciences)

(Par le R. F. Marie-Victorin)

Jeudi soir, le 2 novembre, s'ouvre à Montréal le premier Congrès de l'Association canadienne-française pour l'Avancement des Sciences. Pour ceux qui ne s'en douteraient pas, disons tout de suite que c'est une date dans l'histoire culturelle de notre pays, parce que c'est la première tentative de réunir, de grouper en un faisceau, non pas seulement, — comme nous en avons l'habitude invétérée, — de beaux projets et des espérances sur le papier, mais des réalisations, les réalisations opérées dans le domaine scientifique à la suite d'un mouvement concerté qui date d'une dizaine d'années.

Certes, ces réalisations sont modestes, si on les compare à ce qu'elles pourraient être ici même, et à ce qu'elles sont dans d'autres pays, comme le nôtre en crise d'adolescence. Mais telles qu'elles sont, ces réalisations surprendront sans doute l'observateur attentif, familier avec la situation d'il y a vingt ans.

La simple lecture du programme de ce congrès est une révélation. On y voit que vingt communications seront présentées dans la section des sciences morales; quarante et une dans la section des sciences mathématiques, physiques et chimiques; quatre-vingt-dix-neuf dans la section des sciences naturelles; six dans la section de la pédagogie des sciences; le tout formant un total de cent soixante-six travaux. Il n'est que juste de dire qu'une notable partie de ce succès est due au comité d'organisation et au travail acharné du dévoué secrétaire de l'ACFAS, M. Jacques Rousseau.

Il faut souligner tout de suite la diversité des milieux d'où viennent les communications, diversité qui affirme une reconfortante unité dans la détermination de travailler à la création d'une science canadienne-française. Pour une fois, les questions de clochers, les rivalités de chapelles, les oppositions de clans ne sont pas intervenues. Les congressistes et les auteurs de travaux viennent de toutes les parties de la province. Les universitaires y coudoient les professeurs de l'enseignement secondaire et de l'enseignement primaire supérieur; les techniciens de nos services gouvernementaux y fraternisent avec les sociologues et les philosophes. C'est, en vérité, au milieu des tristesses que tout le monde connaît, l'un des spectacles consolants de l'heure. On dirait que l'épreuve

nous a assagis et nous a permis à nouveau d'apprécier les valeurs spirituelles.

Sans doute, ce congrès ne fera pas disparaître beaucoup de mystères. Et qui s'en étonnera? Maeterlinck a écrit avec autant de raison que d'humour: "Il est bien rare qu'un mystère disparaisse; d'ordinaire, il ne fait que changer de place. Mais il est très important et très désirable qu'on parvienne à le changer de place!"

Avec le congrès de 1933, l'Association canadienne-française pour l'Avancement des Sciences se dégage définitivement de ses langes. Qu'il soit permis à un ouvrier de la première heure de dire qu'elle a connu des heures difficiles, et qu'après un excellent dîner d'inauguration, il y a quelque dix ans, elle fut laissée à peu près à ses propres forces. Mais rendons cette justice à l'honorable Athanase David, secrétaire de la province, qu'il lui resta fidèle, et que son intervention opportune permit à l'ACFAS de survivre pendant cette période critique où, le feu d'artifice évanoui, la jeunesse des laboratoires dut s'outiller péniblement et, petit à petit, prendre conscience d'elle-même. Il faut aussi rendre hommage à la clairvoyance et au dévouement discret de M. Victor Doré qui, depuis dix ans, a assuré la liaison entre une organisation destinée à développer la science en notre pays et un organisme scolaire qui en sera le premier bénéficiaire.

Tous les grands pays ont des Associations pour l'avancement des sciences. On connaît la *British Association for the Advancement of Science*, l'*American Association for the Advancement of Science*, l'*Association française pour l'Avancement des Sciences*. Plus et mieux que des groupements d'individus, ces Associations sont des groupements de sociétés, et leur rôle est essentiellement un rôle de coordination. L'expérience a abondamment montré qu'elles constituent un merveilleux instrument de travail et de progrès. On peut regretter que chez nous, cette formule, à peine créée, ait été de suite délaissée pour d'autres formules, utiles sans doute, mais infiniment plus coûteuses, et dont l'académisme, en faisant de nous d'éternels et passifs auditeurs, nous éloigne de l'action qui crée et qui construit.

Le congrès de l'ACFAS va donc nous permettre de dresser l'inventaire de nos modestes ressources

(Suite à la page 2)

Le polk

Port-
gouvern
aujourd'
uifs, p
l'autoria
Port-Sai
à Jaffa,
"Polonia
à Port-
autorité

V
Jérus.
Blessés
d'une
contre
migrati
ont suc
porte à
tués ou
puis ver
des bles
Malgi
protesta
aujourd'
troubles
Il y a
Transjor
sion de
Le co
a décidé
la Socié
verains
d'armes
Jaffa ve

Propos

L'éle

Ella ne
réper

Le cabi

Ottaw
finies, d
Colombi

inaugu-
et réa-
eau. La
onneur
remers.
uré La-
grand
Nord.
lait des
tout. Le
la colo-
ur atia-
enrayer

s que la
sentielle
l'hui, ce
r c'est
es. Qu'il
pulation
le Mont-
manque
y avoir
faut des
is main-
mérique
a place
our cela
construit
nilles de
eux ans,
bles.
a route
e pour
Québec,
de cette

combien
Eglise et
in. Nous
uel im-
len tem-
glise est
reille, et
s à col-
n'avons
ont af-
res pro-
tholique
ns donc
Enraci-
Aimons-
travail-
de notre

ides

concer-
lades a
euse de
s'adres-
les-mala-
les hô-
familles,
jour ou
ol-même
crits par

concer-
Cours
re de ce
mprend
sur les
et leur
utilité de
C'est un

Le premier Congrès de l'ACFAS

(Suite de la 1ère page)

scientifiques, de marquer le progrès accompli, de faire le point. Nous allons mesurer le chemin parcouru, mais nous éviterons de nous féliciter naïvement les uns les autres d'être enfin entrés en ligne avec un demi-siècle de retard. Nous éviterons aussi de croire que ce progrès est le résultat nécessaire de l'accélération temporelle, une bille sur un plan incliné, et que nous n'avons qu'à laisser rouler la bille.

En réalité, dans les choses de l'esprit, la courbe du progrès est plutôt sinusoïdale. M. Léon Lortie, professeur à la Faculté des sciences, présentera dans la section pédagogique, une note historique qui ne manque pas de sel. C'est un extrait de la *Gazette de Québec* (1840), corroboré d'ailleurs par un article du *Canadien*, qui relate une séance d'examen publics au Petit Séminaire de Québec. On y lit ceci:

"L'examen des élèves sur toutes les branches qu'on leur a enseignées s'est fait avec une sévérité et une persistance qui ont dû faire voir au public qu'on y allait consciencieusement... Hâtons-nous maintenant d'arriver aux mathématiques. Ici, nous éprouvons un sentiment d'orgueil pour Québec et pour le pays; nous osons le dire, il n'y a peut-être pas sur tout le continent américain une école de mathématiques qui soit comparable à celle du petit Séminaire de Québec. Toutes les branches de mathématiques y sont enseignées, telles que l'arithmétique ordinaire, l'algèbre, la géométrie, les deux trigonométries rectiligne et sphérique, les sections coniques et les calculs différentiel et intégral. Tous ceux qui ont été interrogés sur les différentes parties de cette science ont très bien répondu; mais c'est surtout sur le calcul différentiel et sur le calcul intégral qu'ils se sont distingués; leurs réponses fermes et assurées ont dû étonner ceux qui connaissent les difficultés que l'on éprouve à retenir dans son esprit l'enchaînement des conséquences qui mènent à la solution d'un problème. C'était cette manière de répondre qui faisait dire, il y a trois ans, à un étranger distingué, qu'il n'aurait jamais cru qu'il y eût une école de mathématiques si forte en Canada."

Cette citation est fort curieuse, car on admettra sans peine que peu de nos maisons d'éducation non universitaires sont à ce niveau aujourd'hui. Que faut-il donc penser de l'éternelle excuse du peuple jeune invoquée pour justifier toutes les stagnations?

nos collèges classiques, en passant par nos couvents et nos académies. Ce n'est pas là chose puérile, si tant est qu'il y ait des choses puériles en éducation, mais bien au contraire, l'une des plus sérieuses initiatives de l'heure présente. Il s'agit en effet de toucher à l'exquise faculté réceptive des âmes toutes neuves, de transformer la vision de l'univers pour une génération qui, avec ou sans notre consentement, sera complètement différente de la nôtre. Faut-il répéter ici la parole de Chesterton: "Les écoles et les sages les plus insondables n'ont jamais atteint la gravité qui se montre dans les yeux d'un enfant. C'est la gravité de l'étonnement devant l'Univers, et l'étonnement devant l'Univers n'est pas du mysticisme, c'est le sens commun transcendant."

Tout le monde saisira le rapport étroit qui unit le congrès de l'ACFAS et les expositions des C. J. N. On a souvent dit que notre stagnation scientifique, que personne ne songe plus à nier, a été le résultat d'un cercle vicieux: un enseignement trop inadéquat pour créer les éléments d'un milieu scientifique; un milieu scientifique indigent, impuissant à engendrer un corps professoral à la hauteur de sa tâche. En l'occurrence, nous assistons à un méritoire effort pour briser le cercle par deux points à la fois.

A l'occasion de la fondation des C. J. N., et de la part qu'y a prise un groupe d'universitaires, certains esprits claquemurés dans une conception collet monté du rôle de l'Université, nous ont accusés, si l'on peut dire, de faire entrer l'école primaire dans l'Université. J'estime qu'il faut s'exprimer autrement. L'Université s'est inclinée vers le collège et vers l'école pour les élever jusqu'à elle... et ce salutaire mouvement de flexion était bien un peu en retard, avouons-le!

La liaison est maintenant faite, au moins dans certains domaines, et toute à bénéfice réciproque. Souhaitons qu'elle devienne de plus en plus étroite et que le collège, l'école, soient constamment atteints et vivifiés par le rayonnement de nos Universités... Pour que le peuple sente que l'Université est sa maison, et pour que l'Université devienne de plus en plus ce qu'elle était au moyen âge, la fontaine universelle du savoir!

Frère MARIE-VICTORIN

A l'opéra, ce soir

Ce soir, à l'Impérial, débutera la *Montreal Opera Company*, ressuscitée sous la baguette de M. Clerk-Jeannotte. Dans un décor fastueux, auquel ne nous a guère habitués l'opéra insauvici, les pensionnaires de

LES NAZ
chef de
Etats-U

Pr

(S)

l'appui
me temp
program
et homo
cacement
provinci
Common
nature à
teurs.

Il est
C. C. F.
politique
prend pa
blicité, l
Ottawa
principal
alors qu
ne de pl
que com
se? Par
Pacifique
créer un
les trois
l'Ouest.

Les r
provinci
d'avoir
déral. A
nement
parti lib
après le
de lundi
Madawa
zie, une
Colombi
moral d
fournira
transige
abolirai
bilité d'
lition.

Sik

On co
qu'aurait
en Color
défate
lundi de
kenzie K
belliquet
tait les
Boucher
ce de l'
ment ac
gnait da
plus qu'
du gouv
Nouvelle
menter

1934

7-9 octobre

2^e Congrès, Québec

Université Laval

10 sections, de la philosophie aux sciences médicales

Quelques noms : Léo Marion, Charles De Koninck, Joseph Risi, Georges Préfontaine, Cyrias Ouellet.

Quelques sujets :

La relativité einsteinienne et la Philosophie (De Koninck)

Le droit des gens d'après St-Thomas d'Aquin (R. Légaré, O.F.M.)

La diphtongue oi dans le Franco-Canadien (L. Geoffrion)

L'équilibre général de la flore laurentienne (Marie-Victorin)

Le spectrographe électronique (F. Henroteau)

Note sur l'innocuité du B.C.G. pour les cobayes (A. Frappier et V. Fredette)

Y a-t-il une relation entre les ustensiles d'aluminium et le cancer (H. Shehyn)

159 communications.

1935

20-22 octobre

3^e Congrès

Université de Montréal

Les débuts de l'audio-visuel à l'ACFAS : projection de Léo-Pariseau à propos de 3 micrographes du 17^e siècle.

Quelques noms : L.P. Dugal, P.-E. Riopel, Roger Gaudry, Champlain Perrault, Ernest Rouleau

Quelques sujets :

Les phosphates dans le St-Laurent (A. Vachon et R. Gaudry)

La flore de l'île Ste-Hélène (E. Rouleau)

Le cannibalisme chez les limaces (A. LaRocque)

Changement de sexe chez la poule domestique (P.E. Bernier)

Jacques Cartier, botaniste (J. Rousseau)

Préface des leçons Micmaques (P. Pacifique)

Projet d'une méta-mathématique (C. De Koninck) 115 communications

1936

11-13 octobre

4^e Congrès

Québec

Université Laval

Quelques sujets :

Le cinquième congrès annuel de l'ACFAS

Doctorat ès sciences à M. Georges Maheux — Bienvenue de Mgr Maurault —
M. Bona Dussault annonce l'ouverture d'écoles primaires d'agriculture
à Nicolet, à Rimouski et à Ville-Marie

Les deltas de la Gaspésie — La machine à découvrir le mensonge

L'Acfas entre aujourd'hui dans sa dernière journée de son cinquième congrès annuel. La matinée toute entière se trouve consacrée à la visite du Jardin botanique de la maison neuve. A l'heure où ces lignes seront publiées, les congressistes seront encore les hôtes à déjeuner, dans les serres de ce jardin, du maire de Montréal, M. Adhémar Raynault et des autorités municipales.

On serait presque tenté de dire que ce congrès des sociétés scientifiques du Canada français s'est tenu sous le double signe, le signe naturellement jumeau, de l'agriculture et de la botanique.

Doctorat à M. Maheux

A la séance d'ouverture, dimanche soir, l'actuel président de l'Acfas, M. Georges Maheux, chef de service provincial de l'entomologie et de la protection des plantes, était à la fois à l'honneur et à programme. L'Université de Montréal, par son recteur, Mgr Olivier Maurault, P.S.S., et son secrétaire général, M. Edouard Montpetit, le revêtait de la dignité d'un doctorat ès sciences *honoris causa*. Le nouveau docteur, à peine installé, donnait lecture du premier mémoire du congrès, mémoire au titre symbolique en l'occurrence: l'agriculture au carrefour des sciences.

Belle synthèse

L'agronome de haute compétence, l'entomologiste de grand renom qu'est M. Maheux devait y exposer, en une synthèse de belle tenue — on pourra juger en consultant ailleurs le texte même de la leçon — les besoins scientifiques, parfois la grande pitié scientifique de notre agriculture.

"L'Etat fédéral a fait de son mieux dans le Québec agricole, mais sans nous..." "Le fait est que nous n'en avons pas pour notre argent. Alors que l'Ontario possède par exemple quatre stations d'entomologie avec un personnel de haute techniciens, Québec n'a qu'un semblant de station avec un personnel réduit à sa plus simple pression." "Est-il vrai que nous

que l'Université elle-même pourrait envier.

Au nom de la Société historique de Montréal, dont il est membre, Mgr Maurault dépose deux mémoires qui relèvent de la section historique du congrès.

L'Université, dit Mgr Maurault, se devait, malgré les circonstances difficiles qu'elle traverse et qu'on sait, d'accueillir cet autre congrès montréalais de l'Acfas. L'Acfas, avec son programme exclusivement français, n'est-ce pas un peu le pendant que nous pouvons offrir à la Société Royale? Si peu des nôtres participent aux travaux de cette dernière.

Mgr Maurault annonce que l'Université confère à M. Georges Maheux le doctorat ès sciences. Cet honneur est bien mérité par celui qui s'est distingué comme président de l'Acfas, comme membre de maintes et maintes sociétés savantes, comme chef d'un important service d'entomologie.

Mgr Maurault récite la liste impressionnante des sociétés savantes dont M. Maheux fait partie. Après quoi, M. Edouard Montpetit donne lecture des pièces de chancellerie. Le récipiendaire du doctorat signe au grand livre et reçoit la distinction vestimentaire que l'on attache à sa toge.

Le récipiendaire remercie dans les termes qui conviennent mais sans cacher son émotion. Puis il parle de l'agriculture au carrefour des sciences.

M. Bona Dussault

C'est le ministre de l'Agriculture, M. Bona Dussault, qui le remercie. Il le fait en des termes de la plus grande bonhomie. Il comprend la science. L'agriculture est une science qui nourrit le monde. La navigation — M. le ministre de l'Agriculture est pilote — en est une autre qui découvre les mondes.

L'Acfas a reçu des octrois dans le passé. Elle en recevra encore dans l'avenir. C'est nécessaire. On a souvent constaté que l'enseignement scientifique agricole était malheureusement resté en arrière. Dans le domaine pratique, sommes-nous jamais arrivés à approvisionner nos marchés? C'est bien

Mathématiques, physique, chimie, pharmacie

La section du congrès qui avait été réservée aux mathématiques, à la physique, à la chimie, à la pharmacie, n'était certes pas la moins intéressante. Il fallait tout de même être assez forts en ces diverses sciences pour bien suivre et comprendre tous les exposés. Etaient au programme MM. Paul E. Gagnon, Roger Barré, Jos. Risl, Dominique Gauvin, Roger Potvin, Cyrilas Ouellet, André Wending, le P. François-Paul Bernier, O.P., M. A. Poullot, M. Joachim Delorme, MM. J. M. Lecavaller, Jules Labarre, Léon Lortie, Paul Riou, Gérard Delorme, Jean Tassé, le F. Hormisdas, F.I.C., MM. Elphège Bois, Aristide Nadeau, W. B. Cartmel, Pierre Demers, Roger Barré, Lucien Piché, Lionel Lemay, Léo Pariseau, Pierre-Antoine Bernard, P.-E. Pelletier, Louis Cloutier.

La machine à découvrir le mensonge

Le Dr Léo Pariseau a obtenu un succès marqué avec une démonstration de la machine à découvrir le mensonge et une exposition du codex pharmaceutique au cours de quatre siècles. Les pièces exposées font partie de la bibliothèque personnelle du Dr Pariseau.

Les idées et les mots

Hier soir, il y avait séance générale du congrès avec, comme conférencier, M. Alfred Ernout, membre de l'Institut, professeur à la Sorbonne. M. Ernout avait intitulé sa conférence: "Les idées et les mots". On trouvera en page 7 un substantiel résumé de cette pièce.

Cet après-midi et ce soir

Cet après-midi, séance générale du conseil de l'Acfas.

Ce soir au Cercle Universitaire, dîner de clôture. Hôte d'honneur, le secrétaire de la province, le Dr Albini Paquette.

Les anciens du collège de Saint-Jean

SPECIAUX à toutes les occasions de réduction de 25% à 35% 1394, RUE MARY.	J. C. GELINAS Engr. MOULDER BIJOUTIER Téléphone 963.	SPECIAUX à toutes les occasions de réduction de 25% à 35% TROIS-RIVIERES
---	--	--

L'ACFAS se félicite d'avoir choisi notre ville pour son congrès

Présentation de plus de 150 travaux au congrès de l'Acfas

M. de Cotret se rendra à Québec pour permettre de continuer le pavage

M. J.-H. René de Cotret, contrôleur, se rendra auprès de la Commission municipale de Québec, suivant l'invitation que le conseil lui a faite, pour demander à celle-ci d'effectuer les travaux de pavage dans la Cité.

L'hôtel de ville est, en effet, menacé de ne pouvoir poursuivre son œuvre, parce que certaines rues exigent des montants plus considérables que ceux qu'on avait prévus pour leur édification.

Si nos édiles peuvent obtenir ces travaux de fonds, la Cité pourra abandonner certains pavages et faire servir l'argent qui reste à sa disposition au fini des rues dont le coût excède les prévisions.

Le préfère de la Cité, M. Arthur Béliveau, a informé le Conseil qu'il ne voyait pas d'autres moyens que ces travaux de fonds pour que les travaux soient effectués sans un emprunt soumis aux propriétaires.

Ils ont porté sur les diverses catégories de sciences. — Assez brefs ils furent en général suivis d'une courte discussion. — Les congressistes voient une démonstration de gazogènes à l'École Technique.

M. HERVE BIRON

Plus de 150 travaux scientifiques ont été présentés, hier, au cours des nombreuses séances d'études au programme du congrès de l'Acfas qui s'était ouvert ici, samedi soir.

Ces travaux en général assez brefs furent présentés par des spécialistes dans les diverses branches des sciences. Ils furent suivis de brèves discussions au cours desquelles les conférenciers répondirent aux questions qui lui furent posées par l'auditoire.

Les diverses catégories de travaux furent réparties en sept sections différentes qui tinrent leurs séances pendant l'après-midi et dans l'après-midi, dans les salles du séminaire de l'Académie de la Salle, et de l'École Technique.

Dans l'après-midi, à l'École Technique, avant l'ouverture des conférences de la section d'agronomie, les congressistes assistèrent à une démonstration des gazogènes par le professeur H. J. Alain de cette institution.

Les diverses sections se divisèrent comme suit: 1.—Mathématiques, physique, chimie et géologie; 2.—Zoologie et biologie générale; 3.—Botanique; 4.—Agriculture et pédagogie; 5.—Psychologie expérimentale et sociale; 6.—Philosophie; 7.—Histoire, géographie et sciences sociales.

La section qui attirera l'assistance la plus considérable fut celle de la psychologie expérimentale et de la pédagogie, parce que la Commission scolaire des Trois-Rivières donna congé, hier après-midi, pour permettre aux membres du corps enseignant de profiter des travaux qui devaient être présentés.

Sur ce nombre de travaux deux seulement furent le résultat du

Le 6e congrès de l'Association canadienne-française pour l'avancement des sciences a été clôturé, hier soir, par un magnifique banquet. — Un banquet à l'issue duquel les autorités religieuses et civiles ont apporté leur approbation et leur encouragement à ceux qui luttent pour hausser le niveau intellectuel de notre peuple. — Me Louis D. Durand demande la résurrection de nos archives. — La science, portée sur des ailes humaines, conduit à Dieu, la Cause des causes, dit Mgr Trudel.

TROIS MAIRES DE LA MAURICIE

Le sixième congrès de l'Association canadienne-française pour l'avancement des sciences (l'ACFAS) s'est terminé hier soir par un dîner officiel servi au Château de Blois, sous la présidence de M. le Dr Emour Perron, de Québec. Ce dîner a été précédé, une fois de plus, à l'ACFAS, l'hommage et la promesse d'une intense collaboration de la part de nos autorités religieuses et civiles, anxieuses d'aller par leur prestige à la vulgarisation des sciences que ces hommes de parole et de plume se sont donné comme mission d'étendre parmi tout le petit peuple des Canadiens-français.

Mgr Hormidas Trudel, comme représentant de Son Excellence Mgr Coutais, a touché la note religieuse en parlant de la science qui portée sur des ailes humaines, monte jusqu'à Dieu la Cause des causes. M. Jean Bruchési, sous-secrétaire de la province, et l'honorable Wilfrid Gariepy, député fédéral ont apporté aux congressistes l'appui et la faveur de deux gouvernements qui souhaitent ardemment, nous pouvons en présumer l'avancement des sciences chez les Canadiens.

Les convives, ont pu apprécier ensuite l'allocution élogieuse de Me Louis D. Durand, président de la Société d'histoire trifluvienne, organisatrice de cette fructueuse réunion d'intellectuels. M. Durand parla de l'histoire, comme d'une école de patriotisme et fut l'objet d'applaudissements tout particuliers en préconisant la résurrection de nos archives du Palais de Justice.

Le mot final appartenait à M. le Dr Georges Prefontaine, de Montréal vice-président de l'ACFAS, qui a fait part d'une profonde admiration pour ceux qui s'inscrivent aux Trois-Rivières, depuis 1924 surtout, la flamme du régionalisme et du réveil intellectuel.

Cette série d'allocutions a clôturé de cette façon un congrès dont Trois-Rivières, comme l'ACFAS, a non seulement le droit mais aussi le devoir de se féliciter.

Ces intellectuels de nos universités, de nos séminaires, de nos grandes associations historiques, scientifiques et autres se sont réunis chez nous pendant trois jours. Pendant trois jours, ils ont travaillé à cet étude et ont approfondi, en des comités d'études laborieuses, les matières scientifiques qu'ils missionnaires de la pensée la espèrent inculquer à la future élite des Canadiens-français.

La présence au banquet des représentants de la Mauricie inférieure, M. Archez Piu de Trois-Rivières, M. J.-A. Bilodeau, de Shawinigan, et M. le Dr J.-O.-H. Ricard, de Grand-Mère donnaient justement aux membres de l'ACFAS une autre preuve officielle de la satisfaction que nos autorités municipales ont éprouvée de re-

Les unions de moulins à papier tiendront leur congrès à T.-R.

Un accident évité à l'aéroport

Grâce au sang-froid du pilote G. H. C. Warren, un accident a été évité à l'aéroport du Cap-de-la-Madeleine, hier après-midi, vers trois heures. Parce que le terrain était en mauvais état, une pièce du train d'atterrissage se brisa lorsque l'avion toucha le sol.

L'avion d'instruction "Taylor-Cub" était occupé en ce moment par le Dr Hamel, de Shawinigan, et par M. G. H. C. Warren, instructeur de l'école d'aviation de la "St-Maurice Airways".

Il n'y a pas eu de dommages et tout s'est passé dans le meilleur des mondes. Un simple incident comme il s'en produit dans la vie des automobilistes.

Le prochain congrès bi-annuel du Conseil provincial des unions dans les moulins à papier de la province aura lieu dans notre ville les 29 et 30 courant. — Un banquet au Château de Blois.

REUNIONS

Le Conseil provincial des unions de moulins à papier de la province de Québec tiendra son deuxième congrès bi-annuel, aux Trois-Rivières, les 29 et 30 octobre.



M. CHESTER JORDAN

Le congrès s'ouvrira, le 29 au matin, par une séance d'études, à la salle du Conseil des Métiers et du Travail des Trois-Rivières. Des orateurs distingués y adresseront la parole.

Le banquet, qui clôturera ces deux journées de congrès, sera servi au Château de Blois. Les discours, qui y seront alors prononcés, seront radiodiffusés par le poste CHLN.

Ce congrès, présidé par M.

Une Soirée apostolique au séminaire

Le Rév. Père Paul-Eugène Trudel, o.f.m., commissaire provincial du Tiers-ordre au Canada, sera le conférencier à la première de la série des Soirées apostoliques d'automne qui seront inaugurées ce soir, à 8 heures précises, au séminaire St-Joseph.

Le P. Paul-Eugène a tiré sa conférence des notes qu'il a prises au cours de son dernier voyage en Europe.

Importance des cours de solfège

Jusqu'à un nombre trop restreint de personnes se sont inscrites à ces cours faciles d'accès.

QU'ON S'INSCRIVE

On nous permettra bien de revenir sur ce sujet important, vu le nombre assez restreint de jeunes gens et jeunes filles qui ont donné leur nom pour suivre les cours, cette année. Si nous considérons la population totale des Trois-Rivières, et si nous faisons ensuite, un rapprochement avec le petit nombre de ceux qui veulent apprendre le solfège, nous ne pouvons nous empêcher de penser qu'il y a un fort courant d'igno-

Le tourisme a augmenté de 30% sur le pont de G.M.

Les statistiques de l'Automobile Club de Québec ont totalisé 34,194 voitures sur le pont de Grand-Mère, pendant le premier mois. — Le tourisme afflue de plus en plus à la Tuque.

SYNDICAT D'INITIATIVE

Nous apprécierons mieux encore cette amélioration en pensant que la diminution du tourisme a été de 8 à 10 pour cent par tout le Canada.

Les raisons de cette augmentation sont multiples, mais il est évident que la Mauricie est devenue le mieux en mieux connu. On en trouve la preuve évidente dans le fait que, depuis 1934, année où 12,229 automobiles de l'étranger sont passées sur le pont de Grand-Mère — l'accroissement du trafic touristique vers le nord s'est continué.

Le Syndicat d'Initiative fera

Le jeune René Labarre a été retrouvé

Un verdict de mort accidentelle a été rendu à l'enquête sur la noyade de ce bambin disparu le 24.

SON PERE

Le jeune René Labarre qui s'était noyé si tragiquement dans la rivière Saint-Maurice, non loin du "pont de fer", a été retrouvé dimanche par son père sous un amoncellement de billes de bois flottant non loin du lieu de l'acc-

Les voyageurs de la Wabasso se réunissent

Ils ont pris le dîner au restaurant Kerhuu, les invités de la Wabasso Cotton.

A L'USINE

Les voyageurs de la Wabasso

Le Nouvelliste, le 11 octobre 1938.
 Société canadienne du microfilm
 La tour cause trav min du com atati

1937
10-12 octobre

La présence de plomb dans le sucre d'érable
(E. Bois)
Développement d'un curieux Penicillium (O. Caron)
Le phototropisme des Hannetons a-t-il une valeur plastique? (G. Maheux et G. Gauthier)
Résultat d'un croisement entre un canard Coureur indien fauve et une cane Pékin blanche
(P.-E. Bernier)
109 communications

5^e Congrès
Montréal
Université de Montréal
8 sections.
Quelques sujets:
Contribution à l'étude de la gamma-gamma-hydrindone et des acides phénylanthronylpropioniques (P.E. Gagnon)
Les minéraux de Tungstène de la Beauce (C. Faessler)
Sur la biologie de l'Orgye antique dans la province de Québec (L. Daviault)
Migration des Bars d'Amérique (V.D. Vladykov)
Le catalogue des rouilles du Québec (E. Jacques)
Essai de destruction de l'herbe à la puce au moyen d'un lance-flamme (O. Caron)
Étude psychologique de l'acheteur montréalais (J.S.A. Bois)
Publications d'un traité de la langue Micmaque (R.P. Pacifique)
104 communications.

1938
8-10 octobre

6^e Congrès
Trois-Rivières
Académie de LaSalle
Quelques sujets:
Notes sur l'épidémie de sauterelles de 1938 (G. Maheux)
Publicité et vente des produits de la ferme (R. Raynaud)
Endocrinologie et psychologie (O. Voguel)
Vers la symétrie du diaphonate de strontium (A.V. Wendling)
143 communications.

Du côté des sciences...

congrès de l'"Acfas" — Les oeuvres qui durent — L'Office de recherches scientifiques — Motifs d'espérance — Un hommage aux précurseurs

L'Acfas — l'Association canadienne-française pour l'avancement des sciences — tiendra à Montréal, en fin de semaine, son dixième congrès annuel. Encore une oeuvre qui dure! Les séances d'étude auront lieu au Jardin botanique et c'est presque un symbole des progrès réalisés dans le domaine scientifique ces dernières années.

Car, si certains gens peuvent s'imaginer que le Jardin botanique, c'est l'éclatante décoration florale que l'on peut admirer aux jours d'été, ou même l'ensemble des jardins publics qui paraissent lui faire pendant, ceux qui savent ignorent point que le Jardin est avant tout un centre d'étude, qu'anime l'Institut botanique et dont l'importance grandissante.

Les membres de l'Acfas, et les amis des sciences qui voudront se joindre à eux, pourront une fois de plus constater quel ensemble de ressources le Jardin et l'Institut mettent à la disposition de notre pays.

L'endroit est du reste particulièrement commode pour les congrès de ce genre. Il offre, à part son grand amphithéâtre, pourvu d'appareils de projection très perfectionnés, de nombreuses salles qui permettent les réunions de commissions, etc.

* * *

Voici cinq ans, croyons-nous, que l'Acfas n'a pas siégé à Montréal. Elle se promène à travers la province, et même au delà, puisqu'elle a déjà vu Ottawa et qu'elle y retournera sans doute bientôt. Ainsi, elle permet à ses membres de prendre avec l'ensemble de nos régions un contact plus intime; ainsi elle éveille des vocations particulières. Chaque région tient naturellement, en effet, quand elle reçoit ses congressistes, à faire la meilleure figure possible, à démontrer qu'elle possède sa bonne part de compétence.

L'Acfas est, comme l'on sait, une fédération de sociétés diverses. Elle a réussi — et elle n'aurait réalisé que cela si ce serait déjà beaucoup — à faire se fréquenter les chercheurs de tous les milieux français. Les maîtres de toutes nos grandes écoles s'y rencontrent fraternellement. Elle a largement contribué ainsi à donner au Canada français une personnalité scientifique distincte, aux articulations liées.

* * *

La liste des travaux et des communications qui seront présentés au congrès (plusieurs sections siègent simultanément et les études sont résumées pour faciliter l'expédition de la besogne) est vraiment impressionnante. Car l'Acfas s'intéresse à toutes les sciences, aux sciences morales comme aux sciences physiques, à la philosophie et à la pédagogie comme à la botanique, à la géologie, à la chimie, etc. Nous avouons du reste candidement qu'un certain nombre des titres de travaux nous dépassent, désignent des terres qui nous sont — comme à d'autres peut-être — complètement inconnues.)

L'un de nos amis, qui suit de très près ces choses et qui

* * *

A la veille du congrès de l'Acfas paraît une brochure qui résume la besogne faite ces dernières années par l'Office des recherches scientifiques.

Cet Office a été fondé aux jours de l'Union nationale. C'était une innovation heureuse, amplement justifiée par les circonstances et que le gouvernement actuel a eu la sagesse de poursuivre. L'objectif de l'Office est de faciliter, d'encourager les recherches qui peuvent aider à la mise en valeur de nos ressources naturelles et de former aux bonnes disciplines les jeunes chercheurs. Il dispose d'un certain nombre de bourses.

L'Office compte dans sa haute direction quelques-unes des meilleures têtes de la province, et il ne paraît point que les soucis partisans aient compté dans leur recrutement. Excellent état de choses dont il faut souhaiter qu'il se continue indéfiniment.

Du reste, un détail que note en passant le président de l'Office, M. Paul Riou, peut expliquer que les amateurs de patronage ne se battent point autour de ces postes. "Tous ces messieurs (il s'agit des membres de l'Office), dit M. Riou, tous ces messieurs, y compris le président et le secrétaire, exercent leurs fonctions gratuitement. Ils collaborent entièrement avec le ministère et sont heureux de travailler à l'avancement des sciences dans notre province."

Ceci, pour les professionnels de la petite politique, devient donc sans grand intérêt.

Mais la gratuité des services ne nuit pas à leur efficacité, et il est fort possible que des recherches ainsi dirigées, qui ne font pas de bruit, dont l'on n'entend presque jamais parler, sorte — et sans trop de retard — quelque découverte qui aura sur le progrès économique de chez nous de vastes conséquences.

Car, on n'en est plus à compter les merveilles d'ordre industriel ou commercial qui, depuis un demi ou trois quarts de siècle, sont nées du laboratoire.

Faut-il ajouter que, différents par leurs modes d'action, l'Acfas et l'Office de recherches ont nombre de liens de parenté, qu'ils poursuivent, en définitive, des objectifs très voisins? Et l'on comprend qu'ils entretiennent les plus cordiales relations.

* * *

Nous voyons quotidiennement assez de choses tristes pour ne pas nous refuser le plaisir de souligner cet effort scientifique qui est un puissant motif d'espérance. Du reste, il n'exprime point — le récent congrès des médecins suffirait à le rappeler — tout le travail de recherche qui se fait chez nous.

Nous sommes dans la bonne voie. Réjouissons-nous-en et, de toutes les façons possibles, selon nos moyens particuliers, encourageons les bons travailleurs.

...On a eu la délicate pensée de vouloir évoquer, au congrès de l'Acfas, un groupe de précurseurs.

1939
7-9 octobre

7^e Congrès
Québec
Université Laval
Quelques sujets :
Étude de la vitesse de l'hydrolyse acide du muscle de hareng (H. Gravel et P. L'Écuyer)
Les rayons X en minéralogie (M.A. Peacock)
Particularités du pétrole de la Gaspésie (H. Boileau)
Le problème de la respiration sous-marine (H. Prat)
Traitement nouveau de la poliomyélite (J. Tremblay)
L'univers neutre de la dialectique (De Koninck)
Discours présidentiel: «*La merveilleuse découverte des rayons X et son écho au Canada français*» (J. Edmour Perron)
107 communications.

1940
12-15 octobre

8^e Congrès
Ottawa
Château Laurier
Quelques sujets :
De la répartition du cuivre dans les conifères du Québec (P. Rioux, G. Delorme, F. Sylvestre)
Absorption des acides par la laine (P. Larose et A.S. Tweedie)
La truite mouchetée comme collectionneur d'insectes terrestres (V.D. Vladikov et C.-H. Gauthier)
L'identification de l'âme avec Dieu dans l'extase plotinienne (P.M. Burque)
Contribution à l'étude du vocabulaire de l'automobile (A. Labrie)
219 communications.

1941
30 août-1^{er} septembre

9^e Congrès
Station forestière Duchesnay près de Québec
Quelques sujets :
Désintégration des mésostrons lents (F. Rasetti)
Fonctionnement des protides de la fève gourgane (J. Labarre et R. Poupard)
La mouche à scie européenne de l'épinette dans les forêts du nord du St-Laurent (L. Daviault)

L'électrification rurale et les taux d'électricité
(A. Rioux)

Mme d'Youville et ses crapauds, ou la Bufothérapie sous le régime français (G. Nadeau)

152 communications.

155 inscriptions.

1942

10-12 octobre

10^e Congrès

Montréal

Jardin Botanique

Quelques sujets :

Analyse photoélasticimétrique des tensions à l'intérieur de barres soumises à la torsion (R.A. Frigon)

Un nouveau micromanipulateur (M. Cailloux)

Déterminisme et réalité (Marcel Barzin)

Discours présidentiel «*Recherche et enseignement*» (Paul Rioux)

171 communications.

190 inscriptions.

1943

9-11 octobre

11^e Congrès

Sherbrooke

Séminaire St-Charles-Borromée

173 communications

139 inscriptions.

1944

8-9 octobre

12^e Congrès

Québec

Université Laval

Jules Brunel reçoit la première médaille Parisseau décernée, à titre posthume, à Marie-Victorin.

Discours présidentiel: «*Contribution de la science à la recherche des mines*» (A.O. Dufresne)

120 communications

232 inscriptions.

1945

7-8 octobre

13^e Congrès

Montréal

Université de Montréal

89 communications

183 inscriptions.

- 1946
13-14 octobre
- 14^e Congrès
Québec
Université Laval
169 communications
200 inscriptions.
- 1947
11-13 octobre
- 15^e Congrès
Montréal
Université de Montréal
85 communications
183 inscriptions.
- 1948
10-11 octobre
- 16^e Congrès
Québec
Université Laval
9 sections.
Quelques noms : Pierre Demers, Larkin Kerwin,
Fernand Seguin, Roger Gaudry, Louis Berlin-
guet, M. Panisset, G. Leblond, Pierre Danse-
reau, Henri Prat
131 communications
198 inscriptions.
- 1949
16-17 octobre
- 17^e Congrès
Université de Montréal
119 communications
223 inscriptions.
- 1950
15-16 octobre
- 18^e Congrès
Québec
Université Laval
Symposium sur «*La conservation de l'eau* »
119 communications
191 inscriptions.
- 1951
14-15 octobre
- 19^e Congrès
Université de Montréal
Symposium sur «*La notion de vie* »
131 communications
228 inscriptions.
- 1952
5-7 octobre
- 20^e Congrès
Québec
Université Laval
Symposium sur «*La conservation des richesses
naturelles renouvelables* »
103 communications
306 inscriptions.

- 1953
18-19 octobre
- 21^e Congrès
Université de Montréal
Symposium sur «*Les isotopes radioactifs et la recherche biologique*»
La première médaille Urgel-Archambault est décernée à Ernest Cormier, architecte et ingénieur.
92 communications
159 inscriptions.
- 1954
6-7 novembre
- 22^e Congrès
Québec
Université Laval
132 communications
224 inscriptions.
- 1955
5-6 novembre
- 23^e Congrès
Ottawa
Université d'Ottawa
Causerie sur «*Quelques problèmes de photochimie*» (E.W.R. Steacie)
116 communications
287 inscriptions.
- 1956
2-4 novembre
- 24^e Congrès
Université de Montréal
Forum sur: «*La notion d'évolution dans le phénomène humain de Teilhard de Chardin*»
Symposium sur «*L'avenir de l'énergie nucléaire*»
146 communications
333 inscriptions.
- 1957
1-3 novembre
- 25^e Congrès
Québec
Université Laval
Symposium sur «*Les sciences de l'homme et les jugements de valeur*»
16 sections
222 communications
418 inscriptions.
- 1958
31 octobre-
2 novembre
- 6^e Congrès
Université d'Ottawa
Symposium sur «*Les satellites artificiels*» (200 participants).
182 communications
293 inscriptions.

1959

30 octobre-

1^{er} novembre

27^e Congrès

Université de Montréal

Symposium sur «*Le développement économique de la province de Québec*»

286 communications

580 inscriptions.

1960

27-30 octobre

28^e Congrès

Québec

Université Laval

Symposium sur «*Les problèmes de l'aménagement des territoires*»

27 sections

303 communications

721 inscriptions.

1961

27-29 octobre

29^e Congrès

Université d'Ottawa

Symposium sur «*Les techniques audio-visuelles d'enseignement des sciences*»

248 communications

580 inscriptions.

1962

2-4 novembre

30^e Congrès

Université de Montréal

Exposition commerciale de matériel scientifique d'enseignement et de recherche — Assemblée générale.

Symposium sur «*L'enseignement des sciences au cours secondaire et à l'université*»

Lancement officiel de la revue «*Le jeune Scientifique*», qui deviendra plus tard «*Québec-Science*», le plus important magazine scientifique canadien

293 communications

884 inscriptions.

1963

1^{er} novembre

31^e Congrès

Québec

Université Laval

Exposition commerciale de matériel d'enseignement et de recherche scientifique — Assemblée générale.

Congrès des Jeunes Scientifiques et symposium sur l'organisation des clubs de jeunes scientifiques.

Symposium sur la vulgarisation scientifique au

1964
6-8 novembre

Canada français.
320 communications
1146 inscriptions.

32^e Congrès
Université d'Ottawa
27 sections
Exposition scientifique ; assemblée.
Symposium sur « *L'évolution* ».
Programme de films scientifiques.
290 communications
895 inscriptions.

1965
5-7 novembre

33^e Congrès
Université de Montréal
37 sections.
Colloque : « *Pour une politique scientifique au Québec* » présidé par Cyrias Ouellet.
Exposition — assemblée.
Colloque : « *L'enseignement des sciences à l'élémentaire et au secondaire* ».
479 communications
1393 inscriptions.

1966
4-6 novembre

34^e Congrès
Québec
Université Laval
42 sections.
Exposition ; assemblée ; cinéma scientifique.
Colloque : « *Développement technique et développement humain* ».
557 communications
1660 inscriptions.

1967
3 novembre

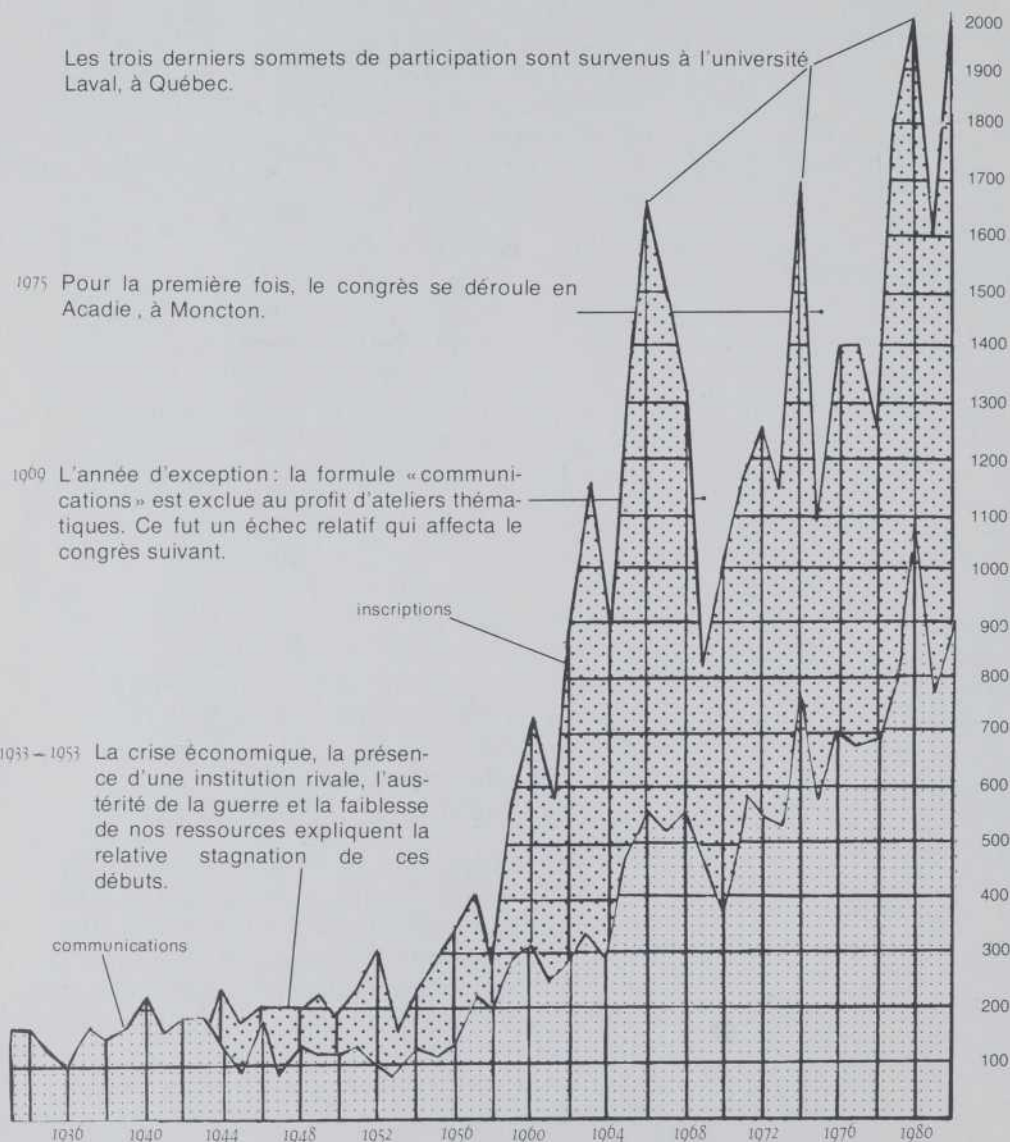
35^e Congrès
Université de Sherbrooke
La tradition de l'exposition simultanée et de l'assemblée générale annuelle devait se perpétuer dans les congrès suivants. La formule du cinéma scientifique disparut au milieu des années 70.
Colloque : « *Perspectives nouvelles des relations État-Université* »
511 communications
1492 inscriptions.

Les trois derniers sommets de participation sont survenus à l'université Laval, à Québec.

1975 Pour la première fois, le congrès se déroule en Acadie, à Moncton.

1969 L'année d'exception: la formule «communications» est exclue au profit d'ateliers thématiques. Ce fut un échec relatif qui affecta le congrès suivant.

1933 - 1953 La crise économique, la présence d'une institution rivale, l'austérité de la guerre et la faiblesse de nos ressources expliquent la relative stagnation de ces débuts.



Évolution des congrès de l'ACFAS depuis 1933.

On remarque une croissance marquée du nombre de communications et d'inscriptions à partir du milieu des années 50.

1968

7-8 novembre

36^e Congrès
Université d'Ottawa
Colloque général: «*L'université canadienne-française dans le milieu nord-américain et dans la communauté internationale*».
548 communications
1314 inscriptions.

1969

7-8 novembre

37^e Congrès
Université de Montréal
Ce fut le seul congrès à exclure les communications libres et à se tenir sur un thème général: «*L'inventaire des ressources en recherche*»
11 sections.
Colloques: «*Le rôle des sciences dans l'industrie*»; «*L'avenir des sciences dans l'industrie*»
«*Activités féminines*» au programme.
Début des colloques disciplinaires:
«*Panorama sur la recherche en biochimie*»
«*L'enseignement des civilisations grecques et romaines*»
«*Les eaux douces*»
«*Les applications de la statistique et de la programmation aux sciences de la terre*»
Colloques de l'Association des géographes de l'Amérique française et de la Société canadienne de science politique.
Les discussions se déroulent en ateliers.
Panne générale d'électricité!
827 inscriptions.

1970

16-17 octobre

38^e Congrès
Québec
Université Laval
Plusieurs réunions furent perturbées, suite à la promulgation de la Loi des mesures de guerre.
17 symposiums multidisciplinaires.
Colloque général: «*L'ACFAS a-t-elle encore une raison d'être en 1970?*»
Quelques symposiums: «*Civilisation et nutrition*»
«*Les réserves naturelles au Québec*»
«*La contribution des sciences géodésiques aux différents domaines scientifiques et services publics*»
370 communications
1030 inscriptions.

L'ACFAS devant de nouveaux défis

C'est réjouissant pour la communauté scientifique francophone et aussi pour tous les intervenants dans le domaine de la science et de la technologie, que ce soit des particuliers ou des organismes publics ou privés, de constater qu'une société comme l'Association canadienne-française pour l'avancement des sciences (ACFAS) puisse réunir lors d'un congrès 2,000 participants qui ont présenté un nombre vraiment extraordinaire de communications, touchant un éventail étonnant de sujets qui sont de première importance dans une société industrialisée.

Évidemment c'est la raison d'être des associations scientifiques et des sociétés savantes de servir de relais et de forum aux chercheurs et à l'ensemble du système scientifique. Aussi, il est incontestable que l'ACFAS reste un tremplin idéal et apprécié permettant aux scientifiques francophones de présenter des travaux et en plus de se mettre en valeur. Le 48e congrès de cette association qui a été tenu tout récemment à l'université Laval n'a pas manqué de faire époque par le nombre des inscrits, ce qui démontre la grande "préoccupation scientifique" se manifestant au Québec.

Dans le contexte socio-économique qui a existé au Québec depuis la fondation de l'ACFAS en 1923 jusqu'à nos jours, c'est un véritable miracle qu'une association de ce

genre ait pu survivre pendant plus d'un demi-siècle.

D'ailleurs, le président sortant, M. Louis-Emond Hamelin, recteur de l'université du Québec à Trois-Rivières, a voulu préciser que c'est tout à l'honneur des scientifiques francophones d'avoir mis sur pied une telle entreprise, qui n'a pas de force semblable au Québec. La formule a un tel succès que l'ACFAS fait l'envie du Canada anglais qui envisage de se doter d'un tel organisme chez lui.

Au congrès d'un organisme spécifiquement de langue française et dont le prestige grandit, il était tout naturel que la question du français comme langue de travail des chercheurs et des scientifiques soit soulevée. La Ligue internationale des scientifiques pour l'usage du français a entrepris la lourde tâche, qui peut sembler irréaliste, d'encourager les chercheurs francophones à publier leurs travaux en français à certaines occasions. Le Dr Jean-Claude Pechère, porte-parole de ce groupement, n'a pas manqué de préciser qu'on aurait tort de miser uniquement sur l'anglais comme langue universelle scientifique.

S'affirmer comme un lieu de regroupement de notre communauté scientifique, c'est donc un objectif légitime de l'ACFAS. A cet égard, il est bon de souligner que le livre blanc pour la mise en oeuvre de la recherche scientifique, qu'a présenté dernièrement le ministre d'Etat au

Développement culturel, le docteur Camille Laurin, réserve un rôle important aux sociétés savantes et aux associations scientifiques et même considère que l'Etat doit s'assurer que ces groupements disposent de moyens financiers suffisants pour occuper la place qui leur revient. Déjà l'ACFAS, dont le budget mentionne des revenus de \$189,547, fonctionne avec une subvention gouvernementale du ministère de l'Éducation de l'ordre de \$91,250.

L'ACFAS n'est pas la seule association scientifique à recevoir de l'aide de l'Etat québécois et la formation d'une fédération de groupements scientifiques comme le propose le livre blanc pourrait contribuer à mieux ventiler les sommes demandées chaque année. Aussi l'ACFAS paraît tout indiquée pour servir de base à cette nouvelle fédération. Mais ce rôle d'interlocuteur unique entre l'Etat et les groupements scientifiques n'est pas sans inquiéter les sociétés membres de l'ACFAS qui craignent d'être avalées par l'administration, comme le soulignait le nouveau président, M. Germain Gauthier, de l'enseignement et recherche de l'université du Québec à Québec.

En tout cas, le dernier mot n'est pas dit à ce sujet et les dirigeants de l'ACFAS tiendront une consultation cette année afin de déterminer si leur association qui a une longue tradition de liberté est disposée à jouer ce rôle délicat et important d'intermédiaire unique entre le gou-

vernement québécois et les autres groupements scientifiques et sociétés savantes.

"Tout n'est pas simple pour la réalisation d'un tel projet en raison de la constitution de l'ACFAS qui réunit des personnes et des associations de l'extérieur du Québec," a précisé M. Germain Gauthier. Toutefois, le rôle que propose à l'ACFAS le livre blanc est intéressant et avec des ajustements il serait sans doute possible d'en arriver à une entente".

En toute évidence, l'ACFAS n'a pas l'intention de s'endormir sur ses lauriers parce que dans le monde industrialisé les défis naissent à chaque instant et s'imposent aux chercheurs et aux spécialistes.

La longue expérience de l'ACFAS lui permet d'envisager la décennie 80 avec un optimisme justifié et de s'attaquer à une multitude de tâches: diversification de la clientèle, meilleure diffusion des travaux de pointe, voix plus forte dans les débats scientifiques, meilleure audience chez les chercheurs de calibre senior.

S'il y a une leçon à tirer du succès de l'ACFAS, c'est que cette association de scientifiques francophones a cru que l'on n'est jamais aussi bien servi que par soi-même, vieux précepte toujours d'actualité.

Maréchal FRANCOEUR

1971

15 octobre

39^e Congrès
Université de Sherbrooke
Exposition — cinéma.
41 sections.

Le colloque général sur «*L'environnement au Québec*» se déroule le 6 avril 1972 de même que l'assemblée générale.
581 communications
1166 inscriptions.

1972

13-14 octobre

40^e Congrès
Université d'Ottawa
35 sections.

Débat sur le rapport du comité sénatorial d'enquête sur la politique scientifique.
De nombreux colloques et symposiums se déroulent avant et pendant le congrès. «*La tourbe au Canada*»; «*La pharmacologie*» (colloque international), etc.
542 communications
1261 inscriptions.

1973

24-25 mai

41^e Congrès
Montréal
École Polytechnique
50^e anniversaire de l'ACFAS.

Exposition — assemblée — cinéma — colloques.
530 communications
1140 inscriptions.

1974

8-10 mai

42^e Congrès
Québec
Université Laval
Forum sur la politique scientifique du Québec
Exposition — assemblée

Nombreux symposiums et tables-rondes.
5 nouvelles sections.
Les Actes du 42^e Congrès paraissent en trois volumes consacrés aux sciences sociales, aux humanités et aux sciences naturelles.
857 communications
1700 inscriptions.

1975

7-9 mai

43^e Congrès
Université de Moncton
Colloque: «*Grandeurs et misères de la recherche*»

1976
12-14 mai

Lancement de la *Revue des sciences de l'éducation*

Un troisième prix de l'ACFAS, la médaille Vincent, est attribué pour la première fois à Pierre Deslongchamps, chimiste.

546 communications

1000 inscriptions.

44^e Congrès
Université de Sherbrooke
39 sections.

Colloque général : « *Croissance et conservation* »
Une vingtaine de colloques.

Débat sur l'*Opération Sciences fondamentales*

Plusieurs expositions — assemblée générale.

688 communications

1400 inscriptions.

1977
19-21 mai

45^e Congrès
Université du Québec à Trois-Rivières
39 sections.

Une trentaine de colloques et d'ateliers.

Les sciences humaines représentent maintenant 40% de l'association.

24 sociétés membres.

660 communications

environ 1400 inscriptions.

1978
10-12 mai

46^e Congrès
Université d'Ottawa
27 sociétés membres.

674 communications

1257 inscriptions.

1979
9-10 mai

47^e Congrès
Université de Montréal

Débat sur l'énoncé gouvernemental « *Pour une politique québécoise de la recherche scientifique* »

Début de la formule des conférences publiques.

826 communications

1800 inscriptions.

1980
14-16 mai

48^e Congrès
Québec
Université Laval

Un quatrième prix de l'ACFAS, le prix Armand-Bombardier (innovation, technologique) est

décerné à Jacques Beaulieu, physicien.
Quelques titres de colloques :
« *L'information scientifique à Radio-Canada* »
« *Les télécommunications de l'avenir* »
« *Nouveaux défis en science forestière* »
« *Toxicologie de l'environnement et approche multidisciplinaire* »
« *La promotion des études graduées* »
« *Recherches biomédicales sur le vieillissement* »
« *L'université et la condition des femmes* »
« *Énergies redécouvertes* »
« *L'enseignement des sciences, de l'école primaire à l'université* »
« *La recherche gérontologique* »
« *Mécanismes psychologiques sous-jacents à l'apprentissage d'une langue seconde* »
967 communications
Plus de 2000 inscriptions. (un sommet)

1981
13-15 mai

49^e Congrès
Université de Sherbrooke
Une trentaine de colloques ont lieu.
Un sommet de participation (pour un congrès extra-métropolitain).
33% de communications en sciences humaines
36% en sciences biologiques
31% en sciences physiques et mathématiques
Première attribution, à Louis Berlinguet, du nouveau prix Jacques-Rousseau pour la polyvalence scientifique.
780 communications
1600 inscriptions.

1982
12-14 mai

50^e Congrès
Université du Québec à Montréal
Un nouveau sommet!
Près de 1000 communications attendues
Plus de 2000 inscriptions prévues.

Le congrès a lieu au nouveau campus de l'Université du Québec à Montréal, dans les pavillons Hubert-Aquin et Judith-Jasmin, physiquement au même endroit que le premier congrès de 1933.

Quarante et une sections présentent des communications.

Une trentaine de colloques se déroulent dont:

«*La crise financière des universités : qu'advient-il de la recherche ?*» Colloque général, 13 mai.

«*Le financement de la recherche en sciences humaines*». Organisé par la Société québécoise de science politique, 14 mai.

«*Programmes d'études supérieures et de recherche en ingénierie : concertation et coordination interuniversitaire*» (14 mai).

«*Le musée scientifique du Québec : une nécessité*». Organisé en collaboration avec l'Association des communicateurs scientifiques.

«*Téledétection et satellites : les applications du futur satellite SPOT*». Organisé par l'Association québécoise de téledétection. Durée : 3 jours.

«*L'information et la politique internationale*». Organisé par la Société québécoise de science politique, 12 mai.

«*Études d'impact et de surveillance*». Colloque conjoint des sections de botanique, d'environnement et de zoologie.

«*La recherche sur le cancer*». Colloque interdisciplinaire.

«*Problèmes et évaluation en toxicologie de l'environnement*». Colloque conjoint de sections de biologie cellulaire, d'endocrinologie et de pharmacologie.

«*L'aéronautique dans les années 80*». Organisé par la section de génie civil, industriel et mécanique.

«*La robotique et ses aspects industriels*». Organisé par la même section.

«*L'édition critique des textes littéraires*» et «*L'informatique et l'édition littéraire*» organisés par la section des littératures de langue française.

«*Éthique et religion*». Organisé par la section de sciences religieuses.

«*La gestion de l'énergie hydro-électrique*». Organisé par la section de génie électrique.

«*L'environnement glacio-marin*». Organisé par la section de géomorphologie.

«*La physique des matériaux*». Organisé par la section de physique.

etc.!

*Le tableau
d'honneur
de
l'Association*

*Qui
fut
quoi
?*

Juin 1923	M.M. Édouard Montpetit, Arthur Bernier et Marie-Victorin élaborent les statuts et règlements de l'Association.
Jan. 1924	<i>Président:</i> Léo Pariseau <i>Vice-Président:</i> Gustave Archambault <i>2^e Vice-Président:</i> Germain Beaulieu <i>Secrétaire général:</i> F. Marie-Victorin <i>Trésorier:</i> Victor Doré
Oct. 1925	<i>Président:</i> Édouard Montpetit <i>Vice-Président:</i> G. W. Derome <i>2^e Vice-Président:</i> Germain Beaulieu <i>Secrétaire général:</i> Abbé Wilfrid Labrosse <i>Trésorier:</i> Victor Doré
Oct. 1926	<i>Président:</i> E.-G. Asselin <i>Vice-Président:</i> Louis Bourgoin <i>2^e Vice-Président:</i> F. Marie-Victorin <i>Secrétaire général:</i> Abbé Wilfrid Labrosse <i>Trésorier:</i> Victor Doré
Oct. 1927	<i>Président:</i> E.-G. Asselin <i>Vice-Président:</i> F. Marie-Victorin <i>2^e Vice-Président:</i> André Wendling <i>Secrétaire général:</i> Abbé Wilfrid Labrosse <i>Trésorier:</i> Victor Doré
Oct. 1928	<i>Président:</i> Jean Flahault <i>Vice-Président:</i> E.-G. Asselin <i>2^e Vice-Président:</i> André Wendling <i>Secrétaire général:</i> Abbé Wilfrid Labrosse <i>Trésorier:</i> Victor Doré
Oct. 1929	<i>Président:</i> Jean Flahault <i>Vice-Président:</i> Abbé Wilfrid Labrosse <i>2^e Vice-Président:</i> Adrien Pouliot <i>Secrétaire général:</i> Antonio Barbeau <i>Trésorier:</i> Victor Doré <i>Secrétaire-Adjoint:</i> Jacques Rousseau
Oct. 1930	<i>Président:</i> Ernest Gendreau <i>Vice-Président:</i> Adrien Pouliot <i>2^e Vice-Président:</i> Antonio Barbeau <i>Secrétaire général:</i> Jacques Rousseau <i>Trésorier:</i> Victor Doré
Oct. 1931	Le Conseil précédent est réélu

Oct. 1932	<i>Président:</i> <i>Vice-Président:</i> <i>2^e Vice-Président:</i> <i>Secrétaire général:</i> <i>Trésorier:</i>	Abbé Alexandre Vachon P. Ceslas Forest Germain Beaulieu Jacques Rousseau Victor Doré
(premier congrès)		
Oct. 1933	<i>Président:</i> <i>Vice-Président:</i> <i>2^e Vice-Président:</i> <i>Secrétaire général:</i> <i>Trésorier:</i>	P. Ceslas Forest Germain Beaulieu Georges-H. Baril Jacques Rousseau Victor Doré
Oct. 1934	<i>Président:</i> <i>Vice-Président:</i> <i>2^e Vice-Président:</i> <i>Secrétaire général:</i> <i>Trésorier:</i>	Adrien Pouliot Georges-H. Baril Georges Maheux Jacques Rousseau Victor Doré
Oct. 1935	<i>Président:</i> <i>Vice-Président:</i> <i>2^e Vice-Président:</i> <i>Secrétaire général:</i> <i>Secrétaire Adjoint:</i> <i>Trésorier:</i>	Georges-H. Baril Georges Maheux F. Marie-Victorin Jacques Rousseau Joseph Risi Victor Doré
Oct. 1936	<i>Président:</i> <i>Vice-Président:</i> <i>2^e Vice-Président:</i> <i>Secrétaire général:</i> <i>Secrétaire Adjoint:</i> <i>Trésorier:</i>	Georges Maheux F. Marie-Victorin Charles Frémont Jacques Rousseau Joseph Risi Victor Doré
Oct. 1937	<i>Président:</i> <i>Vice-Président:</i> <i>2^e Vice-Président:</i> <i>Secrétaire général:</i> <i>Secrétaire Adjoint:</i> <i>Trésorier:</i>	F. Marie-Victorin J.-Edmour Perron Georges Préfontaine Jacques Rousseau Joseph Risi Victor Doré
Oct. 1938	<i>Président:</i> <i>Vice-Président:</i> <i>2^e Vice-Président:</i> <i>Secrétaire général:</i> <i>Secrétaire Adjoint:</i> <i>Trésorier:</i>	J.-Edmour Perron Georges Préfontaine Henri Roy Jacques Rousseau Joseph Risi Victor Doré
Oct. 1939	<i>Président:</i> <i>Vice-Président:</i>	Georges Préfontaine Henri Roy

	<i>2^e Vice-Président:</i>	Paul Riou
	<i>Secrétaire général:</i>	Jacques Rousseau
	<i>Secrétaire Adjoint:</i>	Joseph Risi
	<i>Trésorier:</i>	Victor Doré
Oct. 1940	<i>Président:</i>	Henri Roy
	<i>Vice-Président:</i>	Paul Riou
	<i>2^e Vice-Président:</i>	Georges Bouchard
	<i>Secrétaire général:</i>	Jacques Rousseau
	<i>Secrétaire Adjoint:</i>	Joseph Risi
	<i>Trésorier:</i>	Victor Doré
Oct. 1941	<i>Président:</i>	Paul Riou
	<i>Vice-Président:</i>	Georges Bouchard
	<i>2^e Vice-Président:</i>	A.-O. Dufresne
	<i>Secrétaire général:</i>	Jacques Rousseau
	<i>Secrétaire Adjoint:</i>	Joseph Risi
	<i>Trésorier:</i>	Victor Doré
Oct. 1942	<i>Président:</i>	Georges Bouchard
	<i>Vice-Président:</i>	A.-O. Dufresne
	<i>2^e Vice-Président:</i>	Armand Circé
	<i>Secrétaire général:</i>	Jacques Rousseau
	<i>Secrétaire Adjoint:</i>	Joseph Risi
	<i>Trésorier:</i>	Victor Doré
Oct. 1943	<i>Président:</i>	A.-O. Dufresne
	<i>Vice-Président:</i>	Jean Bruchési
	<i>2^e Vice-Président:</i>	J.W. Laverdière
	<i>Secrétaire général:</i>	Jacques Rousseau
	<i>Secrétaire Adjoint:</i>	Joseph Risi
	<i>Trésorier:</i>	Victor Doré
Oct. 1944	<i>Président:</i>	Jean Bruchési
	<i>Vice-Président:</i>	J.W. Laverdière
	<i>2^e Vice-Président:</i>	L.C. Simard
	<i>Secrétaire général:</i>	Jacques Rousseau
	<i>Secrétaire Adjoint:</i>	Joseph Risi
	<i>Trésorier:</i>	Victor Doré
	<i>1^{ère} médaille de l'ACFAS</i>	Marie-Victorin botaniste
Oct. 1945	<i>Président:</i>	J.W. Laverdière
	<i>Vice-Président:</i>	Louis-Charles Simard
	<i>2^e Vice-Président:</i>	Joseph Risi
	<i>Secrétaire général:</i>	Jacques Rousseau
	<i>Secrétaire Adjoint:</i>	Marcel Raymond

	<i>Trésorier:</i>	Victor Doré
	<i>médaille de l'ACFAS</i>	Paul-Antoine Giguère, chimiste
Oct. 1946	<i>Président:</i>	Louis-Charles Simard
	<i>Vice-Président:</i>	Joseph Risi
	<i>2^e Vice-Président:</i>	Léon Lortie
	<i>Secrétaire général:</i>	Pierre Dansereau
	<i>Secrétaire g. adjoint:</i>	Paul-E. Auger
	<i>Secrétaire Adjoint:</i>	Albert Courtemanche
	<i>Trésorier:</i>	Victor Doré Wilbrod Bonin
Oct. 1947	<i>Président:</i>	Joseph Risi
	<i>Vice-Président:</i>	Léon Lortie
	<i>2^e Vice-Président:</i>	Lionel Daviault
	<i>Membre fondateur:</i>	Victor Doré
	<i>Trésorier:</i>	Wilbrod Bonin
	<i>Secrétaire général:</i>	Lionel Lemay
	<i>Secrétaire g. adjoint:</i>	Paul-E. Auger
	<i>Secrétaire Adjoint:</i>	Albert Courtemanche
	<i>médaille de l'ACFAS</i>	Jacques Rousseau, botaniste
Oct. 1948	<i>Président:</i>	Léon Lortie
	<i>Vice-Président:</i>	Lionel Daviault
	<i>2^e Vice-Président:</i>	Ignace Brouillet
	<i>Membre fondateur:</i>	Victor Doré
	<i>Trésorier:</i>	Wilbrod Bonin
	<i>Secrétaire général:</i>	Lionel Lemay
	<i>Secrétaire g. adjoint:</i>	Paul-E. Auger
	<i>Secrétaire Adjoint:</i>	Albert Courtemanche
	<i>médaille de l'ACFAS:</i>	Léon Marion, chimiste
Oct. 1949	<i>Président:</i>	Lionel Daviault
	<i>Vice-Président:</i>	Ignace Brouillet
	<i>2^e Vice-Président:</i>	René Pomerleau
	<i>Membre fondateur:</i>	Victor Doré
	<i>Trésorier:</i>	Wilbrod Bonin
	<i>Secrétaire général:</i>	Lionel Lemay
	<i>Secrétaire g. adjoint:</i>	Paul-E. Auger
	<i>Secrétaire adjoint:</i>	Albert Courtemanche
	<i>médaille de l'ACFAS:</i>	Jean Bruchési, historien

Oct. 1950

Président: Ignace Brouillet
Vice-Président: René Pomerleau
2^e Vice-Président: Wilbrod Bonin
Membre fondateur: Victor Doré
Membre adjoint: Jean Bruchési
Trésorier: Abel Gauthier
Secrétaire général: Lionel Lemay
Secrétaire g. adjoint: Claude Geoffrion

médaille de l'ACFAS: Louis-Charles Simard,
pathologiste

Oct. 1951

Président: René Pomerleau
Vice-Président: Wilbrod Bonin
2^e Vice-Président: Cyrias Ouellet
Membre fondateur: Victor Doré
Membre adjoint: Jean Bruchési
Trésorier: Abel Gauthier
Secrétaire général: Lionel Lemay
Secrétaire g. adjoint: Claude Geoffrion

médaille de l'ACFAS: Cyrias Ouellet,
chimiste

Oct. 1952

Président: Wilbrod Bonin
Vice-Président: Cyrias Ouellet
2^e Vice-Président: Léo Marion
Membre fondateur: Victor Doré
Membres adjoints: Jean Bruchési
Lionel Lemay
Trésorier: Abel Gauthier
Secrétaire général: Jean-Jacques Lussier
Secrétaire g. adjoint: Claude Geoffrion

médaille de l'ACFAS Louis-Paul Dugal,
physiologiste

Oct. 1953

Président: Cyrias Ouellet
Vice-Président: Léo Marion
2^e Vice-Président: Abel Gauthier
Membres adjoints: Jean Bruchési
Lionel Lemay
Trésorier: Lucien Piché
Secrétaire général: Jean Jacques Lussier
Secrétaire g. adjoint: Claude Geoffrion

médaille Léo-Pariseau: Guy H. Frégault,
historien

Oct. 1954

1^{ère} médaille Urgel-Archambault: Ernest Cormier
architecte

Président: Léo Marion
Vice-Président: Abel Gauthier
2^e Vice-Président: Paul-A. Giguère
Membres adjoints: Jean Bruchési
Lionel Lemay
Trésorier: Lucien Piché
Secrétaire général: Jean Jacques Lussier
Secrétaire g. adjoint: Claude Geoffrion

médaille Léo-Pariseau: Pierre Demers,
physicien
médaille Archambault: Armand Frappier,
médecin

Oct. 1955

Président: Abel Gauthier
Vice-Président: Paul-A. Giguère
2^e Vice-Président: Pierre Dansereau
Membres adjoints: Jean Bruchési
Lionel Lemay
Trésorier: Lucien Piché
Secrétaire général: Maurice l'Abbé
Secrétaire g. adjoint: Claude Frémont
Secrétaire g. adj. (Ottawa): J. Jacques Lussier

médaille Léo-Pariseau: René Pomerleau,
mycologue
médaille Archambault: Adrien Pouliot,
ingénieur

Oct. 1956

Président: Paul-Antoine Giguère
Vice-Président: Louis-Paul Dugal
2^e Vice-Président: Pierre Dansereau
Membres adjoints: Jean Bruchési
Lionel Lemay
Trésorier: Henri Gaudefroy
Secrétaire général: Albert Courtemanche
Sec. gén. adj. (Qué.): Claude Frémont
Sec. gén. adj. (Ott.): Jean-Jacques Lussier

médaille Pariseau: Marcel Rioux,
anthropologue

Oct. 1957

Président: Louis-Paul Dugal
Vice-Président: Eugène Robillard
2^e Vice-Président: Georges Gauthier

Oct. 1958

Membres adjoints: Jean Bruchési
Lionel Lemay
Trésorier: Gustave Prévost
Secrétaire général: Albert Courtemanche
Sec. gén. adj. (Qué.): Claude Frémont
Sec. gén. adj. (Ott.): André Desmarais

médaille Archambault: Gustave Prévost,
biologiste

Président: Eugène Robillard
Vice-Président: Georges Gauthier
2^e Vice-Président: Georges Gendron
Membres adjoints: Jean Bruchési
Lionel Lemay
Trésorier: Gustave Prévost
Dir. gén. et Sec.: Jean-Marie Beauregard
Sec. gén. adj. (Qué.): Claude Frémont
Sec. gén. adj. (Ott.): André Desmarais

médaille Pariseau: Roger Gaudry,
chimiste

médaille Archambault: J.-Alphonse Ouimet,
ingénieur

Oct. 1959

Président: Georges Gauthier
Vice-Président: Pierre Gendron
2^e Vice-Président: Lucien Piché
Membres adjoints: Jean Bruchési
Lionel Lemay
Trésorier: Jean Frappier
Dir. gén. et Sec.: Jean-Marie Beauregard
Sec. gén. adj. (Qué.): Claude Frémont
Sec. gén. adj. (Ott.): Gilles Lamarche

médaille Pariseau: Lionel Daviault,
entomologiste

médaille Archambault: Georges Henri Lévesque,
sociologue

Oct. 1960

Président: Pierre-R. Gendron
Vice-Président: Lucien Piché
2^e Vice-Président: Géo.-H. Lévesque
Trésorier: Jean Frappier
Relations ext.: Claude Melançon
Membres adjoints: Jean Bruchési
Albert Courtemanche

		Lionel Lemay
		Pierre H. Ruel
	<i>Directeur général:</i>	Jean-Marie Beauregard
	<i>Sec. adj. (Qué.):</i>	Yvan Chassé
	<i>Sec. adj. (Ott.):</i>	Gilles Lamarche
	<i>médaille Pariseau:</i>	Marcel Trudel, historien
	<i>médaille Archambault:</i>	Arthur Surveyer, ingénieur
Oct. 1961	<i>Président:</i>	Lucien Piché
	<i>Vice-Président:</i>	Claude Geoffrion
	<i>2^e Vice-Président:</i>	Jean Jacques Lussier
	<i>Trésorier:</i>	Jean Frappier
	<i>Directeur général:</i>	Jean-Marie Beauregard
	<i>Sec. gén. (Qué.):</i>	Yvan Chassé
	<i>Sec. gén. (Ott.):</i>	Gilles Lamarche
	<i>médaille Pariseau:</i>	Raymond-V. Lemieux, chimiste
	<i>médaille Archambault:</i>	Fernand Séguin, biologiste
Oct. 1962	<i>Président:</i>	Claude Geoffrion
	<i>Vice-Président:</i>	Jean-Jacques Lussier
	<i>2^e Vice-Président:</i>	Pierre Dagenais
	<i>Trésorier:</i>	Marcel Rinfret
	<i>Sec. Gén. (Qué.):</i>	Lucien Huot
	<i>Sec. gén. (Ott.):</i>	Gilles Lamarche
	<i>Sec. gén. (Sherb.):</i>	Gilles Joncas
	<i>Directeur général</i>	
	<i>Adjoint:</i>	Roland Gosselin
	<i>Directeur général:</i>	Jean M. Beauregard
	<i>médaille Pariseau:</i>	Charles-Philippe Leblond biologiste
Oct. 1963	<i>Président:</i>	Jean-Jacques Lussier
	<i>Vice-Président:</i>	Maurice L'Abbé
	<i>2^e Vice-Président:</i>	Napoléon Leblanc
	<i>Trésorier:</i>	Marcel Rinfret
	<i>Dir. rég. (Qué.):</i>	Lucien Huot
	<i>Dir. rég. (Ott.):</i>	Gilles Lamarche
	<i>Dir. rég. (Sher.):</i>	Gilles Joncas
	<i>Directeur général:</i>	J.M. Beauregard

Oct. 1964

médaille Pariseau: Chanoine Lionel Groulx
historien

médaille Archambault: Alphonse O. Dufresne
géologue

Président: Maurice L'Abbé
Vice-Président: Napoléon Leblanc
2^e Vice-Président: Léon-J. L'Heureux
Trésorier: Marcel Rinfret
Dir. rég. (Qué.): Lucien Huot
Dir. rég. (Ott.): Gilles Lamarche
Dir. rég. (Sher.): Gilles Joncas
Directeur général: Jean-Marc Beauregard

médaille Pariseau: Larkin Kerwin
physicien

médaille Archambault: Pierre-R. Gendron
chimiste

Oct. 1965

Président: Napoléon Leblanc
Vice-Président: Michel Normandin
2^e Vice-Président: Léon-J. L'Heureux

*Président du Comité
exécutif*: Marcel Rinfret
Trésorier: J.-M. Beauregard
Dir. rég. (Qué.): Gilles Julien
Dir. rég. (Ott.): Gilles Lamarche
Dir. rég. (Sher.): Gilles Joncas
Directeur général: Jean-Louis Meunier

médaille Pariseau: Pierre Dansereau
écologiste

médaille Archambault: Jacques Genest
médecin

Oct. 1966

Président: Michel Normandin
Vice-Président: Léon-J. L'Heureux
2^e Vice-Président: Paul Lorrain
Trésorier: Jean-Louis Meunier

*Président du Comité
exécutif*: Marcel Rinfret
Dir. rég. (Qué.): Gilles Julien
Dir. rég. (Ott.): Gilles Julien
Dir. rég. (Ott.): Gilles Lamarche
Dir. rég. (Sher.): André Poulin
Directeur général: Denis Jacob

	<i>médaille Pariseau :</i>	R.P. Noël Mailloux psychologue
	<i>médaille Archambault :</i>	William H. Gauvin ingénieur
Oct. 1967	<i>Président :</i>	Léon-J. L'Heureux
	<i>Vice-Président :</i>	Lionel Boulet
	<i>2^e Vice-Président :</i>	Louis Berlinguet
	<i>Trésorier :</i>	Gérald Marion
	<i>Président du Comité exécutif :</i>	Lionel Boulet
	<i>Directeur général :</i>	Denis Jacob
	<i>Dir. rég. (Mtl.) :</i>	Jean-Marie Gagné
	<i>Dir. rég. (Qué.) :</i>	Gilles Julien
	<i>Dir. rég. (Ott.) :</i>	Hugues Morrissette
	<i>Dir. rég. (Sher.) :</i>	André Poulin
	<i>Dir. rég. (Monc.) :</i>	Rhéal Bérubé
	<i>médaille Pariseau :</i>	Albéric Boivin physicien
	<i>médaille Archambault :</i>	Jean-Paul Gignac ingénieur
Oct. 1968	<i>Président :</i>	Lionel Boulet
	<i>Vice-Président :</i>	Louis Berlinguet
	<i>2^e Vice-Président :</i>	Jean-Marc Lalancette
	<i>Trésorier :</i>	Julien Dubuc
	<i>Directeur général :</i>	Denis Jacob
	<i>Président du Comité exécutif :</i>	Gérard Marion
	<i>médaille Pariseau :</i>	L.F. Bélanger histologiste
	<i>médaille Archambault :</i>	Jean-Louis Boivin chimiste
Oct. 1969	<i>Président :</i>	Louis Berlinguet
	<i>Vice-Président :</i>	Jean-Marc Lalancette
	<i>2^e Vice-Président :</i>	Antoine D'Iorio
	<i>Trésorier :</i>	Gilles Cloutier
	<i>Directeur général :</i>	Denis Jacob
	<i>Président du Comité exécutif :</i>	Julien Dubuc
	<i>médaille Pariseau :</i>	Fernand Dumont sociologue
	<i>médaille Archambault :</i>	Paul David médecin

Oct. 1970

Président: Jean-Marc Lalancette
Vice-Président: Antoine D'Iorio
2^e Vice-Président: Serge Lapointe
Trésorier: Jean-Marie Gagné
Directeur général: Serge Hamel
*Président du Comité
exécutif:* Raymond Fournier

médaille Pariseau: Bernard Belleau
biochimiste

médaille Archambault: Lionel Boulet
ingénieur

Oct. 1971

Président: Antoine D'Iorio
Vice-Président: Serge Lapointe
2^e Vice-Président: Gabriel Filteau
Trésorier: Raymond Fournier
Directeur général: Serge Hamel
Président exécutif: Jean-Marie Gagné
*Président du Comité
exécutif:* Roland Rivest

médaille Pariseau: Édouard Pagé
physiologue

médaille Archambault: Jacques Beaulieu
physicien

Oct. 1972

Président: Serge Lapointe
Vice-Président: Gabriel Filteau
2^e Vice-Président: Livia Thur
Trésorier: Etienne Windisch
Directeur général: Serge Hamel
*Président du Comité
exécutif:* Roland Rivest

médaille Pariseau: Louis-Edmond Hamelin
géographe

médaille Archambault: Claude Fortier
médecin

Mai 1973

Président: Gabriel Filteau
Vice-Président: Livia Thur
2^e Vice-Président: Côme Carbonneau
Trésorier: Etienne Windisch
Directeur général: Serge Hamel
*Président du Comité
exécutif:* Paule Leduc

Mai 1974

médaille Pariseau : Camille Sandorfy
chimiste
médaille Archambault : Albert Cholette
ingénieur
Président : Livia Thur
Vice-Président : Côme Carbonneau
2^e Vice-Président : Marcel Hamelin
Trésorier : Etienne Windisch
Directeur général : Serge Hamel
*Président du Comité
exécutif :* Guy Cousineau

médaille Pariseau : Antoine D'lorio
biochimiste
médaille Archambault : Jean-Jacques Archambault et Lionel Cahill
ingénieurs

Mai 1975

Président : Côme Carbonneau
Vice-Président : Marcel Hamelin
2^e Vice-Président : Gilles G. Cloutier
Trésorier : Paul-E. Lemieux
Directeur général : Serge Hamel
*Président du Comité
exécutif :* Gilles Dussault

Prix Pariseau : Pierre Angers
éducateur
Prix Archambault : Hans Selye
médecin
1^{er} Prix Marcel-Vincent : Pierre Deslongchamps
chimiste

Mai 1976

Président : Marcel Hamelin
Vice-Président : Gilles G. Cloutier
2^e Vice-Président : Louis-C. O'Neil
Trésorier : Hubert Charbonneau
Directeur général : Serge Hamel
*Président du Comité
exécutif :* Paul-E. Lemieux

Prix Pariseau : Paul Marmet
physicien
Prix Archambault : Roger Boucher
chimiste
Prix Vincent : Fernand Labrie
endocrinologue

Mai 1977

Président : Gilles G. Cloutier
Vice-Président : Louis-C. O'Neil
2^e Vice-Président : Louis-Edmond Hamelin
Trésorier : André Brassard
Directeur général : Serge Hamel
*Président du Comité
exécutif :* Paul-E. Lemieux

Prix Pariseau : Jacques DeRepentigny
microbiologiste

Prix Archambault : Roger A. Blais
géologue

Prix Vincent : David Sankoff
mathématicien

Mai 1978

Président : Louis C. O'Neil
Vice-Président : Louis Edmond Hamelin
2^e Vice-Président : Germain Gauthier
Trésorier : Estelle Lacoursière
Directeur général : Serge Hamel
*Président du Comité
exécutif :* André Girard

Prix Pariseau : Vincent Lemieux
politicologue

Prix Archambault : Michel Chrétien
endocrinologue

Prix Vincent : Roger M. Leblanc
chimiste

Mai 1979

Président : Louis-Edmond Hamelin
Vice-Président : Germain Gauthier
2^e Vice-Président : Bernard Gingras
Trésorier : Pierre Carreau
Directeur général : Serge Hamel
*Président du Comité
exécutif :* André Girard

Prix Pariseau : Pierre Deslongchamps
chimiste

Prix Archambault : Joseph Hode Keyser
ingénieur

Prix Vincent : Georges Michaud
astrophysicien

Mai 1980

Président : Germain Gauthier
Vice-Président : Bernard Gingras

2^e Vice-Président: Jean-Pierre Wallot
Trésorier: Pierre Carreau
Directeur général: Serge Hamel
*Président du Comité
exécutif:* Aldée Cabana

Prix Pariseau: André Barbeau
médecin

Prix Archambault: Henri P. Schreiber
chimiste

Prix Vincent: Jean Hamelin
historien

*1^{er} Prix J.-Armand
Bombardier:* Jacques Beaulieu
physicien

Mai 1981

Président: Bernard Gingras
Vice-Président: Jean-Pierre Wallot
2^e Vice-Président: Lucien Huot
Trésorier: Conrad East
Directeur général: Serge Hamel
*Président du Comité
exécutif:* Lise Gauvin

Prix Pariseau: Jean-G. Lafontaine
biochimiste

Prix Archambault: Robert H. Marchessault
chimiste

Prix Vincent: Jacques Henripin
démographe

Prix Bombardier: Michel Bertrand et
Robert Guardo
ingénieurs

*1^{er} Prix Jacques-
Rousseau:* Louis Berlinguet,
biochimiste

Mai 1982

Président: Jean-Pierre Wallot
Vice-président: Lucien Huot
2^e Vice-président: Bernard Bénard
Secrétaire: Serge Hamel

Prix Pariseau: J. André Fortin
biologiste

Prix Archambault: André Joyal
mathématicien

<i>Prix Vincent :</i>	Gilles Marcotte littérateur
<i>Prix Bombardier :</i>	Marcel Riendeau inventeur
<i>Prix Rousseau :</i>	Gilles Paquet économiste

Membres Emérites de l'ACFAS

Feu Adrien Pouliot, Québec

Feu Léo Marion, Ottawa

M. Léon Lortie, Montréal

M. Cyrias Ouellet, Québec

M. Joseph Risi, Québec

M. René Pomerleau, Québec

M. Lionel Daviault, Québec

M. Georges Préfontaine, Montréal

M. Paul-Antoine Giguère, Québec

M. Louis-Paul Dugal, Québec

M. Pierre Dansereau, Montréal

M. Maurice Lebel, Québec

POUR L'AVANCEMENT DES SCIENCES

UNE FETE BRILLANTE MARQUE HIER AU "CERCLE UNIVERSITAIRE" L'INAUGURATION DE L'ASSOCIATION CANADIENNE - FRANÇAISE POUR L'AVANCEMENT DES SCIENCES — DISCOURS DE MM. LEO PARISEAU, L. - J. DALBIS, JEAN DESY, ATHANASE DAVID, RAOUL DANDURAND, DU R. P. MORIN ET DE MGR A.-J.-V. PIETTE

L'Association canadienne-française pour l'avancement des sciences a été inaugurée, hier soir, au Cercle universitaire. Les représentants des sociétés savantes de l'Université de Montréal, les délégués du monde officiel, de la magistrature et des professions libérales, les invités des universités-sœurs, ont fait cercle autour de son berceau et présidé à la première manifestation de sa vie. Elle débute sous la projection de parrains puissants et généreux qui ont promis de lui assurer ses premiers moyens de subsistance.

Le docteur Léo Pariseau, président de la nouvelle société, a fait les honneurs de la cérémonie; il s'est acquitté de sa tâche en indiquant ce qu'est ce nouvel organisme universitaire, ce qu'il entend faire et ce qu'il peut accomplir. Il a confié à Mgr A.-J.-V. Piette, recteur de l'Université, le soin de lui imprimer le sceau d'une longue vie, d'une vie immortelle et à trois de ses collègues, de lui formuler des vœux de survivance. M. L. J. Dalbis, au nom des sciences naturelles; M. Jean Desy, au nom des sciences sociales, et le R. P. Morin, C. S. V., au nom des sciences physico-chimiques.

Le secrétaire de la province lui a fourni une riche robe de baptême par un cadeau de mille dollars, qui aidera à la création du secrétariat permanent de la Société. MM. Athanase David, Raoul Dandurand et Charles Duquette ont fait ces dons au nom du gouvernement provincial et de la ville de Montréal.

Le banquet d'inauguration a été une fête brillante. La table d'honneur a groupé le docteur Léo Pariseau, président; Mgr A.-J.-V. Piette, recteur de l'Université de Montréal; M. Athanase David, les sénateurs Bêque et Dandurand, Son Honneur le maire Charles Duquette, le vice-consul, M. de Verneuil, représentant le consul de France, M. de Vitrolles, M. le professeur L. J. Dalbis, le R. P. J. Morin et M. Jean Desy.

Nous reproduisons le texte des allocutions de MM. Pariseau, Dalbis et Desy et la substance du discours de Mgr Piette.

M. PARISEAU

Le Dr Léo Pariseau, président de l'Association, prend la parole et salue d'abord l'Université de Montréal dans la personne de son recteur, de ses gouverneurs, de ses doyens et de ses professeurs; les supérieurs des maisons d'enseignement secondaire; la ville de Montréal dans la personne du maire Charles Duquette; le gouvernement de Québec, représenté par M. Athanase David, secrétaire provincial; le gouvernement fédéral, représenté par les sénateurs Bêque et Dandurand; la France représentée par M. de Verneuil, vice-consul; la magistrature, dans

Ce discours devrait commencer par une notice historique, mais l'histoire d'un enfant nouveau-né se résume à bien peu de choses: le biographe, faute de matière, en est réduit à parler des ascendants.

Sachez donc que l'Association Canadienne-française pour l'Avancement des Sciences est fille de la Société de Biologie, laquelle reconnaît comme ses fondateurs: MM. les docteurs Harwood, Bernier, Baril, Lafreille et Larouche, le Frère Marie-Victorin et M. le professeur Louis-Janvier Dalbis, qui en fut, je crois, l'instigateur.

Fondée en février, 1922, la Société de Biologie inaugurerait sans retard une série de conférences de vulgarisation scientifique dont le succès fut des plus vifs. Il devint de plus en plus évident que les universitaires et le grand public s'intéressaient à toutes les questions scientifiques. On devait donc faire appel à tous les hommes de science et coordonner leurs efforts.

Le 12 juin 1923, ici même, sous la présidence du docteur Arthur Bernier, avait lieu une réunion préparatoire. On décida, non pas de fonder une société nouvelle, mais de fédérer les sociétés scientifiques déjà existantes et de hâter la naissance de celles dont la vie foetale se prolongeait trop. Et puis, comme la Société de Biologie était à la peine plus d'un an on voulut la récompenser en accordant à son président d'honneur de diriger les premiers pas de la fédération.

En décembre 1923, votre humble serviteur succéda au docteur Bernier... et voilà pourquoi, ce soir, il n'est pas muet.

Venir à ceux qui parleront après moi le privilège qui leur échoit. Ils vont chanter les louanges de la déesse Vérité, éternellement belle sous ses manteaux divers. Quand ils auront fini, tous les spécialistes du savoir vous apparaîtront comme les prêtres desservants d'un même temple.

Ma tâche est beaucoup plus modeste: j'ai à dire ce qu'est l'Association, ce qu'elle peut et ce qu'elle veut faire. Je ne suis pas un grand général qui s'apprette à conduire une grande armée vers de grandes victoires; je suis, tout simplement, un homme de bonne volonté, qui, pour l'heure, monte la garde autour d'un berceau où s'agite et gazouille un enfant prédestiné.

Dans le berceau, nulle fée bienfaisante n'a déposé ces talismans précieux qui confèrent à celui qui les possède la longue vie, le succès, la gloire.

Ce que sera l'Association, ce qu'elle fera dépend de vous seuls. J'ai confiance. Venus des quatre coins du monde de la pensée, par des chemins très divers, comme les magies de jadis vous apportez à une idée presque embryonnaire le cadeau précieux de vos cœurs. Tant de foi sera récompensée, l'idée grandira et nous sauvera.

d'hui, maintient un peuple dans la pauvreté; dans un pays trop pauvre les beaux-arts fleurissent difficilement. Aussi bien, travailler à l'avancement des sciences, c'est assurer l'avancement des lettres et des arts.

Hâtons-nous, hâtons-nous d'imprimer un cachet véritable à ce coin du continent, ou cessons de chanter:

"Le Ciel a marqué sa carrière
Dans un monde nouveau."

Cessons même de chanter:

"Il est né d'une race fière."

si nous n'avons pas l'intention d'être aussi fiers que les autres. Ne prenons pas la fatuité ni le contentement pour de la fierté. Le contentement peut naître d'une conscience pure, mais la fierté pour exister a besoin d'autre chose.

Une race de porteurs d'eau pourrait à la rigueur, aujourd'hui encore, être heureuse. Elle ne saurait pas être fière car il lui manquerait pour cela, l'indépendance économique plus précieuse même que l'autonomie politique.

Seule la maîtrise des sciences peut apporter à un peuple l'indépendance économique et la fierté qui en découle. Dans les âmes indépendantes et fières tous les ressorts sont tendus et tendus contre les choses déformantes et les actions dissolvantes.

Ainsi la culture intensive des sciences nous apparaît à nous, Canadiens français, comme une des conditions les plus essentielles de notre survivance.

Messieurs, le temps passe, et je dois me résigner, bien malgré moi, à ne développer ici que la thèse utilitaire. Je l'ai fait dans le langage un peu rude d'un paysan du Danube. Comme les Roumains de la fable, pardonnez-moi parce que j'ai dit la vérité.

Rendons-nous à l'évidence. N'attendons pas quelque grand désastre national, — qui n'en sera que plus irréparable s'il s'est opéré lentement et à notre insu, — pour retrouver et écrire en pleurant le mémoire que Pasteur écrivait au lendemain de la guerre de '70 et qu'il intitulait: "Pourquoi la France n'a pas trouvé d'hommes supérieurs au moment du péril."

Dans ce document, si précieux, qui vaut bien, je pense, un paragraphe mal compris de Jacques Maritain, l'un des plus grands hommes de tous les temps attribue les malheurs de sa patrie "à l'oubli, au dédain qu'elle a eu pour les grands travaux de la pensée, particulièrement dans les sciences exactes."

Et pour mieux montrer qu'il ne parle pas de la valeur stratégique des études scientifiques, de leurs applications possibles à la balistique de guerre, Pasteur termine son requiescitur par ces mots: "La culture des sciences dans leur expression la plus élevée est peut-être plus nécessaire encore à l'état moral d'une nation qu'à sa prospérité matérielle. Les grandes découvertes

nous, c'est faire avancer la toute entière vers la terre qui a été promise.

Si la nouvelle fédération fait avancer les sciences, elle sera reconnue "d'utilité publique et mérite dès aujourd'hui tous encouragements.

Elle peut faire avancer les sciences et cela ressort de la simplicité du statut.

Puis, le Dr Léo Pariseau devant le Statut article par article prend acte de ce qui est déjà exposé ce qui est réalisable et indique ce que l'Association tend des pouvoirs publics, corps enseignants et des parents. "Ce que l'on fera pour dit-il, elle le remettra au ciel car tout comme on a pu dire qu'il donne aux pauvres près Dieu, on peut affirmer que qui ne à la cause de la science en son pays. Ce que l'Association tend faire peut se grouper, les chefs suivants: conférences, vulgarisation, réunions d'aide à l'Enseignement secondaires, aide aux recherches, établis de rapports scientifiques avec tranger, constitution d'un organisme scientifique dont le prestige soit indiscutable."

M. DALBIS

Bien qu'aussi inexpérimenté en choses de la paternité que le président et les orateurs qui le suivent, penchons-nous sur ce bébé qui vagit un enfant dont quel nous voulons reconnaître la citoyenneté canadienne-française par l'avancement des sciences, fille de la société de biologie. De cette vie, disons ce qu'elle fut dans le passé, ce qu'elle est dans le présent et ce qu'elle ambitionne de faire. La Biologie c'est la science de la vie, mais il y a plusieurs façons de prendre cette science. Depuis le préhistorique, démontrant les ossements de patients qui dressent les listes des Filicines, ou le caillou des Coleoptères de la province, puis le lointain médecin de campagne exerçant un métier qui n'est pas un art, jusqu'au moderne, rien qui exerce un art qui chaque jour une science, demeurant agricole seimant le grain, la dernière récolte jusqu'à l'agronome expert à sélectionner les semences depuis le trappeur jusqu'au cultivateur, depuis le pêcheur jusqu'au pisciculteur fabriquant du poisson des piscicultures, tout le monde est de la Biologie. Si le monde est nouveau, la chose est autre. Vivre, c'est déjà faire de la biologie appliquée et tout le monde est biologiste, un peu à la manière de M. Jourdain qui prosateur. De ce qu'il y a des prosateurs pédants se veulent grammairiens et philologues, il est des naturalistes qui refusent à être confondus avec taxidermistes et qui se veulent biologistes. Ne nous battons pas les mots, acceptons-les après avoir définis, c'est-à-dire nous être assurés qu'ils ne sont des bulles de savon, ni des noix coco vidées par des singes.

À l'école primaire et dans les lieux où l'enseignement bien timide elle effraye un peu et on ne la passe parce qu'on la comprend. Enseigner à un enfant ce que est la graine la racine, la feuille, l'insecte ou l'oiseau, ce n'est pas lui enseigner une science, préciser le sens des mots, c'est retracer une plus intime compréhension des choses. C'est employer un langage figuré d'être un enfant, c'est rendre ce langage précis sans lui enlever de son monde, c'est préciser les contours, fleurs de rhétorique et c'est d'...

L'ACFAS
depuis 1923 :
pour l'avancement
et la diffusion
du savoir au Québec

par

Raymond Duchesne*

janvier 1982

* M. Raymond Duchesne a fait des études supérieures à l'Institut d'histoire et de sociopolitique des sciences de l'Université de Montréal. Il est maintenant professeur à la Télé-Université, Université du Québec. M. Duchesne a déjà publié *La science et le pouvoir au Québec (1920-1965)* chez l'Éditeur officiel du Québec (1978).

Il y a cent cinquante ans, un événement mémorable de l'histoire des sciences se produisait dans la bonne ville anglaise de York : réunis autour du mathématicien Charles Babbage et du chimiste Vernon Harcourt, les savants du Royaume-Uni mettaient au point le modèle de la société savante idéale des temps modernes. En effet, c'est en 1831 que naissait la *British Association for the Advancement of Science*. La nouvelle institution rassemblait dès son origine les qualités qui allaient lui permettre de s'imposer rapidement et de traverser les années : elle était d'abord une société nationale, ouverte à toutes les disciplines, elle devait tenir son congrès annuel dans l'une ou l'autre des villes d'Angleterre et, de plus, servir de tribune à la communauté des savants professionnels qui commençaient alors à se distinguer dans la masse des amateurs. C'était réunir là tous les éléments du succès. La BAAS a célébré en 1981 son 150^e anniversaire avec éclat¹. Bien mieux, la société britannique a depuis sa création servi de modèle à de nombreuses associations étrangères. L'*American Association for the Advancement of Science*, fondée en 1848, a depuis ce temps fait de son congrès l'événement majeur de l'année scientifique en Amérique du Nord. L'Association française pour l'avancement des sciences, dont l'origine remonte à 1862, a elle aussi passé le cap des cent ans et continue de servir la cause des sciences en France.

Moins vénérable que ses aînées, notre Association canadienne-française pour l'avancement des sciences n'en célèbre pas moins son cinquantième congrès cette année. Sur nos rivages, la formule imaginée à York au siècle dernier semble avoir parfaitement réussi et le succès répété des congrès de l'Acfas laisse croire que celle-ci a rempli un rôle de premier plan au Canada français tout au long des cinquante dernières années.

Pendant, nous savons bien que depuis la création de l'Acfas, en 1923, beaucoup de choses ont changé à la fois dans les sciences elles-mêmes et dans la société québécoise. À l'instar des associations britannique, française ou américaine, l'Acfas a dû s'ajuster à des phénomènes tels que l'éclatement de la bonne vieille physique d'Aristote et de Descartes en une multitude de disciplines et de spécialités. Elle a dû s'adapter également à l'internationalisation de la communauté scientifique et à l'avènement de l'ère de la *Big Science* qui signifie l'éparpillement des savants, hier concentrés dans quelques universités d'Europe ou d'Amérique du Nord, et l'intervention croissante de l'État et de l'industrie dans la recherche. Par ailleurs, il lui a fallu s'adapter aux particularités du milieu et suivre, depuis son origine, le destin d'un petit

2. Voir le volume commémoratif édité par Roy MacLeod et Peter Collins, *The Parliament of Science: In Honour of the British Association's 150th Anniversary*, (Northwood, *Science Review*, 1981).

peuple, un peu bousculé par l'histoire et luttant vaillamment pour se faire une place dans le monde.

Le cinquantième congrès nous donne l'occasion de porter un regard critique sur ce qu'a été le rôle de l'Acfas au cours de toutes ces années. Comme le notait il y a vingt-cinq ans un président de l'Acfas; «si les anniversaires sont des occasions de réjouissance, ils sont propices aussi aux examens de conscience et aux projets, pour ne pas dire aux résolutions»². Aussi nous importe-t-il moins de faire un inventaire scrupuleux de toutes les réalisations de l'Acfas que de cerner la manière dont celle-ci a répondu aux pressions engendrées par l'évolution des sciences modernes et par l'histoire récente du Québec. Une telle analyse de ce qu'a été l'action de l'Acfas intéresse bien sûr l'historien des sciences ou celui qui veut comprendre, par le détour de l'histoire, la situation présente des sciences au Québec. Plus encore, elle intéresse quiconque a à cœur de voir l'Acfas continuer longtemps encore de favoriser l'avancement des sciences au Québec.

1) Les grandes étapes de l'histoire de l'Acfas

En 1933, lors du premier congrès de l'Acfas, Marie-Victorin présentait aux savants canadiens-français réunis une conférence sur les «Flores condamnées» de l'Amérique du Nord, ces enclaves végétales restées en marge de l'évolution. C'était de botanique qu'il s'agissait, mais l'allusion était trop claire pour que l'auditoire, formé de chercheurs appartenant à toutes les disciplines de la science, ne voit pas dans la conférence du Frère une exhortation à faire progresser les sciences au Canada français au même rythme que partout ailleurs. Faute d'évoluer, la nation canadienne-française serait elle aussi condamnée à disparaître³.

L'appel du Frère semblait tout à fait justifié. Quelques années à peine avant la naissance de l'Acfas, une autre société pour l'avancement des sciences avait péri au milieu de l'indifférence générale au Canada

2. *Annales de l'Acfas (1946)*, p. 61.

3. *Ce type de comparaison était fréquent chez Marie-Victorin. En 1931, par exemple, il avait déclaré: «Les organismes animaux ou végétaux ne peuvent survivre qu'en s'adaptant plus ou moins étroitement à leur milieu. Le struggle for life, loin d'être une opposition à cette adaptation, est au contraire une action dynamique par quoi s'établit, après une période d'essais et de modifications réciproques, un équilibre qui est le terme même de l'adaptation. Les organismes politiques, sociaux et éducationnels n'échappent pas à cette loi.»; dans «Les Sciences naturelles dans l'enseignement supérieur», Revue trimestrielle canadienne 17 (65) (1931), pp. 24-35.*

français. Décrivant l'état de la science canadienne-française vers 1920, Jacques Rousseau notait :

À quelques exceptions près, les professeurs de sciences répètent péniblement à leurs élèves le texte d'un manuel désuet; et pourtant on les croit des Maîtres. Au nom de la culture générale, des éducateurs improvisés, ayant peu fréquenté Thomas d'Aquin, Albert le Grand et les humanistes, évitaient d'ouvrir aux élèves des fenêtres sur le monde extérieur. Des professeurs de philosophie, — consacrés automatiquement philosophes à la seule lecture du manuel de Lortie, — discutaient du mécanisme de l'évolution organique sans avoir la moindre idée de l'organisation de la cellule. Pour finir rappelons que la production scientifique canadienne-française des dernières années tenait presque en quelques cahiers brouillons.⁴

Il y avait donc beaucoup à faire, encore au début des années 1930, afin de lancer le Canada français dans la course scientifique.

Il y a maintenant cinquante ans que les paroles de Marie-Victorin ont été prononcées et tout nous porte à croire qu'elles ont été entendues. Le premier congrès de l'Acfas réunissait environ deux cent personnes et 165 communications y furent présentées. Cette année, le congrès rassemble près de deux milles participants et le nombre — effrayant à bien des égards — de neuf cent communications, réparties en plus de quarante sections, sont inscrites au programme.

Bien sûr, l'avancement des sciences au Québec n'est pas attribuable qu'à l'Acfas. L'évolution sociale et culturelle du Canada français au cours des cinquante dernières années allait, un peu d'elle-même, dans le sens du développement des institutions, de la recherche scientifique et de la technologie. Néanmoins, l'histoire de l'Acfas suit de trop près le progrès des sciences et des techniques au Canada français pour qu'on puisse mettre en doute l'importance de son rôle; au cœur et souvent même à l'avant-garde de l'évolution des sciences chez nous, l'Acfas a, à l'occasion, donné le coup de barre décisif.

Aux grandes heures comme aux moments les plus difficiles de l'histoire de la communauté des savants au Canada français, l'Acfas a été présente. Fondée en 1923, l'Association est restée près de dix ans dans l'attente avant qu'une poignée d'enthousiastes entreprennent de lui confier un premier rôle dans l'organisation et l'orientation du progrès des sciences au Canada français. Les hommes de 1933, le Frère Marie-Victorin, le docteur Léo Pariseau, Léon Lortie, Adrien Pouliot, Jacques Rousseau et quelques autres sont sans contredit les vrais fondateurs de

4. «Léo Pariseau et l'Acfas», *Annales...* (1949), p. 149.

l'ACFAS : leur action lance l'Association dans la voie qui doit lui permettre de s'affirmer, au cours des dix années qui suivent, comme les « états généraux » de la science canadienne-française, non seulement en réunissant les savants, mais en assurant dans le grand public la diffusion de leurs découvertes.

Au sortir de la deuxième guerre, il semble bien que les organisateurs du congrès de 1933, qui craignaient tant l'échec qu'ils avaient pris soin de tenir l'événement à Montréal où, croyaient-ils, une catastrophe passerait inaperçue, ont gagné leur pari. Même si Léo Pariseau et Marie-Victorin ne sont plus là pour assister au triomphe de l'œuvre, l'ACFAS est solidement établie sur ses positions : le congrès rassemble chaque année les chercheurs de toutes disciplines et il ne se fait guère de recherche au Canada français qui ne trouve le chemin de ses séances. Un président de l'Association attire également l'attention de ses collègues sur la transformation du climat dans lequel travaille alors la communauté scientifique :

Soutenus par une opinion publique plus éclairée, par un éveil remarquable de la curiosité scientifique chez la jeunesse, stimulés par des relations extérieures plus suivies et par des échanges de professeurs, nos prédécesseurs immédiats se sont adonnés à la recherche avec une intensité et une maîtrise que l'on n'avait pas vues chez nous jusqu'alors. En un mot, c'est dans les années qui suivirent 1945 que commença ce que j'appellerai l'ère exponentielle de notre croissance.⁶

Cette transformation de la situation de la communauté scientifique canadienne-française se reflète dans les thèmes généraux abordés lors des séances de l'ACFAS. Présidents et secrétaires de l'Association insistent de moins en moins fréquemment sur la légitimité de la science face aux humanités, sur le retard des Canadiens français dans la marche du progrès scientifique ou sur l'idéal du savoir scientifique, thèmes habituels des premiers congrès. Différence appréciable, ils choisissent plutôt d'aborder les questions qui concernent au premier chef la communauté scientifique, comme par exemple le financement de la recherche par l'État, la rémunération des hommes de science — les hommes de science sur la scène scientifique —, la place de la recherche dans les universités, etc... Les thèmes anciens avaient une résonance philosophique et culturelle pour l'ensemble du public : ceux que l'on aborde dans les congrès de l'Acfas à partir de 1945 indiquent plutôt que les scientifiques du Canada français ont pris conscience d'eux-mêmes, au moins en tant que groupe professionnel distinct, et qu'une communauté scientifique s'est formée, nettement dégagée des amateurs et des humanistes⁶.

5. Annales... (1946), p. 62.

6. Cette période de l'histoire des sciences au Canada français a été

La révolution tranquille vient renforcer cette tendance à la professionnalisation de l'activité du chercheur et son corollaire, le professionnalisme comme attitude. Les grands débats des années 1960 et 1970 au congrès de l'Acfas vont porter sur le rôle de l'État dans le financement et l'orientation de la recherche, sur l'articulation des recherches universitaires aux besoins du Québec — il est de moins en moins question du Canada français au cours des vingt dernières années — en matière de santé, de services sociaux, de développement économique, de protection de l'environnement et d'aménagement du cadre de vie, etc., et de division des tâches en matière de recherche, pure ou appliquée, libre ou orientée, entre les universités, l'État et l'entreprise privée.

Ces grandes étapes de l'histoire de l'Acfas que nous venons d'esquisser en quelques traits indiquent combien l'Association a suivi fidèlement dans ses préoccupations l'évolution de la communauté scientifique du Québec. L'Acfas n'est pas responsable de l'émergence de cette communauté, pas plus qu'elle ne l'est de la croissance exponentielle du nombre de chercheurs à compter de 1945, ni de l'augmentation importante — tout est relatif diront certains — des fonds alloués aux recherches par Québec et Ottawa au cours de la Révolution tranquille et depuis. Cependant, aucun de ces grands tournants par lesquels est passée la communauté scientifique ne s'est produit sans être absolument reflété et salué par l'Acfas et c'est à celle-ci qu'il est revenu en bonne partie de traduire les grandes tendances du développement des sciences dans les faits.

En distinguant dans l'histoire de l'Acfas depuis 1923 ces grandes étapes, celle de l'attente jusqu'en 1933, celle de l'établissement d'une communauté scientifique reconnue par le public et l'État, et l'ère de la

abondamment étudiée: cf. Robert Rumilly, Le Frère Marie-Victorin et son temps, (Frères des écoles chrétiennes, 1949), Marcel Fournier et Louis Maheu, «Nationalismes et nationalisation du champ scientifique québécois», Sociologie et Sociétés 7 (2) (1975), pp. 89-114, Raymond Duchesne, La Science et le Pouvoir au Québec, 1920-1965, (Québec, Éditeur officiel, 1978), Francine Descaries-Bélanger, Marcel Fournier et Louis Maheu, «Le Frère Marie-Victorin et les petites sciences», Recherches sociographiques 20 (1) (1979), pp. 7-39. Les historiens et les sociologues continuent de s'intéresser à cette période cruciale de l'émergence d'une communauté scientifique au Québec, comme en témoignent les travaux récents de Jean-Claude Guédon, «Du bon usage de la vulgarisation. Le cas de Marie-Victorin», et de Marcel Fournier, «La culture savante comme style de vie. Les intellectuels dans le Québec de naguère», parus dans Question de culture 1 (1981).

Big Science à compter de la Deuxième guerre, nous ne prétendons pas expliquer vraiment cette histoire, ni celle des sciences au Québec. Pour cela, il faut plutôt cerner le double rôle que la société savante a pu jouer dans cette retraduction des tendances de l'évolution des sciences modernes et du Québec dans la réalité, c'est-à-dire dans les conditions de travail des hommes de science, dans l'orientation des recherches et dans leur financement, dans les ouvertures de la communauté scientifique vers le public en général à travers la vulgarisation, etc... Point de rencontre et de fusion entre les exigences propres aux disciplines scientifiques et les besoins sociaux dans leur ensemble, l'Acfas a effectivement tenu un double rôle: celui d'une «école de la recherche», chargée de donner forme et direction à la pratique des hommes de science canadiens-français, et celui d'une tribune d'où ceux-ci ont pu s'adresser au grand public, à l'État et, parfois, à des groupes plus restreints comme les industriels, les corporations professionnelles, les conservationnistes, les associations populaires, les responsables des services de santé ou les éducateurs.

Au lieu d'entreprendre l'historique de l'Acfas depuis sa fondation jusqu'à aujourd'hui à travers l'ensemble de ses cinquante congrès, l'activité et le zèle de ses présidents, la carrière des lauréats de ses prix scientifiques — que tous ceux-là veuillent bien nous en excuser —, nous avons préféré tenter de mieux voir comment l'Association s'est acquittée tout au long des années de ses rôles d'«école» et de tribune de la communauté scientifique canadienne-française. Plus précisément, l'Acfas devrait apparaître non pas simplement comme le reflet de l'état d'avancement des sciences et des savants au Canada français à tel ou tel moment des cinquante dernières années, mais comme une institution toujours activement engagée dans l'orientation de la recherche scientifique et technique, toujours activement engagée aussi dans la retraduction des exigences internes de la pratique des sciences et des pressions sociales en mots d'ordre, en programmes de travail, en définitions des curriculums universitaires, en modèles de diffusion des résultats de la recherche, etc... Cette mise en lumière du rôle de l'institution en tant que moteur principal de l'histoire des sciences au Québec depuis 1923 est la première ambition de l'historien: comprendre l'institution dans son milieu et le milieu par l'institution. Cependant, l'analyse du rôle de l'Acfas doit également nous permettre de satisfaire une ambition que l'historien n'est plus seul à partager: éclairer le présent et prévoir l'orientation future de l'institution. A la fois école et tribune, comment l'Acfas continuera-t-elle de remplir ces rôles quand l'évolution des sciences tout autant que l'évolution de la société québécoise s'accélèrent et multiplient les crises de sens et les crises politiques?

Le congrès de l'Association canadienne-française pour l'avancement des sciences

Mgr Piette expose les efforts accomplis par l'Université de Montréal pour favoriser l'avancement des sciences - Allocutions d'ouverture du R. P. Ceslas Forest, O.P., et du maire Rinfret - Conférence du docteur Léo Pariseau sur les étapes d'une recherche

LISTE DES TRAVAUX PRESENTES AUJOURD'HUI

Le congrès de l'Association canadienne-française pour l'avancement des sciences s'est ouvert hier soir à l'Université de Montréal par un discours de Mgr Joseph-Vincent Piette, recteur, qui a exposé les efforts héroïques accomplis par l'Université pour favoriser dans son sein et autour d'elle l'avancement des sciences; par quelques paroles du vice-président de l'ACFAS, le R. P. Ceslas Forest, lui agit comme président en l'absence de M. l'abbé Alexandre Vachon, présentement en Europe; par une conférence accompagnée de projections et d'expériences de l'un des nôtres, de celui qui a eu l'honneur de répéter il y a peu longtemps les mêmes expériences sous les yeux du grand savant français d'Arsonval et qui a mérité de lui ce mot qui est toute une récompense: "C'est très bien ça, mon ami, c'est très bien"; et en quatrième lieu par une allocution de M. Fernand Rinfret, maire de Montréal, qui a exprimé les espoirs de toute l'assistance dans le succès du congrès et l'admiration de tous aussi envers notre savant chercheur canadien et notre étincelant conférencier, le docteur Léo Pariseau.

Dès 8h. 15 hier soir, il était difficile de trouver des places libres dans le grand amphithéâtre de l'Université de Montréal. Un public également partagé d'hommes et de femmes avait déjà rempli la salle. A l'étroit dans cette salle, en face d'une simple table où s'entassaient les appareils qui serviraient tout à l'heure aux expériences du docteur Pariseau, ce public profondément universitaire songeait malgré lui au vaste auditorium et à la scène spacieuse de l'immeuble de la montagne... Combien plus grand aurait été l'éclat de ce premier congrès de l'ACFAS à la montagne et quelle plus grande ampleur aurait-

écoulé de Montréal, mais l'a répandu jusqu'au fond des campagnes reculées.

Je laisse à d'autres de préciser les détails en ces matières et j'en viens à notre grand effort scientifique qui s'exprime par les immeubles en construction et en souffrance sur le mont Royal.

Tout le monde n'a pas compris cet effort, on l'a dénaturé en certains milieux. Je le répète, c'est un effort scientifique et il restera sans doute notre plus importante contribution à l'avancement des sciences en cette période de notre histoire.

Je ne puis rien réclamer du mérite de cette entreprise dans l'ordre financier. En prudence tout élémentaire, et selon l'esprit de notre charte civile, je devais laisser ce mérite à d'autres et les soins de nos finances devaient rester confiés aux mains habiles et expérimentées des hommes d'affaires dont l'Université a joué du dévouement dans son administration.

Je me contente donc de renouveler ici l'hommage de ma confiance et de ma gratitude à nos administrateurs qui nous ont consacré leurs lumières, leurs travaux, leur inlassable dévouement en toute gratuité et sincérité, pour le plus grand bien de l'oeuvre que nous servons. Au reste, aucun esprit sérieux ne songera à leur faire grief de n'avoir pas prévu la crise économique plus que le reste du monde entier.

Les plans de construction

Je dois assumer ma part de responsabilités pour tout ce qui regarde les plans de ces constructions et la détermination à les exécuter. Nous étions pressés de toute part par l'insuffisance des locaux que nous occupons, le danger constant d'incendie, la contraction lamentable de nos laboratoires et leur insalubrité, pressés par la conscience que nous avions de ne pouvoir dans ces conditions donner à notre oeu-

Dr Léo Pariseau, "le plus humanisé des savants" et le plus savant des humanistes" qui a préparé tout un feu d'artifice pour la soirée. Le Dr Pariseau a intitulé sa conférence: "Les étapes d'une recherche". Il s'agit de savoir si l'échauffement par courants de haute fréquence se fait de la périphérie au centre d'un corps. (Comme d'Arsonval est le spécialiste des courants à haute fréquence, on comprend que le Dr Pariseau ait été heureux un jour de partir pour Paris répéter devant le grand savant ses expériences tout à fait concluantes). Qui connaît le Dr Pariseau sait qu'on ne s'ennuie pas à ses conférences, portassent-elles sur un sujet extrêmement aride. Il sait dorer la pilule. Il sait glisser l'humour dans les explications savantes et à travers les expériences compliquées. Il dramatise, il tient en haleine. Il s'arrête un moment pour décrire les inquiétudes et les joies du chercheur, l'apparition d'une image cherchée et que personne n'a vue avant lui. Puis il commente que pour faire des recherches, il faut une grande documentation, des collections complètes de revues scientifiques. Jamais notre Université, dit-il, ne sera trop riche en livres. Il reprend son travail. En parlant du rouge et du bleu qui servent à ses expériences, il fait observer: "Le bleu est antirouge, comme en politique..." Pendant que l'auditoire éclate de rire, il passe au crible la méthode Edisonienne, longue et coûteuse, qui consiste à tout éprouver pour en arriver à ce qu'autres avaient souvent déjà trouvé. Il note qu'on ne peut tricher avec les lois de la science, ce n'est pas comme avec les lois humaines...

L'expérience est réussie. Vous vous dites, continue le conférencier, que vous allez publier vos travaux. Vous publiez. Vous recevez des félicitations. Tout va bien. Un mois plus tard, un confrère démolit tout votre magnifique échafaudage et dit que vous êtes dans les patates. Vous vous prenez la tête à deux mains. Vous reprenez votre travail, vous passez une semaine sans dormir. Vous vérifiez, vous multipliez les expériences. Vous vous apercevez soudainement que vous êtes dans la bonne voie, mais que votre confrère est dans l'erreur. Cette fois-là, vous dormez enfin. Vous allez à Paris, vous soumettez devant le grand savant de l'heure, d'Arsonval, dont ce sera ce soir notre façon de célébrer le jubilé en lui rendant hommage. Vous lui entendez dire: "C'est très bien ça, mon ami", c'est votre meilleure récompense. C'est le maître qui parle. Sur l'écran paraissent les traits du savant vieillard de 78 ans aujourd'hui, qui a pris pour devise: "Paraître ne veut, quand être je peux".

Le conférencier fait projeter ensuite sur l'écran une lettre de

15. J
tate. —
16. C
la flor
torin, —
17. N
phyll
Cotula
Victori
18. N
import
du Rle
main, —
19. N
nachar
Germ
20. I
Meilleu
21. N
marine
sur l
— Mar
22. E
Quebec
23. E
Miras
yen. —
24. N
Tuome
da orie
(25. N
Fungl
l'Améri
et Jacq
26. N
dées de
Jules
main. —
27. S
classifi
Québec
28. U
comme
dans la
Québec
29. D
de pote
son ach
truite.—
30. I
che.—C
V
Prés
Secré
Lieu
de Bot
réal (S
1. N
René P
2. N
frons—
3. N
monia
4. Le
de la J
à la pé
René P
5. L
mésoph
Saint-P
6. As
gétales
rate.—
7. La
la régl

2) L'Acfas, l'école des chercheurs

Dès 1923, l'Association doit expressément répondre aux besoins spécifiques des hommes de science. Si le projet d'assurer la diffusion des recherches dans les cercles les plus larges possibles et même celui d'assurer la vulgarisation du savoir sur une très grande échelle trouvent leur place dans les délibérations des fondateurs de l'Association, celle-ci naît surtout du besoin de resserrer les liens entre une poignée de chercheurs dispersés qui n'ont aucun endroit où se faire entendre. En 1933, les quelques savants qui, autour de Léo Pariseau et de Marie-Victorin, s'attaquent à la réforme de l'Acfas, reprennent à leur compte, bien sûr, cette première intention: donner un lieu d'échange à quelques dizaines de chercheurs qui ne forment pas encore vraiment une communauté scientifique nationale, mais qui ne demandent qu'à se rapprocher. Le disciple de Marie-Victorin, Jacques Rousseau, est secrétaire de l'Acfas de 1930 à 1946. D'une énergie redoutable, Rousseau trace dès 1936 un bilan de l'œuvre accomplie et le programme de ce qu'il faut maintenant faire⁷. A la jeune organisation, Rousseau ne ménage pas les responsabilités. Tout y est: l'Acfas doit faciliter les échanges entre les savants du Canada français, établir des relations avec l'Europe et le reste de l'Amérique du Nord, s'occuper de la publication de travaux scientifiques et de vulgarisation, conseiller l'État en matière scientifique — on ne parle pas encore de « politique scientifique » et on ne le fera pas avant le début des années 1960 —, et veiller d'une manière générale sur l'enseignement des sciences à tous les niveaux du système scolaire. Au cours des années suivantes, la plupart des objectifs ainsi définis par Rousseau vont être poursuivis avec vigueur. Cependant, une des responsabilités conférées à l'Acfas par les réformateurs de 1933, l'organisation d'un congrès annuel, va bientôt prendre le pas sur toutes les autres. Cela est tellement vrai que, depuis 1933, la grande affaire de l'Acfas, c'est d'assurer le succès de cet événement annuel de la vie scientifique au Québec. Un bon nombre des responsabilités assumées par l'Acfas au cours de son histoire, qu'il s'agisse de la tenue de conférences scientifiques données par des savants québécois ou quelque distingué visiteur dans le circuit des universités, de ces causeries préparées par des universitaires à l'intention du public des collèges et des écoles de la province ou de la publication d'un journal de vulgarisation, sont passées successivement: seul le congrès est resté.

Le congrès annuel étant la principale manifestation de l'Association, et même pourrait-on dire sa raison d'être, on comprendra que nous nous attachions, dans cet essai, à mieux comprendre comment l'Acfas a pu remplir ce rôle d'« école des chercheurs » à travers cet événement.

7. *Annales...* (1937), pp. 23-27.

Fig. 1: L'ÉVOLUTION DES SECTIONS AU CONGRÈS DE L'ACFAS

Les chiffres entre parenthèses indiquent le nombre de communications dans chaque section.

1933

Sciences morales (21)
Mathématiques, physique, chimie (42)
Sciences naturelles (72)
Ornithologie (25)
Pédagogie des sciences (7)

1940

Mathématiques, physique, chimie et génie civil (39)
Minéralogie et géologie (13)
Botanique (46)
Zoologie, biologie générale et océanographie (34)
Agronomie et médecine vétérinaire (35)
Philosophie, théologie et sciences sociales (22)
Pédagogie, histoire, géographie et philosophie (17)

1950

Physique et mathématiques (7)
Chimie (20)
Géologie et minéralogie (12)
Biologie (23)
Entomologie (9)
Botanique (20)
Agronomie (8)
Ethnologie et géographie (10)
Philosophie et psychologie (10)

1959

<i>Agronomie</i> (20)	
<i>Biologie expérimentale</i>	<i>Géologie et minéralogie</i> (10)
<i>I. Cancer</i> (9)	<i>Histoire</i> (6)
<i>II. Microbiologie et nutrition</i> (13)	<i>Linguistique</i> (13)
<i>III. Pharmacologie</i> (10)	<i>Mathématiques</i> (7)
<i>IV. Cytologie et histologie</i> (7)	<i>Pédagogie scientifique</i> (16)
<i>V. Physiologie</i> (7)	<i>Philosophie</i> (8)
<i>Botanique</i> (15)	<i>Physique</i> (26)
<i>Chimie organique</i> (21)	<i>Physique appliquée</i> (5)
<i>Chimie physique</i> (16)	<i>Psychologie</i> (16)
<i>Écologie et zoologie</i> (14)	<i>Sciences économiques</i> (4)
<i>Géographie et géomorphologie</i> (23)	<i>Psychologie sociale</i> (17)

A l'observateur peu familier avec le monde des sciences et de la recherche, le congrès de l'Acfas risque d'apparaître comme une vaste foire aux idées, impressionnante certes par sa diversité et ses dimensions, mais plutôt désorganisée. Des chercheurs venus de tous les horizons de la science y présentent à tour de rôle et en quelques minutes rigoureusement comptées les résultats de longs mois de travail. On ne semble pas non plus y parler une seule langue, mais en fait un nombre considérable de jargons, plus ou moins compréhensibles au commun des mortels. Depuis 1970, le nombre des communications présentées au congrès a dépassé le cap des 500 et la somme de disciplines, spécialités, sous-spécialités et domaines de recherche figurant au programme approche sans doute de ce chiffre. La répartition des communications entre un certain nombre de sections a permis d'introduire un peu d'ordre dans la profusion des échanges, mais cela n'a pu empêcher que le congrès conserve un peu l'allure d'un bazar. Il faut dire que les sections sont apparues elles-mêmes comme des catégories un peu fantaisistes parfois. Au cours de l'histoire de l'Acfas, leur nombre et leur nature ont tellement varié que force est de reconnaître qu'elles ne peuvent prétendre refléter l'évolution de la production scientifique au Canada français, ni les grandes divisions de la connaissance scientifique. En 1933, les chercheurs pouvaient présenter leurs travaux dans l'une ou l'autre des cinq sections formées pour le premier congrès. (Voir fig. 1) En 1959, ils devaient choisir entre vingt-deux sections. Avec la Révolution tranquille, le nombre des sections augmentera encore plus rapidement, passant d'une vingtaine au début des années 1960 à plus de trente au milieu des années 1970. Pour le cinquantième congrès, nous en sommes à 41 sections, toutes égales en droit.

L'éclatement du savoir en une multitude de spécialités est un phénomène qui n'a pas encore fini d'étonner les scientifiques et à plus forte raison le grand public. Dès 1942, Léo Pariseau faisait la prédiction que les grandes associations pour l'avancement des sciences devraient un jour disparaître en raison de la spécialisation croissante des savants⁸. Aussi, faut-il excuser les secrétaires de l'Acfas et les comités d'organisation des différents congrès d'avoir, à l'occasion, laissé paraître leur trouble devant le fractionnement rapide des disciplines et la prolifération des «sortes» de savants. L'organisation de sections telles que «Mathématiques/Physique/Chimie/Génie civil», «Philosophie/Théologie/Sciences sociales» ou même «Microbiologie/Nutrition» nous laissent aujourd'hui songeurs. A quoi pensait-on en logeant ensemble mathématiciens, physiciens et ingénieurs? Que pouvaient bien avoir à se dire théologiens et chercheurs des sciences sociales, réunis plus par le

8. «*Et avant l'Acfas, il y eut la Spaslac*», *Annales... (1943)*, p. 193.

manque de locaux ou le décret des secrétaires de l'Acfas que par leurs convergences épistémologiques, la communauté de leurs méthodes ou quelque autre raison plus communément reçue par les philosophes des sciences et les esprits encyclopédiques?

Cependant, derrière l'anarchie apparente des congrès de l'Acfas, qui ne sont d'ailleurs pas différents à cet égard des réunions de la BAAS ou de la AAAS, ses aînés et ses modèles, se cache une logique bien particulière qui commande et a toujours commandé l'événement. A la différence de ce que l'on pourrait parfois penser, le marché d'idées que constitue un congrès scientifique n'est pas un marché libre, entièrement abandonné aux intérêts ou aux caprices des vendeurs et des acheteurs! Il s'y trouve à l'œuvre des instances qui ont pour mission de contrôler à la fois la qualité de ce qui sera offert et de régler les échanges. Ne poussons pas plus loin la métaphore du marché et de l'échange: cela n'est pas nécessaire pour comprendre que les congrès de l'Acfas ont toujours été l'occasion pour les scientifiques du Québec de définir et d'imposer les normes de qualité du travail scientifique. Moins rigides que pour la publication dans des revues savantes, les normes adoptées par différentes générations de chercheurs pour les communications présentées aux congrès annuels de l'Acfas ont rempli néanmoins la même fonction essentielle en rapport avec la cause de l'avancement des sciences: écarter les contributions triviales ou non-conformistes, assurer la qualité des séances et, à moyen terme, orienter le développement des disciplines et de la recherche au Québec dans des directions jugées appropriées. C'est à travers son congrès annuel principalement que l'Acfas a pu ainsi devenir l'«école des chercheurs» et accomplir cette tâche de définition des normes et des standards sur lesquels s'est fondée la communauté scientifique du Québec depuis 1933 jusqu'à aujourd'hui.

Dès le premier congrès s'est posé le problème pour les organisateurs de distinguer la «bonne» science de tout ce qui n'était pas digne de figurer au programme d'une réunion de savants véritables. Forcément, il était difficile de fermer la porte des séances avant d'avoir pu établir le niveau moyen où se situaient les chercheurs du Canada français. Cependant, aussitôt cette mesure prise, on s'empressa d'inviter tous ceux qui «ne passaient pas» à aller porter ailleurs les résultats de leurs recherches. Dans le domaine des sciences de la vie, par exemple, les ornithologues amateurs furent les premières victimes: nombreux au premier congrès de l'Acfas, ils avaient presque tous disparus dès l'année suivante.

Il ne fut sans doute pas toujours aussi facile pour les organisateurs du congrès de distinguer le bon grain de l'ivraie. En fait, le principe même d'une sélection des communications fut à plusieurs reprises remis en question. On balança longtemps, semble-t-il, entre plusieurs solutions.

L'une de ces solutions consistait à laisser chacun libre de venir présenter ses résultats ou le produit de ces réflexions, tout en acceptant le risque d'exposer ainsi les auditeurs à subir à l'occasion quelque « performance » sous la normale. Au cours des premières années, avant que les normes du travail savant aient été mieux formulées et mieux intégrées par les chercheurs des différentes disciplines, le risque était cependant trop grand pour qu'on s'en remette entièrement à ce principe du laisser-faire. Aussi, revenait-il plus souvent qu'autrement au secrétaire de l'Acfas, en ces années héroïques, d'annoncer à ceux qui affirmaient avoir mis au point le mouvement perpétuel ou découvert une réfutation définitive de la théorie de l'évolution que, « faute de temps », ils ne pourraient pas présenter leurs thèses au congrès. Jacques Rousseau n'était pas homme à s'acquitter avec mollesse d'une telle obligation, à tel point que régulièrement il devait s'excuser auprès de la communauté scientifique d'avoir manié le rasoir avec un peu de sévérité. En 1940, par exemple, il déclare :

Inconsciemment, j'ai pu être injuste parfois; mais nous luttons contre un véritable encroûtement, nous réclamions la liberté de critique, nous exigeons de la probité scientifique. L'odeur de la poudre, qui exalte les passions, a pu favoriser l'exagération. Sans doute, j'ai pu me tromper, mais jamais je n'ai manqué de sincérité, ni failli à l'éthique professionnelle, ni utilisé mes fonctions pour satisfaire des rancunes ou favoriser des avantages personnels. J'ai tant désiré le progrès scientifique, tant souhaité le succès de la cause, je l'ai tant aimée, qu'on m'aura je l'espère beaucoup pardonné.⁹

Il fallait sans doute un censeur aussi sévère que Jacques Rousseau pour qu'en peu de temps s'affermisse la réputation de l'Acfas et que les véritables chercheurs du Canada français prennent l'habitude de présenter au congrès leurs travaux. Cependant, l'attention du secrétaire pouvait être parfois prise en défaut. En 1937, par exemple, les physiciens se firent entretenir par un astronome amateur soutenant que les rayons cosmiques provenaient des tourbillons de particules qui entraînaient la Terre, de même que le Soleil et les autres planètes, dans sa rotation.

Au congrès de 1939, ce fut au tour d'un philosophe de venir commenter devant eux les rapports entre le fameux paradoxe de Zénon, mettant en scène Achille et la tortue, et les relations d'incertitude de la physique moderne. Que penser, enfin, de cette communication de 1945 consacrée aux résultats d'essais sur la qualité d'une cinquantaine d'échantillons de pois à soupe ?

Aussi en vint-on, après quelques années, à la solution d'énoncer quelques règles générales visant à faire en sorte que seules des con-

9. Annales... (1941), p. 30.

tributions originales au savoir scientifique seraient acceptées en séances et publiées dans les *Annales de l'Acfas*. Vers 1943, on forma en outre des comités chargés d'évaluer avant le congrès la valeur des communications proposées. Quelques années plus tard, Pierre Dansereau, qui avait succédé à Jacques Rousseau au secrétariat en 1946, signifiait au Conseil de l'Acfas que la pratique de soumettre les communications à de tels comités n'était pas courante dans les grandes sociétés scientifiques étrangères et que les membres de ces comités se retrouvaient souvent dans des positions délicates étant donné les dimensions plutôt réduites de la communauté scientifique canadienne-française. Pour ces raisons, il fut résolu d'abandonner cette pratique. On en arriva alors à la solution définitive; dans l'ensemble, on laisserait au public de chaque séance le soin d'apprécier et de critiquer les contributions présentées. Seules les communications jugées douteuses par le secrétaire de l'Acfas seraient soumises confidentiellement à des spécialistes avant le congrès.

Ces hésitations et ces revirements dans la recherche de la meilleure manière de procéder à la sélection des contributions au savoir sont faciles à comprendre. Autour de 1945, la professionnalisation de l'activité des chercheurs a à ce point progressé que les règles visant à écarter les excentriques et les amateurs ne sont plus aussi nécessaires. Le congrès de l'Acfas est solidement établi en tant qu'événement proprement scientifique, autant pour le grand public que pour les chercheurs du Canada français.

Bien sûr, aujourd'hui comme hier, les responsables des sections doivent exercer leur sens critique et régler le délicat problème de l'équilibre entre la qualité et la quantité des communications présentées. Cependant, l'Acfas n'a plus affaire à une communauté savante mal départie des rangs de l'amateurisme et qu'il faut aider à se former aux exigences du travail scientifique moderne. Au contraire, il est maintenant évident que les chercheurs québécois ont bien assimilé les normes qui régissent les activités de la communauté internationale et que l'Acfas n'a plus comme autrefois à veiller au grain.

Ce rôle historique de mentor de la recherche au Canada français, l'Acfas ne s'en est pas acquitté uniquement en émondant dans le bourgeonnement parfois un peu trop libre des théories et des méthodes. Parmi les moyens à la disposition de l'organisme pour fixer les standards et orienter les recherches dans le droit fil de l'évolution des sciences au 20^e siècle, il y avait, outre la sélection plus ou moins rigoureuse, plus ou moins douloureuse, des communications présentées au congrès et dans les *Annales*, des recours plus civils, tels les symposiums, les colloques et, à compter de 1945, les médailles de l'Acfas.

Même si on ne les perçoit pas toujours sous cet angle, colloques et prix scientifiques constituent de puissants moyens de donner une

direction particulière au travail des chercheurs. Le thème d'un symposium ou l'attribution d'un prix à tel ou tel scientifique est toujours le reflet des intérêts que manifestent à ce moment la communauté des savants ou l'expression de ce que ceux-ci considèrent comme une contribution extraordinaire à l'avancement de la connaissance. Mais ce n'est pas tout : par un effet en retour, le choix de tel ou tel thème, de tel ou tel chercheur dont les thèses ou les techniques expérimentales sont jugées remarquables, équivaut inévitablement à valoriser ceux-ci aux yeux de l'ensemble des chercheurs.

Les symposiums et les colloques, apparus assez tôt dans l'histoire de l'Acfas, ont toujours été en même temps l'occasion de faire le point dans un domaine ou sur une question particulière et le moyen de fixer les directions générales des recherches à entreprendre. Par exemple, le tout premier symposium a été consacré au problème des rapports entre les sciences et la philosophie : sujet vaste, sujet d'humaniste, pensera-t-on, bien propre en tout cas à intéresser les gens de toutes disciplines une fois leurs affaires faites dans les séances spécialisées du congrès. Et pourtant, il y avait beaucoup plus que cela en jeu à l'époque : il fallait régler une fois pour toutes la question de la validité de la science par rapport au monopole sur la vérité que prétendaient détenir encore la philosophie et la théologie, et, conséquemment, définir la place qu'occuperaient les sciences — et les scientifiques — au sein de la hiérarchie des savoirs professés dans les collèges et les universités. Bref, il fallait, pour que progresse l'œuvre de l'Acfas, établir ces distinctions intellectuelles et professionnelles qui, renvoyant chacun dans son coin, assigneraient aux savants et aux humanistes, de part et d'autre, leur champ d'autorité propre. Cela fait, on pouvait passer à autre chose.

En 1947, reflétant les préoccupations professionnelles des chercheurs et leur volonté d'obtenir l'aide financière d'Ottawa et de Québec pour leurs travaux, l'Acfas organisait un nouveau symposium portant cette fois sur « la place des Canadiens français dans les sciences ». Cette place, on le sait, était fort réduite, les chercheurs canadiens-français ne recevant pas une part proportionnelle à leur nombre des subventions du Conseil national des recherches d'Ottawa, — le principal « mécène » du temps, sinon le seul —, et ne parvenant pas à percer en nombre significatif dans les laboratoires du gouvernement fédéral ou de la grande entreprise. Ces difficultés bien irritantes pour leur amour-propre et bien propre à les maintenir toujours un peu en retrait des fronts de la recherche à une époque où celle-ci commandait des moyens croissants, il fallait les lever au plus tôt et de manière définitive. Dans les années suivant la Deuxième guerre, l'Acfas multiplia les colloques et les symposiums sur les questions d'organisation et de financement de la recherche. L'objectif, bien sûr, était de trouver une façon de rompre le cercle vicieux où se trouvaient enfermés les chercheurs du Canada fran-

çais, incapables de s'affirmer faute de moyens et incapables d'obtenir ces mêmes moyens faute de s'être affirmés.

Au congrès de 1948, président et vice-président se succèdent à la tribune pour insister sur la nécessité de mettre en place les structures de base d'encadrement et de financement de la recherche au Canada français. Le projet d'un « Conseil provincial des recherches », un thème récurrent des campagnes politiques de l'Acfas, refait notamment surface à cette occasion. L'année suivante, un nouveau symposium tente de définir respectivement « science pure » et « science appliquée » et de préciser au budget de qui, de l'État, de l'entreprise privée ou des universités, l'une et l'autre doivent élarger.

La formule du colloque ou du symposium à l'Acfas ne sert pas qu'à traiter des questions d'organisation de la recherche et de la professionnalisation de la vocation de savant. On l'applique également quand se fait sentir dans une discipline ou un secteur de la recherche particulier le besoin de faire le point et de dégager un consensus sur les hypothèses et les programmes de recherche les plus prometteurs. Une fois passé le cap difficile du début des années 1950, où la science doit s'ajuster à une économie de paix et à la croissance rapide des universités, l'Acfas se préoccupe moins des questions professionnelles et multiplie plutôt les colloques consacrés à des problèmes précis de la recherche. En 1956, quelques philosophes et scientifiques sont conviés, par exemple, à examiner les aspects fondamentaux de la pensée de Teilhard de Chardin et à en préciser les implications à la fois pour les fondements de l'humanisme et pour la science. Pour les philosophes, ce symposium revêt une importance considérable; il signifie que le règne tranquille du thomisme tire à sa fin et que le Québec des idées commence à s'ouvrir à d'autres courants de la pensée moderne.

Au même congrès, ceux que le choc des systèmes philosophiques ou l'avenir ultime de la noosphère ne préoccupe pas outre mesure et dont la préférence va plutôt à des questions concrètes, peuvent assister à un autre colloque, consacré celui-là à l'« avenir de l'énergie nucléaire ».

Depuis 1960, il ne s'est guère tenu de congrès sans qu'un certain nombre de colloques ou de symposiums ne fournisse l'occasion aux spécialistes de tel ou tel domaine de faire le bilan de leurs travaux et de tracer le programme de leurs recherches futures. Pour célébrer dignement sa cinquantième réunion, l'Acfas a organisé pas moins d'une trentaine de colloques portant sur des sujets aussi différents que « La crise financière des universités » et « La télédétection... », en passant par « L'environnement glacio-marin », « La recherche sur le cancer » et « La physique des matériaux ». C'est dire le succès soutenu de ces congrès dans le congrès, qui ont toujours permis à l'Acfas de rester une associa-

tion générale des scientifiques ouverte à l'interdisciplinarité, tout en fournissant aux disciplines particulières suffisamment d'autonomie pour poursuivre leur propre évolution.

Disons un mot, également, des médailles de l'Acfas. Tout d'abord destinés à honorer et à récompenser l'effort exceptionnel des chercheurs, les prix de l'Acfas n'en ont pas moins servi à fixer des exemples et des modèles et, de ce fait, contribué à normer et à orienter la recherche au Canada français. Qu'il s'agisse des prix Léo-Pariseau et Urgel-Archambault, destinés respectivement aux recherches dans les sciences biologiques et aux recherches dans les sciences mathématiques et physiques, ou des honneurs plus récents que sont les prix Marcel-Vincent pour les sciences humaines, le prix J.-Armand-Bombardier pour l'innovation technologique ou le prix Jacques-Rousseau pour l'interdisciplinarité, la liste des lauréats de l'Acfas n'indique pas simplement quels chercheurs se sont distingués; elle précise en outre quels grands domaines de recherche ont tour à tour attiré l'attention de la communauté des chercheurs. Lorsque le prix Léo-Pariseau fut attribué pour la première fois en 1944, le nom du Frère Marie-Victorin, dont la mort était toute récente, s'imposa. C'était d'abord parce que la communauté scientifique canadienne-française se devait de rendre hommage à celui qui avait tant fait pour la cause de la culture scientifique. C'était aussi reconnaître par là la valeur de l'œuvre scientifique du Frère et celle de l'équipe de jeunes savants qu'il avait pu rassembler au Jardin botanique et à l'Institut botanique et qui lui survivait. C'était reconnaître également la validité des orientations que le maître avait données à la recherche québécoise en floristique et en écologie, orientations en lesquelles Pierre Dansereau reconnaissait une véritable « tradition botanique »¹⁰.

À travers son congrès annuel, les prix et les symposiums, l'Acfas a donc grandement contribué à la gouverne de la « République des sciences » au Québec et à fixer les directions de recherche. Parce que ce moyen a été abandonné depuis de longues années, on pourrait oublier de citer également le programme de bourses qui permettait à des chercheurs québécois, habituellement des étudiants gradués et de jeunes docteurs, de parfaire leur formation auprès de maîtres étrangers. Avant que les programmes de bourses d'Ottawa et de Québec ne s'y substituent définitivement au début des années 1960, le programme de l'Acfas remplissait une fonction d'une importance capitale en assurant, via la circulation des jeunes savants, la circulation des idées entre les grands centres scientifiques d'Europe ou d'Amérique du Nord et le Canada français. Le M.I.T., Princeton, Caltech, Harvard et d'autres institutions tout

10. «*La tradition botanique à Montréal*», *Culture* 17 (1956), pp. 379-387 et «*L'héritage du Frère Marie-Victorin*», *Bulletin de la Société d'animation du Jardin botanique* 2 (2) (1977), pp. 5-10.

aussi prestigieuses sont fréquemment choisies par les boursiers de l'Acfas à partir des années 1940, alors que la guerre empêche les chercheurs de la nouvelle génération de suivre les traces de leurs aînés à la Sorbonne ou à Louvain.

Ce serait donc de ne voir qu'un aspect de la réalité que de limiter le rôle historique de l'Acfas à celui d'une intendance chargée essentiellement d'organiser un congrès annuel dans une ou l'autre des universités du Québec. L'Association a très activement contribué, à travers le congrès, les symposiums, les prix et les bourses accordées aux jeunes chercheurs, à discipliner la communauté scientifique et à élever progressivement la qualité de son travail.

Ce rôle d'«école de la recherche» a été crucial, surtout dans les dix années qui ont suivi le premier congrès. Alors faible et désorganisée, la communauté scientifique canadienne-française avait un impérieux besoin de se donner des règles et des orientations. Avec le temps, l'expérience des chercheurs se développant, les contacts se multipliant avec les institutions et les collègues étrangers, plusieurs disciplines, enfin, se donnant leurs propres sociétés et journaux, le congrès de l'Acfas a perdu à cet égard quelque peu de son influence et de son importance. Aujourd'hui, les chercheurs du Québec n'attendent plus de l'Acfas seule la définition de ce qu'est une contribution originale à la connaissance dans leur domaine ou de ce que sera l'avenir prochain de celui-ci. Le rôle de tuteur assumé par l'Association pendant la phase critique de croissance de la communauté scientifique a été nettement relégué à l'arrière-plan au cours des dernières années.

À quoi sert le congrès annuel de l'Acfas maintenant que la recherche au Québec se trouve solidement établie, au moins à l'université, et que les chercheurs d'ici sont en étroite relation avec le reste du monde savant? Où situer le congrès de l'Acfas dans une sociologie des congrès savants?

De toute évidence, le congrès de l'Acfas continue de servir sa vocation première: favoriser le rapprochement entre les scientifiques du Canada français. Tout comme en 1933, les chercheurs ont besoin de se réunir et d'échanger leurs idées: le congrès de l'Acfas se prête à cela, tout autant qu'il s'y prêtait il y a cinquante ans. Seulement, comme le congrès de l'Acfas n'est plus le seul auquel peuvent participer les chercheurs du Québec — il y en a de plus en plus, en Amérique du Nord, en Europe et ailleurs dans le monde — il faut se demander quels sont le statut et la fonction particulière d'un tel congrès local.

Malgré l'internationalisation croissante de la communauté scientifique, résultat de la coopération scientifique et technologique accrue entre les états, de la multiplication des sociétés et réunions internationales

et, peut-être paradoxalement, de l'hégémonie de plus en plus nette de la langue anglaise, facteur d'intégration mondiale, les chercheurs continuent de se regrouper sur des bases nationales et même régionales, comme c'est le cas au Québec. Il y a à cela des raisons d'environnement, par exemple, l'identité linguistique et culturelle, ou l'idée d'appartenance nationale. Il y a également des raisons propres au domaine de l'enseignement et de la recherche. Au Québec, tout l'enseignement, du primaire à l'université, est un système proprement provincial. En outre, une part importante de la recherche est financée par l'État provincial. Ces deux ordres de facteurs ont contribué à maintenir le besoin de regroupement « provincial » des scientifiques québécois, en dépit du pouvoir d'attraction des organisations canadiennes et internationales.

Quant au progrès de l'Acfas, il a pris avec les années une fonction qu'il n'avait pas à l'origine; celle de banc d'essai pour les chercheurs qui désirent soumettre leurs méthodes ou leurs résultats au feu de la critique avant de les présenter sur la scène internationale. Ce rôle de banc d'essai est particulièrement utile aux jeunes chercheurs qui éprouvent parfois quelques hésitations ou des difficultés à se lancer directement dans le circuit international. On estime qu'environ le tiers des communications présentées chaque année au congrès de l'Acfas sont l'œuvre de jeunes Ph.D. et d'étudiants gradués.

Malgré les années et la maturation de la recherche au Québec, l'Acfas continue ainsi d'être l'école des chercheurs.

3) L'Acfas, tribune des savants

Une association fondée par des personnages tels que Marie-Victorin et Léo Pariseau ne pouvait manquer d'être, dès son origine, une véritable tribune pour la cause de la science au Canada français.

On sait quel rôle ont tenu plusieurs des grandes figures de l'Acfas, outre Marie-Victorin et Léo Pariseau, dans les grands débats des années 1930 et dans les controverses entourant la transformation rapide des institutions scientifiques au Québec depuis le tournant des années 1960. Cela n'a pas été fortuit. Bien au contraire, ceux qui ont entrepris en 1933 de redonner vie à l'Acfas savaient précisément ce qu'il convenait de faire afin de lancer pour de bon le progrès des sciences et de la recherche au Canada français. Leur premier objectif, nous l'avons déjà souligné, était de rassembler tous ceux qui faisaient des recherches. Leur second objectif, tout aussi important, était d'éveiller le Canada français au mouvement des sciences modernes et aux progrès que celles-ci faisaient alors dans le monde. En 1936, Jacques Rousseau précisait à l'intention des membres de l'Acfas et du grand public en quoi la science devait

contribuer à la restauration nationale du Canada français¹¹. Pour être bien compris, il revenait à la charge quelques mois plus tard, insistant, parmi les objectifs fixés à la jeune Association, sur la nécessité « d'éveiller le public et les hommes politiques à la culture scientifique et aux besoins des chercheurs »¹². Le public et l'État: dès ses premières années, l'Acfas interpelle et engage le dialogue avec le milieu.

Au cours des cinquante dernières années, ce dialogue a considérablement évolué et l'importance de l'Acfas en tant que tribune de la communauté scientifique a varié avec les événements. Les périodes de crise ont succédé aux périodes d'accalmie et de croissance régulière. Parfois faible et divisée, quand aucun consensus ne parvenait à s'établir parmi les savants, plus souvent unanime et insistante, l'Acfas a toujours été un reflet fidèle de la situation générale de la communauté scientifique et de la mobilisation de celle-ci.

Les succès des premiers congrès suffisaient pour que l'organisation obtienne la reconnaissance officielle de l'État provincial. Profitant au maximum de cette reconnaissance, l'Acfas pouvait faire avancer de nombreux projets au cours de la première période de son histoire. Entre 1933 et 1945, on réussit, par exemple, à obtenir l'appui du gouvernement de la province pour le financement du congrès et la publication des *Annales*, pour les Cercles des jeunes naturalistes, pour la Faculté des Sciences de l'Université Laval, etc... À défaut de voir apparaître un véritable Conseil des recherches, tel que l'avaient imaginé Georges Baril et Jacques Rousseau, on pouvait tout de même se contenter de la création de l'Office provincial des recherches, chargé, à partir de 1937, de coordonner les travaux des universités et des ministères, et disposant d'un petit budget destiné aux chercheurs¹³. L'Acfas obtint également de Québec les sommes nécessaires à la création de quelques bourses d'études et de recherche, ce que Léon Lortie appelait joliment un « placement de père de famille ».

Après 1945, la croissance universitaire et le glissement d'échelle dans les moyens indispensables aux recherches scientifiques imposent une révision des rapports jusque-là entretenus entre l'Acfas et l'État. Autrefois reposant sur les relations individuelles et les jeux de coulisse, confinant, pour tout dire, au patronage politique, ces rapports doivent désormais prendre un tour plus officiel et plus ouvert.

11. « *Quelques aspects scientifiques de la restauration nationale* », *Annales...* (1937), pp. 16-22.

12. « *L'œuvre de l'Acfas* », *Annales...* (1937), pp. 23-27.

13. *Sur le rôle joué par l'Office provincial des recherches de 1937 à 1960, voir Duchesne, op. cit.*

Lorsque le Parlement d'Ottawa réunit la Commission Massey en 1949, afin d'enquêter sur l'état des arts et des sciences au Canada, l'Acfas choisit de faire connaître sa position par un mémoire. C'est là le commencement d'une longue série qui va faire de l'Acfas un des principaux porte-paroles de la communauté scientifique auprès des gouvernements de Québec et d'Ottawa. Devant la Commission Tremblay sur les problèmes constitutionnels au début des années 1950, devant la Commission Parent sur l'enseignement au Québec, devant le Comité sénatorial sur la politique scientifique ou devant la toute récente consultation provinciale sur la recherche, l'Acfas va faire valoir le point de vue de la communauté scientifique, non seulement en ce qui concerne les politiques touchant directement à sa situation, mais également sur l'orientation de toute la société canadienne et québécoise.

Il n'est pas exagéré de dire qu'aucune organisation n'a contribué autant que l'Acfas à faire connaître au monde politique de Québec et d'Ottawa l'importance des sciences pures et appliquées au 20^e siècle. À la fois par son insistance et par la pertinence de ses principales interventions auprès des pouvoirs politiques, l'Association a activement collaboré à l'orientation de l'effort national de recherche et de développement depuis le tournant de 1950 et tout particulièrement depuis que l'État s'est préoccupé de politique scientifique¹⁴.

Cependant, en reformant l'Acfas sur de nouvelles bases au début des années 1930, Marie-Victorin, Jacques Rousseau, Léo Pariseau et leurs collègues ne désiraient pas seulement donner à la science et aux savants une voix auprès des gouvernements : ils avaient en outre l'ambition de faire de l'Association un moyen d'éveiller tout le Canada français aux progrès de la pensée scientifique et à l'explosion technologique du 20^e siècle. Comme le disait Marie-Victorin lui-même à l'occasion du premier congrès :

C'est un pas en avant définitif que nous venons de faire. C'est la mise en faisceau de nos modestes ressources, et la mise en valeur dans tous les domaines scientifiques des talents et des bonnes volontés qui ne nous manquent pas.

Chez une nation si jeune et qui possède l'immense avantage de parler l'une des trois langues scientifiques du monde, nul ne peut prévoir la portée immense d'une telle création. Nous savons seulement que désormais des cadres sont dressés, où vont s'organiser les travaux et les études de nos compatriotes. Nous savons encore que ce séculaire isolement du travailleur scientifique, isole-

14. Par exemple, l'Acfas organisait, lors de son congrès de 1965, un colloque sur la politique scientifique au Québec.

*ment splendide mais désastreux, va cesser. Le branle est donné et rien ne l'arrêtera plus!*¹⁵

Tout au long de son histoire et jusqu'à aujourd'hui, l'Acfas s'est efforcée de s'acquitter de cette lourde responsabilité consistant à assurer la vulgarisation de la connaissance scientifique auprès du plus vaste public possible. Elle a beaucoup fait, aussi, pour que les Québécois ne soient pas comme des étrangers dans leur propre civilisation et environnement technique. À l'époque où Marie-Victorin et Jacques Rousseau entreprennent d'éveiller leur milieu à la culture scientifique du siècle, tout ou presque est à faire. Dans ce contexte, l'Acfas servira à créer et à alimenter au Canada français un fort courant d'intérêt pour les sciences. Certaines des figures dominantes de l'Association s'illustrent, par exemple, dans la campagne en faveur d'un élargissement de la place des sciences dans l'enseignement secondaire et en particulier dans le cours des études classiques¹⁶. À chaque congrès, l'Acfas accueille les Cercles des jeunes naturalistes, soulignant aussi l'importance que les aînés accordent à la « relève ». Sur ce point, Marie-Victorin écrira :

*Tout le monde saisira le rapport étroit qui unit le congrès de l'Acfas et les expositions des C.J.N. On a souvent dit que notre stagnation scientifique, que personne ne songe plus à nier, à été le résultat d'un cercle vicieux : un enseignement trop inadéquat pour créer les éléments d'un milieu scientifique ; un milieu scientifique indigent, impuissant à engendrer un corps professoral à la hauteur de sa tâche. En l'occurrence, nous assistons à un méritoire effort pour briser le cercle par deux points à la fois.*¹⁷

Au milieu des années 1950, une innovation intéressante va permettre à la communauté des chercheurs de rejoindre plus directement encore ceux qui, dans les écoles et les collèges du Canada français, doivent être les chercheurs de demain. Il s'agit des causeries et conférences scientifiques que l'Acfas parraine. On y voit des chercheurs de premier plan faire la tournée des maisons d'éducation afin d'expliquer aux jeunes étudiants le sens de leurs travaux, décrire leur métier de savant ou raconter les grands triomphes de la science moderne. Parmi les causeries offertes en 1957, année particulièrement faste, on remarque celles de Paul Lor-

15. « L'Association canadienne-française pour l'avancement des sciences », *Annales... (1935)*, pp. 14-18.

16. *Pour un résumé de cette polémique célèbre sur la place des sciences dans le cours des études classiques, voir Fournier et Maheu, « Nationalismes et nationalisation... », op. cit. Adrien Pouliot et le Frère Marie-Victorin ont été parmi les principaux protagonistes de cette lutte en faveur de la culture scientifique.*

17. *Annales... (1935)*, p. 28.

rain, intitulée «Le noyau de l'atome», de Maurice l'Abbé, «Quelques propriétés des nombre premiers», de Lionel Boulet, «La télévision», de Pierre Dansereau, «L'hérédité et le milieu», de Louis Berlinguet, «La chimie au service de la médecine», et de Louis-Edmond Hamelin, «L'Ungava». La Révolution tranquille et la réforme scolaire vont faire disparaître cette tradition et cela est bien regrettable, car quelle valeur devaient avoir ces conférences de haute vulgarisation, présentées par des chercheurs alors à la pointe de la recherche, pour faire naître de nouvelles vocations scientifiques!

Le désir de susciter de telles vocations pour la recherche est peut-être la première préoccupation de l'Acfas lorsque celle-ci se tourne vers le grand public. À cela ne s'arrêtent pas cependant les ambitions des dirigeants de l'Association lorsqu'ils insistent sur l'importance de la vulgarisation et qu'ils l'encouragent par des gestes concrets. Comme l'avaient affirmé Jacques Rousseau et Marie-Victorin, il faut assurer la diffusion de la connaissance scientifique dans le milieu, d'abord parce qu'il s'agit désormais d'un élément essentiel du nouvel humanisme: «On doit établir», écrit Marie-Victorin, «entre la science et la vie nationale un rapport de nécessité: dans le monde moderne la culture scientifique est l'un des indices de civilisation»¹⁸. Il faut aussi la diffuser parce que seul un milieu ouvert aux sciences peut permettre le développement d'une communauté scientifique et d'une tradition de recherche originales. Aussi l'Acfas veillera-t-elle très activement pendant presque toute son histoire sur le champ de la vulgarisation scientifique. Après les gestes des premières années en faveur des jeunes naturalistes et des étudiants des collèges et des écoles du Québec, l'Acfas va exprimer son intérêt pour la diffusion du savoir scientifique à plusieurs reprises. Au début des années 1960, par exemple, on accorde la médaille Archambault à Fernand Seguin pour son travail exemplaire de vulgarisation dans la presse écrite et à Radio-Canada. En 1963, lors du congrès annuel, un symposium réunit plusieurs de ceux qui, au Québec, s'intéressent à la vulgarisation scientifique, au rôle culturel de celle-ci, à ses concepts et à ses méthodes. Ce symposium revêt d'autant plus d'importance aux yeux des dirigeants et des membres de l'Acfas que celle-ci vient de lancer une revue de vulgarisation sous le titre *Le Jeune scientifique*. Il s'agit d'une publication de bonne tenue et de fort niveau destinée au grand public. La revue est peut-être un peu trop sérieuse même: quelques années plus tard, l'Acfas doit renoncer à jouer un rôle direct dans le domaine de la vulgarisation et cède *Le Jeune scientifique* à l'Université du Québec. On sait sans doute que *Québec Science* est le descendant direct de ce journal des années 1960 créé grâce à l'initiative de l'Acfas.

18. «La Science et notre vie nationale», *Annales...* (1939), p. 143.

De 1970 à 1980, l'Acfas s'est montrée un peu moins active que précédemment dans le champ de la vulgarisation et de la communication scientifique. Le succès de *Québec Science*, la place croissante que prenait l'actualité scientifique dans les média écrits et électroniques, le solide travail accompli au Québec par une poignée de communicateurs scientifiques, tout cela contribuait peut-être à faire croire à certains que les efforts de l'Acfas n'étaient plus requis de ce côté. Quoiqu'il en soit, le vaste débat lancé autour de la politique des sciences et de la recherche par l'État provincial au cours des toutes dernières années a réveillé l'intérêt de l'Association pour la vulgarisation et pour la question de la culture scientifique. Aujourd'hui revenue à cette fonction d'intermédiaire entre les chercheurs et le grand public, mission dont Marie-Victorin et Jacques Rousseau l'avaient investie il y a cinquante ans, l'Acfas prête son concours à plusieurs expériences, telles le service d'information Hebdo-science ou la Semaine des sciences, visant à assurer la diffusion de la connaissance et à faire mieux connaître la nature des travaux réalisés dans les laboratoires du Québec¹⁹.

Au cours des cinquante dernières années, à travers son congrès ou autrement, l'Acfas a toujours été la tribune privilégiée dont se sont servis les Marie-Victorin, Adrien Pouliot, Jacques Rousseau et tous ceux qui leur ont succédé, afin de faire avancer au Québec la cause des sciences et des savants. Le succès n'a pas toujours été immédiat, l'influence réelle des interventions auprès du public et de l'État n'a pas été toujours facile à discerner. Mais le temps a semblé jouer en faveur des enthousiastes et des innovateurs qui, au début des années 1930, ont vraiment mis l'Acfas au monde et ont fixé ce que seraient ses buts principaux : rien, semble-t-il, n'a été fait en pure perte et comme Jacques Rousseau a pu le dire devant les progrès rapides réalisés au cours de la Révolution tranquille, tout ce qu'on récoltait alors n'était que le produit de ce qui avait été semé à partir de 1930.

Pendant toute son histoire, l'Acfas n'a jamais cessé de semer, assurant le contact entre la recherche scientifique et le grand public, encourageant les vocations de chercheurs, entretenant à l'endroit des sciences et des savants un courant favorable dans tous les milieux, participant à la définition des politiques de l'État en matière d'enseignement et de recherche, etc. Comment un telle constance et un tel zèle pourraient-ils manquer d'assurer à la communauté des chercheurs du Québec d'abondantes moissons dans le futur ?

19. Voir sur ce point : Serge Hamel, «La culture scientifique populaire», Bulletin de l'Acfas 1 (3) (1980), pp. 3-6.

4) L'Acfas et la « crise » des sciences

Au total, il semble donc que l'Acfas, tout comme les autres sociétés pour l'avancement des sciences fondées sur le modèle de la BAAS, a remarquablement servi son but au cours des dernières décennies. Conçu il y a plus de cent cinquante ans, bien avant des bouleversements tels que l'éclatement des disciplines fondamentales, l'invention de la « politique scientifique » et l'ère de la *Big Science*, le modèle d'une association accueillant les savants de toutes disciplines s'est révélé particulièrement bien adapté aux nécessités de la période contemporaine. L'Acfas, à l'instar de ses ancêtres d'Amérique et d'Europe, a efficacement rempli son double rôle d'« école des savants » et de tribune de la science auprès de l'État et du public.

Cependant, la situation des sciences et de la recherche dans les sociétés avancées et à l'échelle de la planète a considérablement évolué depuis l'aube du 20^e siècle. Certains ont même cru pouvoir affirmer que les sciences se trouvaient en crise. L'idée de « crise », sans doute, est à la mode et sans aller jusque-là, il faut reconnaître qu'un environnement nouveau pour la pratique des savants est en train de se former. De même, des pressions relativement nouvelles s'exercent sur la communauté scientifique. Alors qu'autrefois le grand problème des savants était souvent d'attirer sur leur personne et leurs travaux l'attention des gouvernements et du public, il semble bien qu'aujourd'hui la difficulté soit plutôt de préserver l'autonomie de la science et de la recherche des intérêts politiques et économiques ou, tout simplement, de la curiosité parfois trop insistante du public. Après des années, des siècles même, de relative indifférence à l'égard de ce qui se passait dans les laboratoires, les gouvernements, l'industrie et une multitude de groupes sociaux ont paru tout à coup prendre conscience du rôle des sciences dans la croissance de la production, dans l'aménagement du cadre matériel et culturel de la vie, dans le contrôle social sous toutes ses formes, dans l'équilibre de la terreur nucléaire, etc. Bref, la fameuse tour d'ivoire des savants se trouve aujourd'hui assiégée de toutes parts.

Au Québec comme partout ailleurs, les pressions et les demandes s'exerçant sur la science modifient rapidement les conditions dans lesquelles œuvrent les scientifiques. Elles modifient également la nature du travail effectué dans les universités, les laboratoires de l'industrie et de l'État, de même que la répartition des ressources consacrées à la recherche entre ces différents secteurs et entre les disciplines. L'Acfas n'échappe pas à ces phénomènes.

Précisons un peu la nature de ces pressions nouvelles exercées par l'État et le public, et leurs principaux effets sur l'activité des chercheurs et sur tout le système québécois de la recherche.

Depuis la fin des années 1960, tant Ottawa que Québec ont très clairement indiqué leur intention de participer à l'orientation de l'effort national en sciences, en recherche et en développement. Le poids considérable des gouvernements, leur pouvoir de légiférer et leurs capacités financières font de cette tendance un mouvement irréversible devant lequel les chercheurs et les institutions semblent devoir s'incliner. Constamment talonnés par l'État, d'abord à l'occasion de l'enquête du Sénat sur la politique scientifique, puis lors de la consultation sur la recherche au Québec déclenchée et guidée par le *Livre vert* puis le *Livre blanc* sur la question — et nous passons ici sous silence une bonne demi-douzaine d'enquêtes portant sur les sciences ou l'enseignement supérieur, telle l'Opération Sciences Fondamentales ou le travail de la Commission Angers —, constamment invités à se concerter, à se coordonner, à s'exprimer et à s'autocritiquer, les chercheurs ont été amenés à répondre du mieux qu'ils le pouvaient à ce que l'on attendait d'eux. Ils ont collaboré avec une docilité remarquable aux exercices de définition des priorités de la recherche et à la réforme des organismes et programmes de subvention. Avec bonne grâce, ils ont reconnu la nécessité de redistribuer les responsabilités en matière de recherche pure et de recherche appliquée entre les laboratoires de l'État, ceux de l'industrie et ceux des universités. Plusieurs ont même fait leur *mea culpa* en reconnaissant qu'ils ne s'étaient pas assez souciés de la portée pratique ou sociale de leurs travaux, ni de faire connaître la nature de leurs activités au grand public.

À l'invitation expresse des gouvernements, certaines institutions scientifiques ont entrepris depuis quelque temps de lancer des ponts au-dessus du gouffre qui semble séparer les chercheurs et la société. Le Conseil des Sciences d'Ottawa, par exemple, s'occupe présentement de mieux définir la place que devrait avoir la science dans la culture des Canadiens et, plus précisément, dans le cours des études secondaires.²⁰ Au Québec, le Conseil de la politique scientifique prévoit confier à deux commissions le soin d'assurer la diffusion la plus large possible de l'information scientifique et technique et celle de la culture scientifique. Comme nous avons pu le voir plus haut, c'est dans ce contexte que l'Acfas est revenu progressivement au domaine de la vulgarisation scientifique et à l'encadrement des mouvements d'amateurs. Enfin, toutes les interventions récentes des ministres fédéraux et provinciaux au sujet des sciences ont immanquablement reconnu à celles-ci une dimension

20. Cf. J.E. Page, *Un contexte canadien pour l'enseignement des sciences*, (Ottawa, Conseil des sciences, 1979) et G.S. Aikenhead, *L'enseignement des sciences dans une perspective sociale*, (Ottawa, Conseil des Sciences, 1980).

culturelle importante et insisté sur la démocratisation du savoir scientifique et technique²¹.

Cependant, le souci que l'on manifeste à Ottawa et à Québec pour la culture scientifique de la nation et les assurances que donnent les gouvernements de vouloir aider les chercheurs dans leur quête désintéressée de la connaissance ne masquent pas le fait que les objectifs principaux de la politique scientifique sont davantage d'ordre économique. En effet, il est bien difficile de ne pas voir se dessiner derrière la réforme des organismes finançant la recherche et des institutions où celle-ci se fait une nouvelle économie politique de la science, de la recherche et du développement au Canada et au Québec. Ayant apparemment renoncé à obtenir des secteurs industriels et des entreprises sous contrôle étranger qu'ils s'acquittent de leur part d'investissements dans la recherche, Ottawa et Québec ont posé depuis quelques années les jalons d'une réforme visant à assurer au pays une plus large autonomie scientifique et technologique. La puissance de travail des laboratoires fédéraux et provinciaux, considérable par rapport à celle d'autres nations industrialisées, se trouve aujourd'hui dans une très vaste mesure au service de la croissance économique. La recherche industrielle dans des secteurs où les Canadiens sont présents et où un avantage comparatif pourrait permettre d'affronter avec succès la concurrence étrangère, bénéficie de subventions et de largesses fiscales jamais égalées auparavant. Même les universités, pourtant considérées comme les « asiles sacrés » de la recherche pure, se trouvent de plus en plus instamment invitées à s'engager dans la voie des « services à la collectivité » et à mieux intégrer leurs enseignements à l'évolution du marché du travail. Bref, la restructuration des institutions et la réorientation des recherches dans lesquelles l'État s'est lancé depuis quelques années vont bien davantage dans le sens de leur mise au service de l'économie que de la consolidation des libertés que l'on croyait autrefois indispensables à toute œuvre scientifique.

21. Ce type de préoccupation était fort présent dans les *Livres blancs sur le développement culture*, le *Livre vert sur la politique de la recherche*, le *Livre blanc sur la recherche*, autrement nommé *Un projet collectif: énoncé d'orientation et plan d'action pour la mise en œuvre d'une politique québécoise de la recherche scientifique*. On peut citer également les déclarations de John Roberts, ministre d'État aux sciences et à la technologie, devant la Canadian Science Writers Association en novembre 1981. Pour une analyse plus vaste de cette préoccupation de l'État pour la culture scientifique des citoyens, on pourra consulter R. Duchesne, «L'État et la culture scientifique des Québécois», *Cahiers du Socialisme* 8 (1981), pp. 108-138.

Plus préoccupés de «bâtir le Québec» avec la science et la technologie que d'assurer le progrès de la connaissance, les gouvernements ont réaménagé peut-être un peu trop rapidement le cadre politique et institutionnel dans lequel la communauté scientifique avait évolué jusqu'à tout récemment. Les effets de ce réaménagement et de la redéfinition des objectifs sociaux et nationaux de la recherche sont nombreux: l'idéal de la connaissance pure, les fidélités des chercheurs à leur discipline et leurs obligations envers leurs collègues étrangers, le caractère désintéressé et universel des recherches, la libre disposition des résultats de celle-ci, bref, tous ces idéaux et ces valeurs formant l'*ethos* de la communauté scientifique seraient aujourd'hui remis en cause. Sans doute est-ce en songeant à la contradiction croissante entre la «philosophie spontanée des savants» et leur situation concrète que certains ont cru pouvoir parler d'une crise actuelle des sciences. Chose sûre, les traditions de la recherche, certains privilèges des chercheurs et la logique propre de la science sont assez durement secoués par les interventions répétées du pouvoir politique.

L'Acfas s'est trouvée en bonne place pour recevoir le choc des efforts déployés afin d'infléchir le cours du progrès scientifique en fonction d'intérêts économiques et politiques plus ou moins bien définis. Mieux encore, elle a dû faire connaître à plusieurs reprises l'opinion des chercheurs du Québec en ce qui concerne la politique scientifique du gouvernement fédéral ou celle du gouvernement provincial. Il faudrait se garder de croire cependant que l'unanimité s'est faite automatiquement à l'intérieur de l'Association, ou que l'évolution du cadre politique de la recherche n'a pas eu de répercussions en son sein même.

La «question nationale», notamment, a fait à quelques occasions le sujet de discussions aux assemblées générales de l'Acfas. Certains ont résolu de transformer le nom actuel en celui d'Association *québécoise* pour l'avancement des sciences et sont revenus plusieurs fois à la charge. Une institution fondée par Marie-Victorin et Jacques Rousseau ne peut manquer de s'émouvoir, après tout, chaque fois que le nationalisme revient en force au Québec.

La «question sociale», si elle a été posée de manière assez discrète jusqu'à présent, risque cependant d'attirer de plus en plus d'attention dans l'avenir. Dans la perspective où la recherche se fera de manière croissante en fonction d'objectifs économiques et où un nombre toujours plus grand de chercheurs se frotteront à la réalité du monde du travail et à des équations où le dollar (\$) est une variable inévitable, la communauté scientifique du Québec devrait subir des transformations importantes de sa composition et de ses attitudes. Sans grand risque de se tromper, on peut prédire que les chercheurs seront de plus en plus clairement coincés, socialement et sur les lieux où ils exercent leur

activité, entre les exigences du capital et celles des autres travailleurs. Responsables au premier chef de la révolution constante des moyens de production et de l'accroissement de la productivité au service du profit, les chercheurs seront eux-mêmes soumis à une division toujours plus poussée et à une intensification de leur travail. Pour un bon nombre d'entre eux, le rêve d'une vie consacrée à la poursuite de la connaissance et à l'élucidation des mystères de la nature risque fort d'être remplacé par la réalité d'un travail parcellisé, sans horizon et dont le seul but, pour autant qu'on puisse encore lui en attribuer un, sera d'accroître la production. Tout comme les ingénieurs et les administrateurs avant eux, les scientifiques auront pour défendre leurs intérêts propres à choisir entre la voie de la syndicalisation et celle de la corporation professionnelle. Quelque soit la décision de la majorité des chercheurs québécois, cela modifiera à coup sûr l'apparence et l'organisation de la communauté scientifique.

Quel impact la transformation de la communauté scientifique aura-t-elle sur l'Acfas? On peut se demander, par exemple, quel intérêt présentera le congrès pour des chercheurs de plus en plus tenus au secret de la recherche industrielle et dont la promotion ne dépend pas, de toutes manières, de leur contribution au savoir de l'humanité, mais plutôt du succès commercial de leurs découvertes? Des contingents de plus en plus importants de la communauté scientifique passés avec armes et bagages à la recherche appliquée et au développement, comment l'Acfas pourrait-elle continuer d'incarner et de défendre l'idéal de l'avancement des sciences et de la recherche pure? Pourquoi les chercheurs québécois continueraient-ils de choisir l'Acfas plutôt que des syndicats ou des corporations professionnelles pour défendre leurs intérêts?

Il est bien difficile de répondre à ces questions et nous ne tentons pas de le faire. Qu'il suffise ici de citer ces quelques tendances qui se dessinent à travers l'intervention croissante de l'État dans les affaires de la science et à travers l'intégration toujours plus poussée du savoir scientifique et technologique à l'économie. Ces tendances décrites plus haut, vont à coup sûr modifier le cadre institutionnel et culturel dans lequel est apparue l'Acfas il y a maintenant plus de cinquante ans.

— Outre ces pressions nées de l'intervention de l'État et de l'économie, la communauté scientifique subit déjà et continuera de subir dans l'avenir les sollicitations sans cesse plus pressantes de la société dans son ensemble. Elle subit déjà les effets d'une remise en cause plus ou moins radicale de la science elle-même et de ses institutions.

Le temps semble bien passé où l'indifférence du public envers tout ce qui germait dans les laboratoires garantissait l'autonomie relative de la recherche et où un préjugé favorable envers les idéaux de la science enveloppait les savants. Depuis la vague contestataire des

années 1960 et 1970, le voile s'est en quelque sorte déchiré et la confiance autrefois accordée aux scientifiques leur a été en bonne partie retirée. Une génération entière a été profondément troublée et choquée par la participation des chercheurs américains à la guerre du Vietnam. Cela a amené l'ensemble du public à réaliser à quel point la science se trouvait impliquée, depuis la Deuxième guerre mondiale, dans la course aux armements et quels dangers représentait pour l'humanité tout entière la militarisation des recherches. Parallèlement, dans tous les pays, qu'ils appartiennent au monde industrialisé ou non, on a pris conscience de l'ampleur des dommages causés à l'environnement par la croissance économique. En favorisant sans réserve cette croissance, la recherche scientifique avait contribué à créer un problème très grave, celui de la dégradation de l'écosystème, problème auquel elle ne pouvait prétendre apporter de solution satisfaisante. Enfin, on s'aperçut que la communauté scientifique, dans sa composition même, dans sa hiérarchie et dans ses orientations, reproduisait à un certain degré les inégalités et les injustices de la société dans laquelle elle s'insérait. Contrairement à ce que l'on avait longtemps voulu croire, la « République des sciences » n'était pas une assemblée d'égaux et de son mode de gouvernement n'était guère plus démocratique que celui de la société civile. Les femmes étaient sous-représentées dans les laboratoires et se trouvaient trop souvent reléguées au bas de l'échelle. Il en était de même pour les membres des minorités, pour ceux qui appartenaient aux couches inférieures de la société et pour la population des pays du Tiers Monde. On se rendit compte également que le principe de n'appuyer que les chercheurs confirmés et les centres ayant déjà atteint un certain niveau d'excellence revenait à favoriser toujours les mêmes. De plus, certaines enquêtes ont clairement démontré que les recherches pouvaient refléter et contribuer à perpétuer les inégalités sociales : dans le domaine de la santé, entre autres, on consacre davantage aux travaux sur les maladies coronariennes, qui frappent surtout les classes moyennes et supérieures, qu'à ceux portant sur les problèmes de nutrition affectant les couches défavorisées ou les maladies génétiques frappant certaines minorités²². Quant aux recherches sur la sécurité et la santé des travailleurs, elles doivent se contenter de la portion congrue lors du partage annuel des subventions.

Cette prise de conscience de l'implication de la science et des chercheurs dans le maintien de l'ordre social actuel et dans le fonctionnement du système économique a provoqué au cours des dernières an-

22. On a cité souvent le cas de l'anémie à cellules falciformes qui touche particulièrement la population noire aux États-Unis. Cf. Bill Zimmerman et al., « Une science pour le peuple », dans *Autocritique de la science*, (Paris, Seuil, 1975), pp. 53-75.

nées de nombreuses contestations et polémiques. Les institutions scientifiques ont souvent été la cible de ces contestations. Au plus fort de la guerre d'Indochine, par exemple, chacune des réunions de l'AAAS se transformait inévitablement en un véritable champ de bataille. Depuis, les choses se sont passablement calmées, mais il reste au sein de la communauté des savants des tensions aisément perceptibles. La critique de la militarisation des recherches n'a pas cessé. Les groupes féministes en science n'ont pas désarmé non plus, et la contestation d'une recherche trop liée, selon plusieurs, à la croissance pour la croissance et au contrôle social se poursuit toujours²³.

Au Québec, la communauté scientifique a été relativement épargnée par ces affrontements. Les ondes de choc ne nous sont parvenues que considérablement atténuées par les distances et par la situation sociale et culturelle particulière du Québec en Amérique du Nord et dans le monde. Néanmoins, les déchirements au sein du monde scientifique et les contestations ont eu des échos certains chez nous. Moins poussée que chez nos voisins du Sud, l'intégration de la recherche à l'industrie de guerre atteint quand même des dimensions assez impressionnantes, comme l'ont révélé récemment au grand public les enquêtes de Gilles Provost dans *Le Devoir*. Ces révélations s'ajoutaient à ce que le public avait déjà appris au sujet des recherches réalisées sur des individus souffrant de troubles mentaux par des psychiatres et des psychologues de l'Université McGill pour le compte de la CIA et du Pentagone au cours des années 1950 et 1960. Il est bien difficile de juger du malaise engendré par ces révélations dans le grand public et, plus particulièrement, parmi les chercheurs eux-mêmes. Cependant, on peut difficilement croire qu'ces incidents et la réprobation générale dont ils ont été entourés n'ont pas amené un bon nombre de chercheurs québécois à s'interroger sur le sens de leurs travaux et sur leur responsabilité sociale.

Ce questionnement du sens de la recherche et de la fonction sociale du scientifique a sans doute pu être provoqué également par les positions que certains groupes et certains chercheurs ont prises ouvertement à l'occasion de la consultation récente sur la politique de la recherche au Québec. Les syndicats, notamment, ont dénoncé le fait qu'une trop grande proportion des recherches était réalisée au seul bénéfice de l'industrie et que les intérêts des travailleurs, leur sécurité et leur santé

23. *Un seul exemple, la National Organization of Gay and Lesbian Scientists d'Amérique a annoncé qu'elle profitera de la prochaine réunion de l'AAAS pour attirer l'attention sur la discrimination dont seraient victimes ses membres. On trouvera un résumé des critiques adressées à la science dans H. Rose et S. Rose (éd.), L'idéologie de/dans la science, (Paris, Seuil, 1977).*

même, n'étaient pas suffisamment pris en compte. Il est significatif que les syndicats qui ont le plus explicitement pris position sur cette question sont justement ceux qui comptent dans leurs rangs le plus grand nombre de scientifiques et de techniciens²⁴. C'est en bonne partie dans les laboratoires mêmes que se précise une nouvelle conscience de l'utilité de la science et de la technologie. Déjà cette nouvelle conscience a amené une modification, dans quelques équipes, des centres d'intérêt des chercheurs et de la nature du travail²⁵. Il y a fort à parier que les recherches allant dans le sens d'une véritable préservation de l'environnement, du développement de techniques alternatives et de l'amélioration du cadre de travail seront dans l'avenir de plus en plus fréquentes au Québec.

En ce qui concerne la condition féminine, les choses bougent également. Des travaux et des enquêtes récentes ont permis de mieux comprendre pourquoi les femmes n'occupaient dans les sciences, comme dans beaucoup de secteurs, qu'une position marginale²⁶. À leur tour, les conclusions des sociologues ont éclairé divers moyens de renverser les tendances historiques à la discrimination et à la sélection, en assurant la promotion des étudiantes et des chercheuses dans les carrières scientifiques. On peut citer, en ce domaine, l'action du Conseil du statut de la femme.

La confiance que l'on accordait autrefois à la science et aux savants se trouve aujourd'hui tempérée par une certaine méfiance. Cette transformation du climat dans lequel doit se faire la recherche n'est pas sans engendrer chez les chercheurs le sentiment qu'ils doivent constamment expliquer leur travail et justifier leurs objectifs. Comment ne ressentiraient-ils pas un certain agacement envers la curiosité un peu hostile d'une bonne partie du public, et carrément de l'irritation quand on les met en demeure de rendre des comptes? L'Acfas s'est parfois trouvée coincée entre les chercheurs et ceux qui se sont eux-mêmes instaurés les défenseurs du droit du public à l'information. Au cours d'un récent

24. Voir le mémoire de la Centrale de l'enseignement du Québec concernant le *Livre vert sur la politique de la recherche* (Pour élargir le débat sur la recherche scientifique, 1979, 28 p.).

25. On pourra, sur ce point, lire le compte rendu de telles recherches que font Donna Mergler et Luc Desnoyers dans «*La recherche scientifique et la lutte pour la santé au travail*», Cahiers du Socialisme 3 (1979), pp. 40-71.

26. Cf. *Conseil du statut de la femme*, L'accès à l'éducation pour les femmes du Québec, Québec, 1976. Également, F. Descarries-Bélanger, *L'école rose et les cols roses*, (Montréal, Édition Albert Saint-Martin, 1980).

congrès de l'Acfas, le chroniqueur scientifique d'un grand quotidien montréalais s'en est pris au peu d'efforts que feraient les scientifiques afin de vulgariser leurs travaux. Il a aussi laissé entendre que ce mystère entourant les recherches permettait à plusieurs de ne tenir aucun compte des besoins de la société. Comme on peut s'en douter, ces accusations ont donné lieu à une vive polémique, beaucoup de chercheurs prenant la défense des travaux mis en cause.

L'incident, même si on ne doit pas en exagérer la portée, indique bien comment se pose de manière concrète le problème des rapports entre la communauté scientifique et le grand public. Bien qu'il n'existe pas chez celui-ci un désir irréprouvable de savoir précisément ce qui se passe derrière les portes des laboratoires, comme le prétendent parfois les journalistes et les vulgarisateurs scientifiques, on ne peut nier que des groupes de plus en plus larges se considèrent en droit de recevoir de l'information scientifique ou de l'assistance technique, en droit aussi d'être consultés sur des questions touchant la recherche et son orientation. En outre, l'incident déclenché par le journaliste a montré quel intérêt les scientifiques pouvaient avoir à faire connaître le plus largement possible la nature de leurs travaux: aussitôt que les chercheurs concernés eurent expliqué publiquement en quoi consistaient leurs recherches et quelles en étaient les applications pratiques, la polémique s'apaisa.

Tout cela démontre, à notre avis, à quel point il importe que la communication se fasse au Québec entre les chercheurs et de vastes segments du public. À ce sujet, ajoutons qu'il ne suffit pas que la communauté scientifique se tourne vers la société et fasse connaître ses résultats et ses découvertes. Il faut aussi que les institutions de la science, telles les universités et les associations comme l'Acfas, s'ouvrent elles-mêmes aux pressions et aux sollicitations du milieu.

En conclusion

La transformation du cadre social dans lequel s'insère la communauté scientifique, les réformes propres au domaine de la recherche entraînées par l'intervention croissante de l'État, les pressions de l'économie et la remise en question radicale des idéaux traditionnels de la science, tout cela contribue présentement à modifier le rôle d'institutions telles que l'Acfas. Comment l'Association fera-t-elle face à ces phénomènes dont les effets devraient aller en s'accroissant au cours des prochaines années ?

Ici l'historien résiste mal à l'envie de se faire prophète. Au moins prenons-nous la précaution de mettre en garde le lecteur contre la nature fort hasardeuse de toute prédiction.

Cela dit, on peut s'attendre à ce que l'Acfas s'efforce de préserver certaines valeurs et certaines traditions qui ont donné forme et sens à la communauté des scientifiques du Québec pendant quelques cinquante années. L'idéal de la recherche pure et de l'universalité du savoir, la liberté de la recherche universitaire, l'indépendance d'esprit du chercheur à l'égard des idées politiques ou des systèmes philosophiques, sont de ces valeurs qu'il faudra assurément maintenir dans un contexte où la mainmise de l'économie sur la recherche, le dirigisme de l'État et la contestation sociale vont aller en augmentant. Comme par le passé, l'Acfas (sous ce nom ou sous un autre) aura à jouer son rôle dans l'avancement des sciences, mais, plus que jamais, elle devra prêter son concours à la défense et à l'illustration de la tradition scientifique au Québec.

Peut-être convient-il ici de rappeler que les traditions ne survivent qu'en évoluant. Un attachement obstiné au passé serait vain. Dans la mesure où l'Acfas permettra aux tendances diverses de se manifester et où elle constituera un terrain sur lequel les exigences de la science et les nécessités de l'époque pourront se rencontrer, l'institution continuera de servir les buts essentiels que lui ont fixés ses fondateurs. Comme le déclarait récemment l'un de ses présidents :

*Son rôle initial de missionnaire de la science a quelque peu évolué mais sa fonction comme forum, comme lieu d'échanges et de rassemblement pour des scientifiques appartenant à des disciplines et des secteurs variés, demeure unique, irremplaçable.*²⁷

Aussi, y a-t-il tout lieu de croire que l'Acfas restera longtemps encore le reflet fidèle de la science qui se fait au Québec.

27. Louis-Edmond Hamelin, *Mémoire de l'Acfas au Ministre d'État au Développement scientifique (1979)*, p. 16.

17 ans après le
congrès de 1965

Science et politique, une jonction difficile

«Lors de son trente-troisième congrès annuel tenu à l'Université de Montréal en novembre 1965, l'ACFAS a cru opportun d'organiser un colloque intitulé «Pour une politique scientifique au Québec». Par ce colloque, l'ACFAS conviait ses membres à prendre conscience de la situation de la recherche scientifique au Canada français, de son organisation et des moyens d'assurer son développement optimum. Étant donné, d'une part, la mesure de notre taille et, d'autre part, la limite de nos ressources, il nous semblait clair que seul une politique qui soit réaliste en même temps qu'audacieuse pouvait nous permettre de rattraper le retard acquis et de nous hausser à un niveau raisonnable en ce qui concerne la recherche scientifique et technologique.»^{1}*

Maurice L'Abbé
Président du Congrès 1965

* Les chiffres renvoient à la bibliographie.

Quand la politique devient scientifique et que les scientifiques s'en mêlent, ceux-ci sont très prolifiques dans la formulation de « politiques » de développement et de financement de la recherche. Les politiciens, plus versés dans la science électorale, opinent pour leur part du bonnet aux recommandations de leurs « commissions d'enquête », mettent en place des « structures » et relèguent parfois aux oubliettes les projets de ces chercheurs qui, de toute façon, n'ont guère d'impact électoral.

Très tôt l'ACFAS a catalysé, à travers ses congrès, l'intelligentsia des jeunes facultés de sciences des universités francophones, à mesure que cette société agraire et cléricale se mutait en société technologique et bureaucratique. Cette solidarité, dirait-on, a peut-être empêché une certaine diaspora des cerveaux québécois, a sans doute provoqué l'éclosion d'institutions d'enseignement supérieur et a favorisé la floraison d'une pléthore de projets de politiques scientifiques nationales.

Un Conseil des recherches au Québec ?

Un premier projet de Conseil provincial des recherches fut proposé en 1931 par le docteur George Baril, futur président de l'ACFAS et une des grandes figures scientifiques de l'époque. Le gouvernement libéral d'alors ignora le projet pourtant calqué sur l'exemple du Conseil national de recherches du Canada (CNRC) qui, vers cette époque, inaugurait des laboratoires dans la région d'Ottawa. En 1930, sur 65 bourses accordées par le CNRC, une seule allait à un Canadien français. En 1933, rapporte Raymond Duchesne², 3% seulement des ingénieurs et scientifiques à l'emploi du gouvernement fédéral étaient canadiens-français.

Ignorés par leurs édiles provinciales, presque absents des institutions fédérales, plusieurs scientifiques voient d'un bon œil la venue du gouvernement nationaliste de Duplessis et la création d'un Office provincial des recherches (1937) souhaitée par George Baril au 4^e Congrès de l'ACFAS (1936). De 1937 à 1961, l'Office provincial des recherches scientifiques industrielles a été le seul élément de « politique scientifique » du Québec, fonctionnant avec le même budget annuel de 15 000\$ de 1939 à 1961, sans laboratoire, sans même connaître l'essor que la guerre aurait dû lui apporter. Dragon édenté sans lance-flamme, l'Office disparaît en 1961 après que la création d'un service de prêts et bourses provincial eut volatilisé sa raison d'être.

Pendant ce temps, les institutions d'enseignement et la communauté scientifiques se développent, et l'insuffisance d'avant-guerre fait place à une croissance économique, démographique... et technologique. La communauté scientifique manque de ressources (mais pas d'étudiants) pour rattraper « le progrès ». L'enseignement est en crise : le cours « clas-

sique» perd ses lettres de noblesse. La bombe Parent explose, les structures éclatent, l'éducation se laïcise.

Cri d'alarme

En 1963, le premier «Cri d'alarme», précurseur des livres multicolores des années subséquentes, est lancé par «un groupe de professeurs de l'Université Laval»³ qui constatent «notre sous-développement scientifique», trente ans après que Marie-Victorin eut établi le même constat. Parmi eux, Louis-Philippe Bonneau, Lionel Boulet, Paul Antoine Giguère, Larkin Kerwin, Henri-Paul Koenig, Cyrias Ouellet, Adrien Pouliot. «Non seulement nous n'avons pas comblé les déficits, écrivent-ils, mais notre taux d'investissements en recherche pure et appliquée est inadéquat». Ils réclament la création d'un Conseil provincial des recherches, dénoncent le «perpétuel retard du Québec en matière d'enseignement scientifique» et préconisent une politique «d'achat chez nous»!

En 1964, alors que naît le ministère de l'Éducation du Québec, Cyrias Ouellet, dans «La vie des sciences au Canada français»⁴ déplore que la proportion des chercheurs d'expression française au Canada soit inférieure à 10% des chercheurs canadiens. «Au pro rata de la population, constate-t-il, nous formons dix fois moins de chercheurs qu'aux États-Unis». Les subventions accordées par le fédéral aux universités francophones représentent alors 7,5% des sommes distribuées au Canada. Comme le nombre d'étudiants-chercheurs en sciences de ces universités ne constitue que 7,7% de l'ensemble canadien, il observe que «l'état fédéral traite les scientifiques canadiens-français selon une stricte justice distributrice par tête de chercheur» tout en notant que : 1° «Nous ne recevons que le tiers de ce qui nous revient au pro rata de la population»; 2° «Il n'y a rien dans cette aide impartiale qui soit de nature à corriger une situation anormale». Du même souffle, il annonce la création prochaine du Centre de recherches scientifiques et industrielles qui, en fait, n'obtiendra sa charte (CRIQ) qu'en 1969. Le document, commandité par le ministère des Affaires culturelles «à l'intention d'un large public cultivé» se devait, tout de même, de conclure par une note optimiste.

Au 33^e congrès de l'ACFAS

Puis en 1965, dans le cadre de son 33^e Congrès annuel, l'ACFAS organise un colloque intitulé «Pour une politique scientifique au Québec»¹, quinze ans avant «le projet collectif» formulé récemment par le gouvernement du Québec. Maurice L'Abbé résume ainsi la situation de la recherche dans les sciences exactes et naturelles: «Nous avançons, nous progressons, mais à un rythme et suivant une politique qui nous

laisse relativement avec le même retard, à la même distance du niveau normal où nous devrions nous trouver en égard à notre population». D'autre part, Jean-Charles Falardeau trouve «impensable que le chercheur du Québec doive continuer à voir son sort intellectuel lié aux servitudes que comportent les sources d'aide extérieures au Québec».

Les deux conférenciers sont d'accord pour la mise sur pied d'un Conseil provincial de la recherche scientifique pour pallier à la pénurie de chercheurs francophones et au vacuum consécutif (ou antérieur?) de ressources fédérales. M. L'Abbé parlait alors de *politique scientifique nationale canadienne-française*. Il suggérait une croissance accélérée pour rejoindre le «niveau normal du progrès». À ce Conseil de la recherche scientifique du Québec, chapeauté par un Conseil interministériel de la recherche, auraient été rattachés un Centre de recherches industrielles, des universités et des institutions de recherche. En commentaire, M. Larkin Kerwin, s'il endosse la suggestion d'un Conseil provincial de recherche, bat cependant la coulpe collective en expliquant que «notre retard en science... est le résultat de la politique anti-science que nous avons nous-mêmes maintenue depuis plusieurs générations».

Même la Chambre de Commerce du Québec (1965) et, plus tard, le Conseil Supérieur de l'éducation (1968) réclamèrent ce Conseil provincial des recherches.

Le Rapport McDonald

Parallèlement, le Conseil des Sciences du Canada commandait en 1967 une étude sur «le rôle du gouvernement fédéral dans l'aide à la recherche dans les universités canadiennes», mieux connue sous le nom de Rapport McDonald⁵.

Le seul membre québécois de cette commission d'enquête, M. Louis-Paul Dugal, qui avait été, dix ans auparavant, président de l'ACFAS, soumit publiquement un rapport minoritaire dans lequel il se «dissociait d'une certaine philosophie sous-jacente au rapport». «C'est le fédéral, observe-t-il, qui a le premier contribué à initier et à développer la recherche dans les universités canadiennes... d'un autre côté, nous le savions, ... l'éducation relève des provinces». D'après lui, le rapport «ne tient pas suffisamment compte du fait que, dans le pays où nous vivons, il n'y a pas que les universités de langue anglaise et qu'en ce qui a trait à la recherche, les universités de langue française ont toujours été défavorisées. Elles ont toujours eu plus de difficulté à recruter en nombre suffisant... le personnel de recherche suffisamment chevronné pour obtenir les subventions de recherche dont l'octroi est le plus souvent basé sur le critère «excellence»; elles n'ont jamais été gâtées par les dons ou fonds de dotation de compagnies ou riches individus qui... ont

réussi à accumuler leurs fortunes, au moins en partie, grâce au consommateur canadien-français ou grâce à l'exploitation des richesses naturelles du Québec». M. Dugal conclut que la politique proposée serait injuste pour les universités francophones.

D'un congrès à l'autre

Pendant des années, chaque congrès de l'ACFAS a réanimé la question d'un Conseil provincial de la recherche.

Au 38^e Congrès, en 1970, Guy Perrault, professeur à l'École Polytechnique, pose clairement la question «*Un Conseil provincial de la recherche. Oui ou Non? En 1971 ou en 2071!*»⁶. Mais l'argent est ailleurs : on vient de fonder l'IREQ, l'Université du Québec, l'Institut national de la recherche scientifique (singulièrement rattaché à l'Université du Québec), le Centre de recherche industrielle (enfin!) du Québec (CRIQ) et le fonds FCAC (Formation de chercheurs et action concertée) qui devient le premier geste concret du Québec pour le financement de la recherche universitaire. M. Perrault réclame quand même pour le Québec une «voix scientifique» pour dialoguer avec Ottawa, c'est-à-dire un Conseil provincial de la recherche (C.P.R.). Visionnaire, il avance : «il est incontestable que nous aurons en 1980 un nombre beaucoup plus grand de fonctionnaires et de technocrates ; autant souhaiter qu'ils deviennent de plus en plus responsables et de moins en moins paperassiers».

Dans la décennie qui allait suivre devaient effectivement pulluler des rapports, colloques et comptes rendus de tous acabits et des deux azimuts. Déjà au 39^e Congrès de l'ACFAS, en 1971, Guy St-Pierre, ministre de l'Éducation, annonce la création d'un Conseil de la politique scientifique. Par la suite, celui-ci produisit quelques études puis végéta, faute de fonds et de support. Pendant ce temps, au Canada, la part du produit national brut consacrée à la recherche et au développement décroissait, passant de 1,24% en 1970 à 0,97% en 1980.

Le rapport Lamontagne

Le premier et le plus important de ces rapports, celui du Comité sénatorial présidé par l'honorable Maurice Lamontagne, fut publié en quatre volumes de 1970 à 1977 et s'intitulait «Une politique scientifique canadienne»⁷. Entreprises dès 1968, les audiences du Comité accumulèrent 12 000 pages de mémoires écrits et de témoignages verbaux émanant des organismes gouvernementaux, des universités, de l'industrie, des associations nationales et des particuliers, ce qui constitue un record Guinness de la consultation scientifique.

En 1972, l'ACFAS parraina un autre colloque intitulé : «*Une politique scientifique canadienne?*» où le sénateur Lamontagne répliqua au mémoire de l'ACFAS sur le rapport du Comité sénatorial. Il précisait, notamment, que son mandat ne couvrait pas le secteur provincial, en réponse à l'objection que la politique scientifique telle que formulée par le Rapport sénatorial ne semblait relever que d'un seul niveau de gouvernement : l'État fédéral. Les travaux du Comité sénatorial eurent plusieurs conséquences : création d'un ministère d'État aux Sciences et à la Technologie (MEST), constitution du Conseil des Sciences du Canada en société de la couronne, fondation de SCITEC (Association des scientifiques, ingénieurs et technologues du Canada, dont, incidemment, aucune association d'ingénieurs ne fait partie). Destiné à corriger un système où les recherches des ministères et des organismes gouvernementaux n'étaient pas articulées avec des préoccupations définies politiquement, où « l'offre créait sa propre demande au lieu de répondre aux besoins du public », le MEST répondait à ce qu'on appelait « un vide au centre » (des décisions).

Malgré ces bases apparemment solides, le sénateur Maurice Lamontagne devait déclarer, cinq ans plus tard, au 45^e Congrès de l'ACFAS, qu'« en somme, l'insuffisance et le déséquilibre de l'effort total de recherche et de développement ainsi que du budget de la science du gouvernement canadien continuent de se manifester comme le Comité sénatorial les avait observés il y a cinq ans ». La seconde enquête du Comité, publiée peu après (en 1977), devait conclure à l'échec du ministère d'État aux Sciences et à la Technologie. « Les lacunes fondamentales de l'effort scientifique national et gouvernemental que le Comité avait dépistées en 1970 n'ont pas été redressées » commente le rapport (vol. 4). On impute cet état de chose, bien sûr, à « l'inflation, la récession, aux programmes de lutte contre l'inflation et à l'austérité financière du gouvernement ».

Poursuivre l'optimum

Entre-temps, un autre rapport intitulé « Poursuivre l'optimum »⁸, sur la politique de la recherche dans les universités au Canada, était venu ajouter son grain de sel à l'eau du moulin. Rédigé par L.P. Bonneau et J.A. Corry (1972), il était publié par un organisme non gouvernemental : l'« Association des Universités et Collèges du Canada » et de ce fait, disposait de pouvoirs d'incitations sans doute limités. Le rapport Bonneau-Corry qui « n'a pas suscité un très large écho »⁹ reprend l'idée du rapport Lamontagne de « créer des centres de spécialisation ». La recherche fondamentale (donc universitaire, semble dire le rapport) devra perdre de sa prépondérance au profit de la recherche appliquée et du développement, avancent les auteurs. Ils distinguent aussi la « réflexion scienti-

fique» et la «recherche de pointe», ce qui risquerait de faire de la première un parking pour mauvais chercheurs, commente alors l'ACFAS. «En 1971-72, remarque aussi l'ACFAS, les subventions du Conseil national de recherches à toutes les universités francophones du pays étaient au total inférieures aux subventions versées à la seule université de Toronto». Le critère d'excellence fait exceller ceux qui excellent déjà. Et l'ACFAS de conclure: «Une concertation reste encore à réaliser entre les niveaux de gouvernement sur le partage des juridictions en matière de recherche scientifique.»

En 1977, le dernier rapport Lamontagne, intitulé «Progrès et œuvre inachevée» (vol. 4), conclut que «l'objectif national que nous avons proposé pour la recherche et le développement — 2,5% du PNB en 1980 — n'est plus réaliste» et «exhorte» le gouvernement à prévoir pour 1982 «un objectif correspondant à 1,5% du produit national brut». Ce taux correspond à peu près à celui de l'Italie alors que les États-Unis dépendent largement 2,4% de leur PNB, les Japonais et les Allemands près de 2% et les Français 1,8% en recherche et développement. Par ailleurs, nous remarquerons (Statistique Canada) qu'encore en 1978-79, 13,1% seulement des 1,4 milliard dépensés par le gouvernement fédéral en matière scientifique étaient versés au Québec (en *incluant* les universités anglophones: McGill, Concordia et Bishop).

Livre vert, livre blanc

Conscient de ce sous-développement à l'intérieur d'un sous-développement, le nouveau gouvernement du Parti québécois demande, dès avril 1977, à son Conseil de la politique scientifique (Ministère de l'éducation du Québec) d'analyser la «problématique de la politique scientifique». Le rapport¹⁰ présenté par Louis Berlinguet, ex-président de l'ACFAS (1969), est déposé en 1978 et définit la politique scientifique comme «l'ensemble des mesures gouvernementales permettant au système de la science et de la technologie de participer le plus adéquatement possible à l'atteinte des objectifs de la collectivité». C'est l'amorce du livre vert de 1979 et de la consultation parrainée par M. Camille Laurin, ministre d'État au développement culturel (et scientifique, ajoutera-t-on plus tard).

Le livre vert¹¹ «Pour une politique québécoise de la recherche scientifique» ne suscite pas l'unanimité, surtout chez les universités qui redoutent une ingérence gouvernementale accrue¹². Lors de son congrès de 1979, à Montréal, l'ACFAS consacre un important colloque au livre vert. M. Camille Laurin, alors ministre d'État au développement culturel et parrain du projet, vient y résumer les orientations et hypothèses du document en insistant sur la nécessité d'une participation étroite des chercheurs au processus décisionnel. Parmi les invités, M. Jacques Des-

noyers souligne l'urgence de décisions concrètes en matière de coordination et de financement de la recherche. M. Guy Savard préconise d'importants dégrèvements fiscaux pour encourager la recherche industrielle. Enfin, M. Jacques Genest considère comme prioritaire le développement de centres d'excellence.

Le gouvernement du Québec propose au milieu de 1980 «*Un projet collectif*» qui est «un énoncé d'orientations et un plan d'action pour la mise en œuvre d'une politique québécoise de la recherche scientifique». Sans avoir le volume record du rapport Lamontagne, ce «livre blanc»¹⁴ énonce une politique qui se veut plus spécifiquement articulée en fonction des besoins et des ressources de la collectivité québécoise. Les grands thèmes en sont :

- a) la démocratisation de la science
- b) le développement et l'organisation des ressources humaines
- c) la gestion du développement scientifique
- d) le financement de la recherche industrielle et universitaire
- e) l'instauration d'un cadre politique propice au développement scientifique du Québec.

De toute évidence, le dernier thème lie fatalement le développement scientifique du Québec au «rapatriement unilatéral» des ressources accaparées par le fisc fédéral. Le livre blanc devenait de ce fait un des éléments de la politique d'accès à la souveraineté du gouvernement du Québec. La partie politique du livre blanc a été sérieusement hypothéquée par le résultat référendaire.

Pendant ce temps, le Conseil des sciences présente une pléthore de documents à l'opinion publique («La sensibilisation du public canadien aux sciences et à la technologie¹⁴» (1981), «Les sciences au Québec : Quelle éducation ?¹⁵» (1981), «L'enseignement des sciences vu par un ingénieur¹⁶» (1981), etc. etc.

Au début de décembre 1980, le Conseil des sciences du Canada a tenu un colloque sur «l'articulation du complexe de la recherche» (Challenge of the Research Complex), à l'édifice Lester B. Pearson, à Ottawa. Le mot d'ordre : la concertation, ou plus précisément «les mécanismes de concertation de l'effort de «R et D» et de diffusion des connaissances scientifiques et techniques entre les secteurs industriels, universitaires et publics».¹⁷

Au même moment la crise universitaire prévue dans le rapport Lamontagne s'amplifie, attisée par les hauts taux d'intérêt et la politique consécutive d'austérité : coupures budgétaires et mises à pied sont de rigueur. Les inscriptions aux études supérieures suivent la tendance nord-américaine, à la baisse. «L'appui insuffisant du gouvernement»

(Lamontagne, vol. 4) et « le manque de mobilité des chercheurs » seraient les responsables de cette inertie...

Où en est-on ?

Le spectateur de ces louables initiatives peut être dérouté par la légitimité, sur le plan national, des propositions de ses deux fonctions publiques. Reste que le mot « national » est ambigu, tant dans le comportement électoral du contribuable francophone que dans l'attribution effective des subventions et contrats de recherche et de développement.

Sur le strict plan de la promotion de la science en milieu francophone, dont l'ACFAS a fait sa raison d'être, force nous est de constater que la fiche des performances du gouvernement fédéral depuis 50 ans, quoiqu'équitable au pro rata des chercheurs, n'est guère reluisante au pro rata de la population. Celle du gouvernement provincial, responsable au premier chef de l'éducation, ne l'était guère non plus avant la dernière décennie et l'est moins depuis quelques mois. L'est encore moins celle de l'industrie canadienne, qui participe à moins d'un tiers de la recherche et du développement alors que la participation industrielle, aux États-Unis, est prépondérante.

Quelles sont les perspectives d'avenir ? Peu encourageantes à court terme, en ce qui concerne la recherche universitaire, comme le laisse présager le thème du colloque général du 50^e Congrès : *La crise financière des universités; qu'advient-il de la recherche?* Pourtant, malgré les compressions budgétaires, les conseils de recherche fédéraux ainsi que le Fonds FCAC du Québec ont obtenu en 1981-1982 de substantielles augmentations de leurs crédits. Mais en fait, c'est la stimulation de la recherche industrielle et de l'innovation technologique qui est en voie de devenir l'objectif prioritaire, ce que réclamait il y a plus de dix ans le Comité sénatorial et que préconise avec insistance le Conseil des sciences dans ses dernières interventions. Dans la présente décennie, on verra probablement le centre de gravité de l'activité scientifique se déplacer progressivement des universités vers des établissements périphériques, para-publics ou privés. Déjà le Québec se prépare à expérimenter un programme de recherche subventionnée dans les cégeps.

Saturés de débats et de consultations, les chercheurs et gestionnaires de la recherche ne sauraient cependant se désintéresser de la partie décisive qui s'engage et dont pourraient résulter de nouvelles règles du jeu.

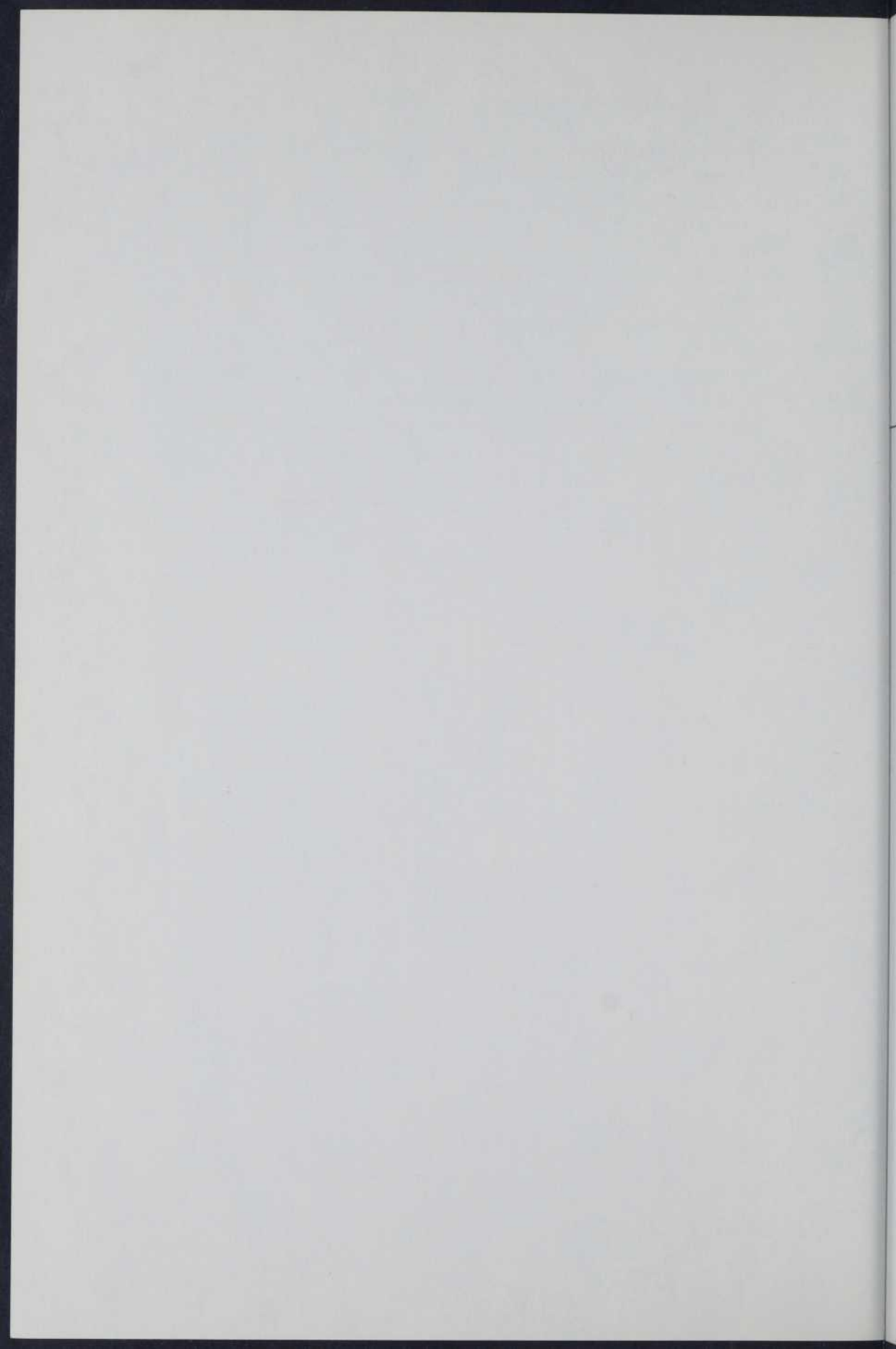
Il est à prévoir que les prochains congrès de l'ACFAS aborderont de plus en plus systématiquement ces préoccupations.

Références

1. ACFAS, *Pour une politique scientifique au Québec*, communications présentées au colloque organisé par l'ACFAS lors de son 33^e congrès annuel, 1966.
2. DUCHESNE, Raymond, (1978), *La science et le pouvoir au Québec (1920-1965)*, Bureau de la science et de la technologie, M.E.Q., Éditeur officiel, Québec.
3. Groupe de professeurs de l'Un. Laval, *Cri d'alarme: la civilisation scientifique et les Canadiens français*, P.U.L., Québec. (1963).
4. OUELLET, Cyrias, *La vie des sciences au Canada français*, Min. Aff. Cult., Québec 1964.
5. MACDONALD, John B., DUGAL, L.P. et al., *Le gouvernement fédéral et l'aide à la recherche dans les Universités canadiennes*, Conseil des sciences du Canada (Études spéciales no. 7), Ottawa 1969.
6. ACFAS, *Annales de l'ACFAS*, pour l'année 1969-1970, comptes-rendus du 38^e congrès, 1970.
7. Comité sénatorial de la politique scientifique, *Une politique scientifique canadienne*, présidé par l'H. Maurice Lamontagne, Volume 1 : «Une analyse critique: le passé et le présent» (1971), Volume 2 : 2: «Objectifs et stratégies pour les années 1970» (1972), Volume 3: «Les structures gouvernementales pour les années 1970» (1973), Volume 4: «Progrès et œuvre inachevée» (1977), (Approvis. et Serv., Ottawa).
8. BONNEAU, L.P., et CORRY, J.A., *Poursuivre l'Optimum*, (politique de la recherche dans les universités du Canada) Rapport de la Commission d'études sur la rationalisation de la recherche universitaire, Association des Universités et Collèges du Canada, Ottawa 1972.
9. HAMEL, Serge, «*Quelques observations sur le rapport Bonneau-Corry*», par la commission scientifique de l'ACFAS, le Bulletin de l'ACFAS, Vol. 10 no 1, Montréal.
10. Conseil de la politique scientifique du Québec, *Problématique de la politique scientifique*, M.E.Q., Québec 1978.
11. Le ministre d'État au développement culturel, *Pour une politique québécoise de la recherche scientifique*, (livre vert), Éditeur Officiel du Québec, Québec 1979.
12. Le ministre d'État au développement culturel, *Pour une politique québécoise de la recherche scientifique: La consultation*, Éditeur Officiel du Québec, Québec 1980.
13. Le ministre d'État au développement culturel, *Un projet collectif, (Énoncé d'orientation et plan d'action pour la mise en œuvre d'une*

politique québécoise de la recherche scientifique) (livre blanc)
Éditeur Officiel du Québec, Québec 1980.

14. Conseil des sciences du Canada, *La sensibilisation du public canadien aux sciences et à la technologie*, (rapport à l'intention du ministre d'État chargé des sciences et de la technologie), Ottawa 1981.
15. Conseil des sciences du Canada, *Les sciences au Québec: Quelle éducation?*, compte rendu d'un colloque conjoint C.S.C. — Assoc. des prof. des sciences du Québec, Ottawa 1981.
16. GEORGES, D.A., *L'enseignement des sciences vu par un ingénieur*, (exposé à débattre), Conseil des sciences du Canada, Ottawa 1981.
17. Conseil des sciences du Canada, *L'articulation du complexe de la recherche*, (compte rendu d'un colloque), Ottawa 1981.
18. Ministre d'État Sciences et Technologie, *Activités scientifiques fédérales 1981-82*, Ottawa 1981.



En marge des congrès

*Vers la
démocratisation
de la science*

«Ainsi la culture intensive des sciences nous apparaît... comme une des conditions les plus essentielles à notre survivance.».

Léo Pariseau, à l'inauguration officielle de l'ACFAS, le 15 mai 1924.

«Vue sous l'angle de la vérité, la science est un bien culturel; sous l'angle de l'utilité, elle est une force de production.».

La politique québécoise du développement culturel, Québec, Ed. off. 1978, ch. XII

Le congrès annuel est le point de rencontre (point zéro) des deux axes qui justifient l'ACFAS : verticalement, la promotion de la recherche universitaire, gouvernementale et industrielle et horizontalement, la diffusion de la connaissance scientifique. Ultimement, le premier axe résulte en l'atomisation des disciplines scientifiques et en l'intégration des chercheurs spécialisés à des communautés scientifiques spécifiques mais internationales. Le second axe, lui, devrait engendrer des organismes de culture scientifique populaire autonomes.

En marge de ces congrès où « la science qui avance » (la recherche) rencontre la société qu'elle fait avancer, l'ACFAS a effectivement suscité l'émergence de plusieurs initiatives qui s'inscrivent dans ce qu'il est maintenant convenu d'appeler « la démocratisation de la science » : création de Québec Science, d'Hebdo-science ; collaboration à la mise sur pied des Cercles des jeunes naturalistes, du Conseil de la jeunesse scientifique, de feu la Fédération québécoise du loisir scientifique, de l'Association des communicateurs scientifiques ; contribution à la Semaine des Sciences, aux Expo-Sciences, au futur Musée de la Science et de la Technologie de Montréal, etc.

La culture scientifique populaire

Au Québec, la communication et le loisir scientifiques connaissent, surtout depuis une douzaine d'années, une évolution intéressante caractérisée par l'apparition de groupes et de projets nouveaux auxquels l'ACFAS s'est souvent associée.

Bien sûr, la démocratisation de la science ne va pas sans l'articulation dynamique de la recherche avec les besoins et les préoccupations de la collectivité. Mais la culture scientifique populaire constitue une condition essentielle à cette saine articulation.

La culture scientifique d'une société dépend en grande partie des intermédiaires qui font le lien entre les chercheurs et le public; ces communicateurs ont pour rôle de «décoder» l'information scientifique et de la rendre accessible à différents niveaux, qu'il s'agisse de rejoindre un large public ou de servir une clientèle plus identifiée, comme les étudiants et les entreprises, ou encore, par l'animation et la préparation de moyens d'apprentissage, de favoriser la participation directe de la population à des activités de loisir scientifique. C'est une fonction complexe et exigeante, qui s'exerce d'ailleurs dans les deux sens puisque les milieux de la recherche auraient souvent, pour leur part, avantage à être mieux sensibilisés aux attentions et aux perceptions du public vis-à-vis eux. (V. Serge Hamel, *La culture scientifique populaire*, Le Bulletin, Vol. 1, no 3.)

L'information scientifique

«La vulgarisation scientifique est génératrice de doute. C'est en ce sens qu'elle est essentielle à la démocratie. (...)

Certes, l'information-média ne remplacera jamais l'enseignement comme moyen d'accès à la pratique scientifique. Ce n'est pas là son rôle. Mais en faisant partager un langage, en établissant des contacts entre les intuitions du lecteur et une certaine conception du monde, un certain langage, une certaine culture (celle des hommes qui justement aujourd'hui exercent le vrai pouvoir à long terme, le pouvoir de façonner notre avenir), l'information scientifique joue le rôle de bouée de référence culturelle. C'est le lien organique réel qui permet à un lecteur, même celui qui n'a pas de véritable formation scientifique, de se retrouver dans un univers modelé par le technicien, dans un langage teinté de concepts savants, dans une civilisation dont il se sentirait autrement étranger». (Pierre Sormany, Rapport annuel d'Hebdo-science, 1980-1981).

Nous assistons à une explosion de l'information scientifique dans la presse écrite et dans les média électroniques.

Le travail de pionnier accompli par Fernand Seguin a porté fruit.

La radio et la télévision d'État ne craignent plus d'insérer dans leur programmation des reportages et des chroniques scientifiques; il y

a évidemment encore amplement matière à amélioration, mais il faut reconnaître que les progrès sont substantiels. De nouvelles revues spécialisées sont nées. La dernière en lice, **Science et Technologie**, avec ses 100,000 copies par numéro, constitue à cet égard un formidable pari. Parmi les nombreuses réalisations originales du Québec dans ce domaine, il y en a trois notamment qui pourraient jouer un rôle déterminant dans le développement d'un véritable réseau québécois de la communication scientifique. Il s'agit du succès remarquable du magazine Québec Science, de la création de l'Association des communicateurs scientifiques et de la mise sur pied du Service d'information Hebdo-science.

Québec Science

Le magazine Québec Science tient ses origines du périodique *Le jeune scientifique* publié par l'ACFAS pendant les années soixante et qui faisait lui-même suite à la revue *Le jeune naturaliste*. L'ACFAS n'ayant pas les moyens de poursuivre une entreprise aussi déficitaire, l'Université du Québec prit la relève, consentit les investissements nécessaires et, sur une période de deux ans, modifia complètement la formule de cette publication : un nouveau nom, *Québec Science* ; une nouvelle approche, axée sur le traitement journalistique de l'actualité scientifique plutôt que sur la vulgarisation comme instrument pédagogique ; un nouveau mode de distribution, orienté non plus vers les abonnements de groupes, mais vers les abonnements individuels et les ventes au kiosque. Ce coup de barre a eu d'heureux effets puisque le tirage est passé de 1 500 en 1971 à près de 30 000 en 1982. On peut estimer à plus de 100 000 son nombre de lecteurs. Compte tenu du marché intérieur, une telle pénétration a peu d'équivalents parmi les magazines scientifiques et se compare favorablement sous ce rapport, toutes proportions gardées, au *Scientific American* et à *Science et Avenir*. Québec Science est devenu presque autonome financièrement, avec guère plus de 10% de ses revenus provenant de subventions gouvernementales. Depuis 1976, Québec Science a entrepris un travail d'édition, en publiant des dossiers sur la santé, les télécommunications, l'énergie nucléaire, etc.

L'Association des communicateurs scientifiques

L'Association des communicateurs scientifiques du Québec a été fondée en 1977 pour regrouper ceux qui travaillent de diverses façons à l'information du public dans le domaine scientifique, en vue d'améliorer la qualité et la quantité de l'information scientifique et technique et d'intensifier les interactions entre les milieux scientifiques et l'ensemble de la société. L'ACS compte à son actif des réalisations concrètes : la mise en candidature de Fernand Seguin au prix Kalinga de l'Unesco ;

l'organisation de colloques et la présentation de mémoires; la création du service Hebdo-science; l'organisation de stages de formation pour chroniqueurs scientifiques et l'organisation d'une semaine des sciences en 1980, en collaboration avec d'autres associations scientifiques. L'ACS tient son assemblée annuelle dans le cadre du congrès de l'ACFAS.

Hebdo-science

Mis sur pied en 1978 par l'ACS et l'ACFAS grâce à une subvention temporaire du Conseil des Sciences du Canada, le Service d'information Hebdo-science s'est depuis considérablement développé. Son objectif premier est de «sensibiliser le public aux grandes questions scientifiques actuelles et au rôle de la science dans notre société». Hebdo-Science vise les média qui rejoignent un vaste public mais qui ne véhiculent pas d'information scientifique: des «média régionaux, des hebdomadaires et peut-être ultérieurement, les stations de radio et de télévision».

En 1982 existent simultanément Hebdo-science, Hebdo-science Radio et Hebdo-science T.V. De 1 à 3 millions de francophones, ad mare usque ad mare, sont rejoints hebdomadairement par Hebdo-science, qu'ils le sachent ou non! Hebdo-science est devenu une véritable agence d'information scientifique, avec un réseau ramifié de collaborateurs réguliers et de pigistes, avec des moyens pourtant modestes.

Déjà bien implanté dans la presse régionale, qui comprend plus de 200 hebdomadaires, Hebdo-science a connu avec sa formule de textes radiophoniques un succès inespéré (plus de 100 abonnements de stations). Une des chroniques hebdomadaires («Le petit débrouillard») d'Hebdo-science a été éditée avec Québec Science et est devenue un des best-sellers de l'été 1981 au Québec. Une troisième édition est actuellement en vente et une série de volumes semblables, à l'intention des enfants, est prévue. D'autre part, Hebdo-science produit avec le réseau Intervision une série d'émissions T.V. diffusée huit fois par semaine sur le câble.

Le loisir scientifique

«Le terme est assez récent, écrit Serge Hamel, mais la réalité n'est pas nouvelle. Jadis, on parlait d'éducation populaire, de formation des jeunes, d'initiation aux méthodes scientifiques. Dès les années trente, on comptait au Québec plusieurs groupes organisés, surtout dans les domaines des sciences naturelles et de l'histoire régionale. Des associations bien connues aujourd'hui étaient déjà fort actives, comme la Société de Biologie de Montréal, les Cercles des jeunes naturalistes, la So-

ciété zoologique de Québec, la Société linnéenne de Québec et la Société de Géographie de Québec. Le Jardin Botanique de Montréal et le Jardin zoologique de Québec étaient des lieux d'animation très vivants. Un peu plus tard sont venus les camps de sciences, les clubs et les expo-sciences et de nouvelles sociétés d'amateurs se sont fondées. Pendant longtemps, l'ACFAS a été lieu de rassemblement des sociétés de loisir et d'éducation scientifique. Puis, avec le développement de la communauté scientifique du Québec, l'ACFAS s'est de plus en plus identifiée aux milieux professionnels de la recherche et a encouragé le regroupement des organismes des jeunes scientifiques et des clubs d'amateurs dans des structures autonomes et adaptées à la dynamique particulière de ces milieux. Et c'est ainsi qu'aux C.J.N. sont venus s'ajouter le Conseil de la jeunesse scientifique et la Fédération québécoise du loisir scientifique.»

Depuis peu, le dernier organisme a enregistré un échec financier en partie imputable à l'organisation d'un «Salon de l'Énergie» et le Conseil de la jeunesse scientifique (C.J.S.) s'est muté en Conseil de développement du loisir scientifique (C.D.L.S.) et accapare peu à peu des champs d'activités occupés auparavant par la F.Q.L.S.

L'Expo-Science de Montréal, affiliée au C.D.L.S., donne en 1982 le coup d'envoi de son premier «Salon de la Science et de la Technologie» (à la Place Bonaventure) et le C.D.L.S. parraine un Centre de Loisirs Scientifiques du Montréal Métropolitain (C.L.S.M.M.). Dans cet éclatement et cette multiplication des structures, le C.D.L.S. semble émerger comme le premier interlocuteur du bailleur de fonds gouvernemental, et, qui sait, une éventuelle fonction publique du loisir scientifique.

Les semaines des sciences

Du 17 au 26 octobre 1980, tout le Québec a vibré au diapason de la science, pendant la Semaine des sciences. Organisée par différents organismes, dont l'ACFAS, cette Semaine a permis à un vaste public de «découvrir (...) l'omniprésence de la science dans le quotidien tout en la débarassant de son aura céleste». (Eric Devlin, «La première Semaine des sciences au Québec», Bulletin de l'ACFAS, Vol. 2 no 2).

Pendant une semaine, les universités, cegeps et instituts de recherche québécois ont ouvert leurs portes au public, des expo-sciences, des excursions ont eu lieu, des conférences, des films se sont déroulés et même des centres commerciaux accueillent des expositions scientifiques.

Une autre semaine des sciences s'est déroulée du 30 avril au 10 mai 1982 suivant une formule sensiblement différente: très décentralisée, avec une gestion régionale autonome. Conférences publiques, expositions, colloques, «opérations portes ouvertes» et, manifestation diverses étaient au programme.

Un Musée de la Science et de la Technologie à Montréal ?

Montréal est la seule communauté importante du Nord-Est américain à ne pas posséder de Musée de la Science, ou de «Centre de la Science». Beaucoup de projets ont avorté. Dès l'inauguration de l'ACFAS, en 1924, le maire de Montréal, M. Duquette, se montrait favorable à un musée d'histoire naturelle (Muséum) à Montréal mais avançait candidement que ses pouvoirs «étaient limités». Il s'agit, bien sûr, d'une autre époque!

Plusieurs projets de musées sont dans l'air. Afin de rassembler nos ressources, un colloque sur le thème d'un «Musée de la science et de la technologie» se déroule dans le cadre du 50^e Congrès de l'ACFAS.

Conclusion

Ce tour d'horizon de l'œuvre de diffusion de la science qui soutend les congrès de l'ACFAS n'est nullement exhaustif. Il faudrait parler du rôle joué par l'Association des Professeurs de Sciences du Québec dans l'enseignement des sciences à l'école et au collège. Il faudrait parler des liens entretenus par l'ACFAS avec quelques organismes à caractère écologique, avec des ministères ou agences gouvernementales, avec les institutions scolaires et universitaires...

Bien sûr, l'ACFAS a organisé 50 congrès. Mais en marge des congrès et au-delà des préoccupations qu'on a dites élitistes de promotion de la recherche, c'est un obscur travail de démocratisation de la science qu'elle réalise.



*Textes
choisis*



Le premier laboratoire de botanique de l'Université de Montréal (circa 1923), rue St-Denis, Montréal. De gauche à droite: Jules Brunel, Marie-Victorin, Gérard Gardner (photo J. Brunel).

L'Association canadienne-française pour l'avancement des sciences¹

par

F. MARIE-VICTORIN, F.E.C.

*Directeur de l'Institut botanique
de l'Université de Montréal (1924)*

Le fait dominant de l'histoire du dernier siècle est sans doute le développement étourdissant des sciences physiques et naturelles, avec le bouleversement économique qui en est fatalement résulté. Rien, à l'heure actuelle, n'indique que ce développement et ce bouleversement approchent de leur terme. Combien RENAN avait raison et combien il avait tort quand il s'écriait :

«Jamais des gens, quelque ingénieux qu'on les suppose, ne bénéficiant pas des acquisitions successives d'une science organisée, n'auraient découvert l'emploi de la vapeur, le télégraphe électrique, le gaz d'éclairage, le télescope, la photographie. Voilà des découvertes savantes, supposant une science organisée. Eh bien ! messieurs, désormais il n'y en a plus guère d'autres à faire. Le champ des découvertes instinctives, empiriques, est épuisé ; on ne trouvera plus rien sur les grands chemins ; il faut s'engager dans les chemins les plus secrets et les plus détournés. Il n'y a plus moyen de créer des instruments nouveaux à l'humanité, si l'on ne procède par l'analyse la plus profonde, par une analyse qu'un très petit nombre d'hommes peuvent comprendre.»

(...)

Aussi, à peine sorties de la fournaise de la guerre, les grandes nations, qui ont fait la navrante expérience d'un outillage scientifique encore plus puissant pour détruire que pour créer, reprennent néanmoins, avec une ardeur rajeunie, les travaux scientifiques de la paix relative dont elles jouissent. Dans cette course à la connaissance et à la découverte, comme dans celle aux armements, nulle nation ne peut s'arrêter sans devenir automatiquement tributaire de celles qui battent la marche.

Le jeune peuple canadien-français n'a certes jamais été indifférent aux progrès réalisés par ses aînés, mais, — et c'est presque un lieu commun de le répéter, — ses efforts se sont surtout exercés dans le domaine particulier de la survivance nationale et religieuse, et dans celui de l'or-

1. *Extrait de la Revue trimestrielle canadienne, Vol. 10, 1924, pp. 95-99.*

ganisation sociale et économique. Ceux qui nous ont précédés ont visé à l'essentiel et paré au plus pressé. Ils nous ont conquis péniblement et de haute lutte une cohésion et une armature morale dont nous sommes fiers. Ils ont atteint, et largement, le but qu'ils se proposaient: ils ont réalisé ce qu'on a appelé le miracle canadien et qui n'était peut-être que la résultante d'énergies concentrées et dirigées sur un seul point par les chefs religieux et civils d'un petit peuple têtu résolu à ne pas céder ce qui le faisait lui-même. De ces labeurs et de ces conquêtes, nous devons savoir gré aux lointains ancêtres dont nos enfants épellent les noms dans les manuels, comme aux nôtres d'hier et qui seront demain l'histoire.

(...)

Les motifs de la recherche peuvent être aussi variés que le tempérament, les goûts et les besoins de ceux qui s'y engagent. Mais le motif qui doit primer les autres, — que les hommes pratiques avant tout ne s'en scandalisent pas de prime abord, — est incontestablement le plaisir très noble et très élevé qui se trouve dans la recherche de la vérité pour elle-même. Les profits industriels, la gloire scientifique, voire même l'amélioration des conditions matérielles de la vie de l'humanité, sont des stimulants certes légitimes, et qui continueront sans doute à recruter la masse des travailleurs scientifiques. Il n'en est pas moins vrai cependant que ces stimulants présentent un danger, qui est celui de tous les stimulants. Inconsciemment peut-être, les intérêts en jeu, les idées préconçues et les buts trop précis gêneront la conduite des recherches, entraîneront dans des directions déterminées et peut-être irrémédiablement vides, empêcheront, en tous cas, de battre dans tous les sens la grande nuit de l'inconnu. L'histoire de la découverte scientifique montre que, le plus souvent, on trouve ce qu'on ne cherchait pas, et que c'est le hasard qui, en faisant concourir fortuitement les ordonnées, est le grand découvreur de rapports et de faits nouveaux. Mais encore faut-il que le hasard trouve au point de concours des ordonnées révélatrices, pour recueillir ses révélations, des esprits préparés et attentifs, capables d'enregistrer l'éclair qui n'a lui qu'un instant, d'en dégager les sources et d'en calculer la portée.

(...)

Certes, l'argent n'est qu'un symbole et un outil, la forme statique de l'énergie humaine. Il n'est pas l'intelligence et ne la crée pas, non plus que dans le carrare, le marteau du sculpteur ne crée l'Apollon ou la Madone.

(...)

Mais si l'argent est le nerf de la guerre, il n'en est que le nerf, le cerveau est ailleurs. Aussi dans tous les grands pays, on ne s'est pas contenté de subventionner la recherche. Pour grouper les forces et coordonner les travaux, pour stimuler et diriger, pour multiplier les points de contact entre des spécialités et des spécialistes qui risqueraient

de s'ignorer et de se méconnaître, de grandes organisations dites « associations pour l'avancement des sciences », ont été créées partout. On connaît les Associations française, anglaise et américaine. Il y en a d'autres. La dernière née est l'*Association canadienne-française pour l'Avancement des Sciences*. Elle date déjà de plusieurs mois et c'est complètement organisée qu'elle se présente aujourd'hui au public qui, — tout porte à l'espérer, — lui fera bon accueil.

(...)

C'est un pas en avant définitif que nous venons de faire. C'est la mise en faisceau de nos modestes ressources, et la mise en valeur dans tous les domaines scientifiques des talents et des bonnes volontés qui ne nous manquent pas.

Chez une nation si jeune d'espoir et qui possède l'immense avantage de parler l'une des trois langues scientifiques du monde, nul ne peut prévoir la portée immense d'une telle création. Nous savons seulement que désormais des cadres sont dressés, où vont s'organiser les travaux et les études de nos compatriotes. Nous savons encore que ce séculaire isolement du travailleur scientifique, isolement splendide mais désastreux, va cesser. Le branle est donné et rien ne l'arrêtera plus !

F. Marie-Victorin

Et avant l'Acfas, il y eut la Spaslac*

par

Léo Pariseau

(premier président de l'ACFAS)

L'étiquette collée sur mon modeste envoi désigne exactement le contenu. J'aurais pu écrire: «Contribution à l'histoire du mouvement scientifique au Canada français»; sur la foi d'un titre répandu par les journaux, le grand public se serait écrié: Quel infatigable chercheur que ce docteur Pariseau, et quel découvreur!

Mais il ne s'agit présentement que d'apaiser les mânes d'un confrère et de déposer dans les archives de notre société quelques papiers qui pourront servir à quelque chose, un jour.

Au lendemain du dîner où j'annonçais, à l'univers stupéfait et ravi, la naissance de notre chère ACFAS, je m'entendis reprocher d'avoir passé sous silence l'effort de certains pionniers sans qui nous n'existerions pas, disait-on. Confus et désolé, j'excipai de mon ignorance et suggérai au principal offensé et à ses amis de faire une mise au point.

Les années passèrent et rien ne parut; mais le jour où nos *Annales* publièrent un discours demeuré longtemps inédit, les protestations reprirent.

L'ACFAS serait-elle, comme on l'a insinué, la fille ingrate de la *Société pour l'avancement des sciences, des lettres et des arts au Canada*? Voyons ce qu'il y a de vrai là-dedans...

L'ACFAS, vous le savez tous, c'est l'*Association canadienne-française pour l'avancement des sciences*. Confectionner des mots avec les initiales les plus significatives d'une phrase est un petit jeu auquel tout le monde se livre aujourd'hui. Nous sommes tellement pressés qu'il ne nous suffit plus de faire de la sténographie ou de la sténotypie; nous en sommes rendus à une véritable sténophonie en attendant, je suppose, de verser dans la sténopsychie?

Le hasard a bien servi l'ACFAS, car son vocable synthétique — son sigle, comme on dit — n'est pas trop cocasse. Par contre, le hasard a été généreux pour la société dont j'ai à vous entretenir, puisqu'il nous faut l'appeler la... SPASLAC!

Elle fut fondée le 1^{er} avril 1908, comme l'attestent les prospectus que voici. Le premier jour d'avril! Advenant un échec, les promoteurs s'exposaient à la facile plaisanterie que vous devinez. Mais, comme on verra, s'ils promirent beaucoup plus qu'ils ne purent donner, leur œuvre n'a pas du tout l'aspect d'un poisson d'avril. Ceci dit, voyons les brochures.

* Extrait de *Les Annales de l'ACFAS*, vol. 9, 1943, pp. 177-194.

L'une est consacrée entièrement aux statuts et règlements de la nouvelle société. On y apprend que les sociétaires étaient divisés en membres fondateurs et membres adhérents ; ces derniers avaient droit à un rabais de 50 pour cent sur les prix d'entrée aux conférences, expositions et autres manifestations... Le reste de cette brochure ne présentant aucun intérêt, je passe à l'autre qui vous apprendra certaines choses oubliées par les survivants eux-mêmes.

Au bout de l'année 1909, ils étaient trente-cinq. Si tout le monde paya son écot, la tirelire du trésorier se trouva donc à contenir l'énorme somme de \$175. C'est trop peu pour expliquer l'effort fourni par la Spas-lac, car l'argent sera toujours le nerf de toutes les guerres. Il nous faut donc supposer que les promoteurs se laissèrent « taper » bien au-delà de la contribution réglementaire, ou que les adhérents furent exceptionnellement nombreux et généreux, ou encore que l'État se fit providence, ou enfin que quelque riche particulier se révéla mécène. Le prospectus est muet sur ces détails, mais on trouverait peut-être dans les journaux du temps — 1909 à 1910 — des remerciements aux bienfaiteurs insignes.

Ses trente-cinq fondateurs sont mentionnés dans l'ordre alphabétique, comme il convient. Vingt-trois d'entre eux sont morts ; peut-être faut-il écrire vingt-cinq, puisque l'on relève les noms de deux Français dont la guerre nous sépare aussi complètement que si le Styx même coulait désormais entre eux et nous.¹

Si nous refaisons le tableau, en classant les personnages suivant leurs professions respectives, nous trouvons qu'il comprend :

Artistes divers et hommes de lettres	11
Médecins	9
Magistrats et autres « hommes de loi » . .	6
Ingénieurs	5
Prêtres	4

Je voudrais pouvoir écrire que tous ces messieurs s'employèrent avec la même énergie à l'avancement des sciences, des lettres et des arts. Malheureusement les franches admissions de quelques-uns des survivants que j'ai interviewés, montrent bien que plus d'un pionnier se contenta d'assister à la séance inaugurale, laissant au Bureau de direction tout l'honneur d'innover, et toute la peine aussi.

Mais alors, direz-vous, la SPASLAC se présenta au public sous de fausses couleurs ? Elle réclama aux particuliers et aux gouvernants ce qu'il fallait pour assurer l'avancement simultané des sciences, des let-

1. Depuis notre dernier congrès la mort a fait signe au docteur B.-G. Bourgeois. Il est mort de son lit d'agonisant et il s'est tenu debout aussi longtemps qu'il a pu « pour mourir comme mon fils » a-t-il dit. Son fils médecin militaire a été tué en service commandé pendant qu'il opérail un blessé dans la rade d'Oran. — (Léo-E. P.)

tres et des arts par tout le pays ; et puis, l'argent touché, elle s'occupa presque exclusivement de l'établissement d'un musée d'art à Montréal ?

Tout doux ! n'allez pas vous échauffer, chers auditeurs. Si la Société n'a pratiquement rien fait pour les sciences naturelles, c'est qu'elle est morte avant d'avoir pu réaliser la majeure partie de son programme. Le rapport sommaire qu'elle fit paraître après un an d'activité déborde d'optimisme, et l'on y promet aux fidèles de la Science que leur déesse aura bientôt ses autels. Jugez-en vous-mêmes :

SOCIÉTÉ
POUR L'AVANCEMENT
DES SCIENCES, DES LETTRES ET DES ARTS DU CANADA

Un certain nombre de personnes se sont réunies en vue de former une Société pour l'avancement des Sciences, des Lettres et des Arts au Canada. Leur but est de travailler au progrès intellectuel et artistique dans le pays au moyen de conférences, expositions d'art — à cette fin, elle travaille à l'établissement d'un musée des beaux-arts à Montréal, pour lequel elle a déjà obtenu de précieuses adhésions tant de la part du Gouvernement français, du Gouvernement anglais, du Gouvernement de Québec et des artistes et sculpteurs de France que de la ville de Montréal — cours spéciaux de littérature, d'art et de sciences pures ; concours de tous genres, de nature à créer entre tous ceux que passionnent ces diverses études une émulation féconde ; enfin, par la création de bourses de voyages.

(...)

Elle périt d'inanition, paraît-il. La mort arriva sans rôle, sans convulsions, sans hoquet ; une mort si douce et si discrète que mes informateurs n'ont pu me dire à quel moment précis elle survint. L'un d'eux croit se souvenir que certains orateurs invités n'eurent pour auditoire que les fauteuils de la salle dite « des promotions » à l'Université. M. Lagacé, s'élève là contre. Il m'écrit : « Contrairement à l'opinion émise, ce ne furent ni l'indifférence ni le désintéressement du public — et ce point est important — qui furent cause de la faillite, car à cette époque la salle des conférences de l'Université se remplissait à sa capacité chaque fois qu'un orateur de quelque mérite s'y faisait entendre. Il en était ainsi, par exemple, du cours public de littérature professé par un de Labriolle, un Gillet, soit par quelques autres de moindre valeur. Il faut de plus se souvenir qu'à ce moment notre ville était plutôt pauvre en attractions ou en distractions, comme vous le voudrez. Il y avait bien parfois du théâtre français, mais il était fréquenté surtout par l'élite intellectuelle... car on ne lui faisait pas précisément de la réclame au prône dominical. Les soirées, pour nos gens, étaient bien vides ; le moindre mouvement éveillait donc leur curiosité à défaut d'intérêt. L'Université

profitait de ce concours de circonstances ; aussi était-elle sûre de réunir à chaque coup un auditoire nombreux composé en partie de snobs des deux sexes dévorés de la démangeaison de se mettre en évidence, et de jeunes filles qui venaient là, moins pour écouter le conférencier que pour flirter avec les étudiants qui garnissaient la galerie (...). Non, la Société fut ruinée par le cancer de la pauvreté. En effet, les seules ressources dont elle pouvait disposer étaient l'octroi du gouvernement et les contributions de ses membres qui d'année en année diminuaient en nombre.» Je ferme les guillemets et reprends la parole. (...)

*
* *

Pour avoir davantage à donner, nous avons tendu la main, c'est vrai. Mais depuis longtemps déjà nous ne faisons plus figure de quémandeurs auprès de ceux qui disposent des fonds de l'État, ayant amplement démontré que nous sommes bien « d'utilité publique »...

Je coupe court à ce panégyrique que certains vont peut-être trouver déplacé parce qu'il succède, non pas à l'oraison funèbre de la Société qui nous a précédés, mais à son autopsie ! On aurait raison de trouver cela un tantinet sadique, si je négligeais de rappeler à l'ACFAS qu'elle aussi est mortelle et très faillible et fort sujette à l'action d'une ambiance sur laquelle, un jour, elle ne sera peut-être plus en mesure d'agir efficacement. Vous parlez de tout ce qui nous menace, ce serait oublier le titre de ma causerie et dépasser de beaucoup le temps qui m'est imparti. Mais, je vous le demande, comment ne point parler de la Guerre ? Quelles que soient les apparences, la Guerre est l'ennemie de la Science. Elle est encore plus l'ennemie des groupements qui comme la SPASLAC et l'ACFAS sont voués à l'avancement intellectuel du genre humain.

Si les hostilités se prolongeaient, l'ACFAS serait en danger de mort. Nos congrès ne pourraient plus être tenus ; les *Annales* ne pourraient plus paraître ; plusieurs d'entre nous seraient forcés d'interrompre leurs recherches ; nos gouvernants nous réduiraient à une portion moins que congrue, et que sais-je encore !

Veillons, travaillons, souvenons-nous ! Veillons pour ne rien perdre de ce que nous avons péniblement acquis. Travaillons plus que jamais pour hâter le retour de la paix, la déroute finale de ses ennemis. Et souvenons-nous que notre chère ACFAS devra disparaître un jour. Nous ne pouvons lui assurer l'immortalité, mais nous pouvons du moins espérer qu'elle mourra d'une mort naturelle et glorieuse. On m'objectera que si une association comme la nôtre peut rencontrer une mort « glorieuse », elle ne peut pas considérer la mort comme un phénomène « naturel ». Et pourtant...

En 1924 j'assistais au 48^e congrès de l'*Association française pour l'Avancement des sciences*. Comme j'y représentais officiellement le

Canada, j'eus l'occasion de recueillir de précieuses confidences. Or, l'un des plus hauts dignitaires de l'AFAS me démontra qu'elle était vouée à disparaître avant longtemps, par suite de l'avancement de plus en plus accéléré des sciences mêmes qu'elle aurait voulu garder sous sa bénigne tutelle. « Nous avons encore une section de Physique, une section de Chimie et bien d'autres », me dit-il. « Mais considérez que les chimistes ont depuis longtemps leurs congrès particuliers où les « minéraux » n'écoutent que d'une oreille distraite les communications des « organiciens » et vice versa. Il en va de même pour toutes les autres « spécialités » du savoir. Joignez que le nombre des sociétés savantes et des revues scientifiques augmente de jour en jour, celles-là se réunissant à des intervalles de moins en moins éloignés, celles-ci paraissant de plus en plus souvent. Dans les circonstances, un congrès n'est plus un *événement* dans la vie d'un savant. Un jour donc, et qui n'est peut-être pas très éloigné, l'AFAS prendra sa retraite, avec le sourire, parce que le rêve de LEVERRIER,¹ son fondateur, se sera réalisé trop magnifiquement. »

Mesdames et messieurs (j'ai été tenté de dire : Mes chers frères), une mort comme celle qui attend la vénérable AFAS n'a rien qui doive effrayer. C'est pareille grâce que je vous souhaite... Ainsi soit-il !

1. *L'Association scientifique de France, fondée par LeVerrier en 1864 s'est fusionnée antérieurement avec l'Association française pour l'Avancement des Sciences dont la première session a été tenue en 1872.*

Trois visages de la science *

par
M. LÉON LORTIE

Dans la vie d'un individu, les dates jubilaires sont l'occasion de vanter ses mérites et de rappeler les services qu'il a rendus. Un sentiment de tristesse ne manque jamais cependant de s'exprimer, même sous la forme traditionnelle des souhaits *ad multos annos*, parce qu'on calcule alors l'intervalle de temps plus ou moins court qui sépare un anniversaire du terme inéluctable vers lequel s'achemine celui dont on célèbre les vertus. Il n'en est pas ainsi des sociétés. Chaque jubilé est comme le signe d'une nouvelle naissance. L'équipe des pionniers a vu ses rangs s'éclaircir et même disparaître complètement, d'autres équipes ont reçu de leurs devancières le flambeau qu'elles transmettront, au prochain relais, à la génération montante. La relève est assurée. Une société ne vieillit pas et le temps n'est pas pour elle une dimension. Toujours présente, elle s'adapte aux circonstances et, reflétant les idées des hommes qui la dirigent, elle évolue en tâchant d'être fidèle aux buts et à l'idéal que lui ont assignés ses fondateurs.

Vingt-cinq années se sont écoulées depuis que, le 15 mai 1924, un banquet rassemblait, au Cercle universitaire de Montréal, des ministres, des sénateurs, le maire de Montréal, le consul de France et de nombreux professeurs. Ceux-ci étaient heureux de présenter à leurs concitoyens l'Association canadienne-française pour l'Avancement des Sciences. Plusieurs discours saluèrent cette fondation et souhaitèrent longue vie à la fédération des sociétés savantes de Montréal. Ce banquet était la révélation, l'épiphanie, de la nouvelle société dont on avait jeté les bases un an plus tôt. C'est en effet le 15 mai 1923 que la Société de Biologie, elle-même de création récente, avait convié les représentants de sociétés plus jeunes encore, dans le but de les grouper en une fédération. L'idée fut acceptée presque sans discussion, le nom de l'Acfas jaillit dès le premier instant et on chargea un comité provisoire de rédiger une constitution. C'était chose faite lorsque, le 12 janvier 1924, on élut le premier conseil de l'Acfas.

Animés des plus pures intentions, les fondateurs de l'Acfas étaient surtout riches d'espairs et de projets. Leur enthousiasme ne les empêcha pas de voir que les sociétés fédérées n'étaient guère encore que des cercles d'étude. S'ils voulaient faire avancer la science, leur rôle consistait d'abord à créer le milieu où elle pourrait se développer. L'enseignement et la vulgarisation furent leur premier souci. Le labeur des

* Extrait de Les Annales de l'ACFAS, vol. 16, 1950, pp. 55-61.

premières années fut sans grand éclat, la vie de l'Acfas ne se manifestant que par des conférences publiques. Mais le sentiment de se savoir groupés soutenait ceux dont les efforts, s'ils eussent été isolés, auraient été voués à un échec certain. Autour des maîtres commençait le recrutement des disciples et le nombre augmentait de ceux qui trouvaient dans la science une carrière correspondant à leurs goûts et à leurs aptitudes.

On put croire un instant que l'Acfas subirait le sort de tant d'œuvres nées de l'enthousiasme d'un moment. Un groupe plus jeune se joignit alors aux aînés, insufflant une nouvelle vie à l'association. Jouissant bientôt d'une existence civile, l'Acfas joignit les groupes montréalais et québécois, organisa son premier congrès, reçut l'appui financier du gouvernement provincial qui la reconnut d'utilité publique, puis vit se grouper autour d'elle un nombre grandissant de sociétés dont quelques-unes furent d'une remarquable activité. Il avait suffi de dix ans pour que l'Acfas, malgré les vicissitudes des années creuses, pût vraiment mériter le nom ambitieux que lui avaient donné ses fondateurs. Après un quart de siècle, quand on parcourt le programme du dix-septième congrès, on ne peut se retenir d'un sentiment de satisfaction.

La symbiose de l'Acfas et des universités a donné un nouvel aspect à la vie intellectuelle et économique de la province de Québec. Nous ne voyons encore que les premières manifestations de cet ordre nouveau, mais déjà nous sentons combien profondément il a influencé une jeunesse curieuse d'horizons insoupçonnés de leurs aînés. L'Acfas n'est pas parvenue au point où la courbe de son développement menace de s'aplanir. Elle peut monter encore en conservant la pente qu'elle a prise après la période initiale d'activation.

(...)

À quoi bon cultiver les sciences, même si elles nous ont valu quelques avantages, s'il faut qu'elles nous apportent de si funestes conséquences ? Ce visage de la science ne nous paraît-il pas effrayant ? Réfléchissons un moment et demandons-nous si ce n'est pas l'image de notre propre inquiétude et des passions des hommes qui nous consterne à ce point. Rappelons-nous que l'homme est libre et que son intelligence lui permet de distinguer le bien et le mal. Mais le bien et le mal sont des notions étrangères à la science qui, faisant abstraction des qualités morales des êtres, poursuit sa mission de chercher des vérités physiques dans l'ordre naturel. La connaissance des lois de la nature a mis l'homme en possession de moyens puissants pour disposer à son gré des forces du monde physique. L'usage qu'il en fait dépend, comme toujours, des intérêts qui le mènent et des passions qui l'animent. L'esprit, encore une fois, est la dupe du cœur.

(...)

L'ACFAS
de
A à Z

De l'atome au puzzle...



ASSOCIATION CANADIENNE-FRANCAISE POUR L'AVANCEMENT DES SCIENCES

D'un graphisme qui rappelle à la fois l'art déco, l'irréductible nationalisme fleurdelisé et la frénésie des premières découvertes atomiques, le premier sigle de l'ACFAS exprimait avec une certaine naïveté la nouvelle fierté des Canadiens français qui esquissaient leurs premiers coups de patins dans les ligues majeures scientifiques.



Après un demi-siècle d'existence, l'ACFAS s'est dotée en 1973 d'un logo plus subtil, presque ambigu. Il représente une pièce de puzzle qui ne se rattache qu'imparfaitement à une autre, illustrant ainsi un élément fondamental de la démarche scientifique : l'acquisition de connaissance dérive d'hypothèses et de vérifications. Les données nouvelles sont confrontées au connu qu'elles complètent ou qu'elles remettent en question, la synthèse étant obtenue au terme d'un cheminement qui vise à concilier l'acquis et le nouveau.

Quelques renseignements sur l'ACFAS

Statut

L'ACFAS est une association privée, multidisciplinaire, sans but lucratif et d'expression française. Elle joue au Canada français un rôle équivalent à celui de plusieurs organismes similaires en d'autres pays, comme les associations française (AFAS), britannique (BAAS), et américaine (AAAS) pour l'avancement des sciences.

Bien que la majorité de ses membres soit du Québec, l'ACFAS est aussi présente en d'autres parties du Canada, notamment le Nouveau-Brunswick et l'Ontario.

Origine

La réunion de fondation de l'ACFAS a eu lieu le 15 mai 1923, sous l'impulsion de la Société de biologie de Montréal et de quelques autres sociétés scientifiques de la région de Montréal. En 1931, l'association recevait ses lettres patentes la constituant en corporation. C'est en 1933 que l'ACFAS tenait son premier congrès qui, par la suite, a eu lieu chaque année. Grâce à des hommes tels que Léo Pariseau, Édouard Montpetit, Jacques Rousseau, Adrien Pouliot, le Frère Marie-Victorin et plusieurs autres, l'ACFAS exerça rapidement une influence bénéfique sur les milieux scientifiques du Canada français.

Buts

D'un point de vue général, l'objectif de l'ACFAS est de promouvoir au Canada français l'avancement des sciences, dans les secteurs de l'éducation, de l'entreprise privée et de la fonction publique; les sciences sont ici considérées dans le sens le plus large, englobant les sciences physiques, les sciences de la vie, les humanités et les sciences sociales.

Plus particulièrement, l'ACFAS a pour but de :

- a) constituer un forum favorisant des rencontres et des échanges entre tous ceux qui s'intéressent à la recherche scientifique;
- b) être un des porte-parole des milieux scientifiques francophones auprès des organismes responsables de la définition ou de l'application des politiques scientifiques et, à l'occasion, auprès du public;
- c) stimuler l'intérêt pour les sciences, au sein de la jeunesse et du public en général.

Membres

Bien qu'étant à l'origine une fédération de sociétés membres, l'ACFAS a progressivement recruté des membres individuels. Ceux-ci

sont présentement au nombre d'environ 2 000, provenant du secteur universitaire et, en moindre proportion, de la fonction publique et de l'entreprise privée. Moyennant une cotisation annuelle de dix dollars, les membres reçoivent le Bulletin de l'association et profitent d'un taux d'inscription réduit au congrès.

On devient membre de l'ACFAS en remplissant d'abord une formule d'adhésion que l'on peut obtenir du secrétariat général.

Structures

L'Assemblée générale procède annuellement à l'élection d'une partie des dix-sept membres du Conseil d'administration, dont le mandat est de deux ans. Le Comité exécutif a un mandat d'un an, ainsi que les comités consultatifs. D'autres comités sont formés régulièrement pour assurer l'organisation des activités scientifiques : congrès, colloques et autres.

Au Conseil de l'ACFAS siègent à titre d'observateurs les représentants de régions qui ne sont pas toujours représentées par les membres élus du Conseil, comme, par exemple, les régions de Chicoutimi, Trois-Rivières, Moncton, Rimouski. Cette représentation a pour but d'assurer un lien direct entre l'ACFAS et les régions où elle a des membres et de favoriser une décentralisation de ses activités.

Congrès annuel

Le congrès annuel est la plus importante des manifestations de l'ACFAS. Tenu à chaque année sans interruption depuis 1933, il a connu une expansion continue. Le nombre de communications individuelles qui sont présentées à un congrès dépasse les 600. Un large éventail de disciplines est représenté à ces assises et, au cours des dernières années, les sciences humaines et sociales y ont pris une place aussi importante que les secteurs des sciences pures, appliquées et biomédicales ; plusieurs symposiums, colloques et tables rondes ont également lieu dans le cadre du congrès.

D'une durée de trois jours, le congrès annuel se tient généralement dans les deux premières semaines du mois de mai, le plus souvent du mercredi au vendredi. Il a lieu alternativement dans les villes de Montréal, Québec, Sherbrooke et Ottawa et quelques autres occasionnellement, comme Moncton (1975) et Trois-Rivières (1977).

Le secrétariat général

Le secrétariat général compte un personnel permanent de trois personnes : un directeur et deux secrétaires. Il coordonne l'ensemble des activités scientifiques et assure l'exécution des travaux ordinaires de l'Association : relations avec les membres, publications et impressions, etc.

Conférences et colloques

L'une des premières activités de l'ACFAS, après sa fondation, a été la présentation de causeries scientifiques dans les collèges et les écoles. La réforme scolaire et l'amélioration de l'information scientifique en général ont fait évoluer l'organisation des causeries vers la tenue de colloques généraux et de symposiums spécialisés, destinés aux chercheurs d'abord et souvent aussi à un public plus large.

L'ACFAS maintient néanmoins son soutien à l'organisation de causeries scientifiques dans un certain nombre de régions où ce besoin continue de se manifester. Elle y a ajouté, depuis quelques années, un service d'aide et de subventions à des projets de rencontres scientifiques organisées par des membres de l'ACFAS, par des sociétés affiliées ou parfois par des groupes extérieurs. Une partie du budget de l'association est consacrée à de tels colloques, dont le but principal est de favoriser le rayonnement de milieux scientifiques parfois moins en évidence que les grands centres.

Enquêtes et mémoires

L'ACFAS assigne parfois à des comités la tâche d'étudier un aspect ou un problème particulier reliés à la recherche scientifique. De ces études se dégagent des recommandations et des prises de position destinées aux organismes impliqués dans la planification de la recherche ou la définition de politiques scientifiques.

L'ACFAS n'a pas les ressources nécessaires pour entreprendre régulièrement des études de fond sur des questions scientifiques mais, d'une façon générale, elle s'efforce de se tenir bien au fait des tendances de la politique scientifique et de la situation de la recherche chez nous, en ne se privant pas d'intervenir quand elle le juge opportun.

Relations avec d'autres organismes

L'ACFAS maintient des contacts suivis avec nombre d'organismes canadiens et étrangers à vocation scientifique. Les publications de l'ACFAS font l'objet d'échanges internationaux. L'ACFAS se fait représenter à des congrès scientifiques étrangers et accueille à ses réunions des délégués de plusieurs organismes de l'extérieur. À titre de constituante francophone, l'ACFAS est membre de l'Association des scientifiques, ingénieurs et technologues du Canada (SCITEC).

Les organisations de jeunes scientifiques et les sociétés de loisir scientifique qui œuvraient il y a quelques années au sein de l'ACFAS sont devenues progressivement autonomes et se sont regroupées en fédérations avec lesquelles l'ACFAS entretient une collaboration active.

Publications

Les publications de l'ACFAS consistent en les résumés des communications et les comptes rendus du congrès annuel, auxquels s'ajoutent des comptes rendus de colloques, des mémoires et le bulletin de l'ACFAS. Chaque année, l'ACFAS fait également paraître son rapport annuel, distribué aux membres et à ceux qui en font la demande.

L'ACFAS a trois types de publications : les Annales, qui est sa collection la plus ancienne, regroupant désormais seulement les Résumés des communications du congrès ; les Cahiers, institués en 1979, qui présentent des comptes rendus de colloques ; le Bulletin, dont la parution est trimestrielle et qui comprend des messages aux membres ainsi que des articles d'intérêt général.

Prix scientifiques

L'ACFAS attribue cinq prix scientifiques annuels. Le prix Archambault est décerné dans le secteur des sciences physiques et mathématiques ; le prix Pariseau s'applique au domaine des sciences biologiques ; le prix Vincent est attribué en sciences humaines ; en 1979, l'ACFAS a créé un nouveau prix, destiné à reconnaître des contributions directes à l'innovation technologique ; un cinquième prix s'est ajouté en 1980 avec la création du prix Jacques-Rousseau, pour la polyvalence et l'interdisciplinarité scientifiques. Ces cinq prix sont d'une valeur de \$2 000 et leur financement est assuré par l'Alcan (Archambault), la Banque Nationale du Canada (Pariseau), Bell Canada (Vincent), IBM (Rousseau) et la Fondation Bombardier.

Enfin, l'ACFAS octroie deux prix annuels de \$1 000 à des étudiants de niveau universitaire qui ont complété leurs études de premier cycle et ont été admis à suivre un programme d'études supérieures.

Le financement

Le budget dont dispose l'ACFAS pour l'ensemble de ses activités est d'environ \$200 000. Les deux tiers de ce budget proviennent de subventions du ministère de l'Éducation du Québec, du Conseil de recherches en sciences et en génie du Canada et du Conseil de recherches en sciences humaines du Canada. Les autres principales sources de revenus de l'association sont les contributions d'entreprises privées, membres honoraires et souscripteurs, les inscriptions au congrès annuel et les cotisations des membres.

L'utilisation de ces fonds se répartit entre l'organisation d'activités scientifiques (le congrès, les colloques généraux et spécialisés, les contributions à d'autres sociétés, etc.) et les dépenses courantes pour le soutien du secrétariat, les réunions des comités, l'administration générale et les relations avec les membres.

Sociétés membres

Association canadienne des sociologues et anthropologues de langue française, a/s Département de sociologie, Université de Montréal, C.P. 6128, Succ. «A», Montréal H3C 3J7, Tél. : (514) 343-6625.

Association catholique des études bibliques au Canada, Faculté de théologie, Tour des Arts, bureau 920, Université Laval, Ste-Foy G1K 7P4, Tél. : (418) 656-7975.

Association des démographes du Québec, C.P. 403, Succ. Côte-des-Neiges, Montréal H3S 2S7.

Association des géographes du Québec, a/s Chritian Morissonneau, Université du Québec à Montréal, Tél. : 282-3993.

Association des professeurs de sciences du Québec, 6555, 32e Avenue, Montréal H1T 3C7, Tél. : (514) 728-6642.

Association mathématique du Québec, 1415 est Jarry, Montréal H2E 2Z7, Tél. : (514) 374-4700.

Association québécoise de télédétection, C.P. 10047, Ste-Foy G1V 4C6, Tél. : (418) 656-2294 ou (819) 565-4523.

Association québécoise des techniques de l'eau, 6290 Périnault, Montréal H4K 1K5, Tél. : (514) 337-4446.

Association québécoise pour l'étude du quaternaire, a/s Département de géographie, Université de Sherbrooke, Sherbrooke J1K 2R1, Tél. : (819) 565-4571.

Centre québécois de la couleur, 1200 Latour, Saint-Laurent H4L 4S4, Tél. : (514) 747-2308.

Club de microscopie électronique de Québec, a/s Département de pathologie, Université Laval, Ste-Foy G1K 7P4, Tél. : (418) 656-5499.

Conseil de développement du loisir scientifique, 1415 est rue Jarry, Montréal H2E 2Z7, Tél. : (514) 374-0173.

Recherches amérindiennes au Québec, 4050 rue Berri, Montréal H2L 2R1, Tél. : 524-1062.

Section québécoise (à Montréal) de l'A.S.Q.C., 540, 40e Avenue, LaSalle H8P 2X6.

Société canadienne de science économique, a/s Département de science économique (M. François Vaillancourt), Université de Montréal, C.P. 6128, Succ. «A», Montréal H3C 3J7.

Société de biologie de Montréal, 2730 Chemin de la Côte-Catherine, Montréal H3T 1B7.

Société d'énergie solaire du Canada (section québécoise), a/s École Polytechnique, C.P. 6079, Succ. «A», Montréal H3C 3A7.

Société de géographie de Québec, a/s Faculté des Lettres, Université Laval, Ste-Foy G1K 7P4.

Société d'histoire du théâtre du Québec, a/s Département d'études françaises, Université de Montréal, C.P. 6128, Succ. «A», Montréal H3C 3J7.

Société de philosophie du Québec, C.P. 1370, Place Bonaventure, Montréal H5A 1H2, Tél. : (514) 671-7427.

Société de protection des plantes du Québec, Station de recherches agricoles, 3300 rue Sicotte, C.P. 480, St-Hyacinthe J2S 7P8, Tél. : (514) 774-0660.

Société des études anciennes du Québec, a/s Léopold Migeotte, Département d'histoire, Université Laval, Ste-Foy G1K 7P4, Tél. : (418) 656-7059.

Société entomologique du Québec, Complexe scientifique, 2700 rue Einstein, Ste-Foy G1P 3W8. Tél. : Tél. : (418) 643-9679.

Société historique de Montréal, 4420 rue St-Denis, Montréal H2J 2L1.

Société linnéenne de Québec, 1675 avenue du Parc, Ste-Foy G1W 4S3.

Société québécoise de science politique a/s Département de science politique, Université du Québec, C.P. 8888, Montréal H3C 3P8, Tél. : (514) 282-4582.

Société québécoise pour l'étude biologique du comportement, a/s Département de biologie (M. André Cyr), Université de Sherbrooke, Sherbrooke J1K 2R1.

Société zoologique de Québec, 8191 avenue du Zoo, Charlesbourg, Québec G1C 4G4, Tél. : (418) 627-3072.

Les prix de l'ACFAS

Prix Urgel-Archambault : sciences physiques et mathématiques (fondamentales et appliquées)

Le prix Archambault a été créé en 1953, en l'honneur d'Urgel Archambault, directeur-fondateur de l'École Polytechnique de Montréal. Il est attribué dans le domaine des sciences physiques et mathématiques (fondamentales et appliquées) : physique, chimie, mathématiques, sciences de la terre, informatique, ingénierie, etc.

Prix Léo-Pariseau : sciences biologiques

Le prix Pariseau a été institué en 1944, en l'honneur de Léo Pariseau, premier président de l'ACFAS. Ce prix est destiné au secteur des sciences de la nature (ce dernier volet incluant la zoologie, la botanique, l'agronomie, la foresterie, l'écologie, etc.).

Prix Marcel-Vincent : sciences humaines

Le prix Vincent a été créé en 1975, en l'honneur de M. Marcel Vincent, premier président francophone de Bell Canada. Ce prix est attribué dans le secteur des sciences humaines, c'est-à-dire les sciences sociales, les humanités, les sciences de l'éducation et du comportement, etc.

Prix J.-Armand-Bombardier : innovation technologique

Le prix J.-Armand-Bombardier a été établi en 1979, en l'honneur de J.-Armand Bombardier, inventeur et fondateur de la compagnie Bombardier. Ce prix a pour but de reconnaître des contributions directes à l'innovation technologique.

Prix Jacques-Rousseau : interdisciplinarité

Ce nouveau prix, créé en 1980, porte le nom de Jacques Rousseau, botaniste, ethnologue et ancien secrétaire général de l'ACFAS. Ce prix vise à reconnaître des réalisations scientifiques exceptionnelles, où percent à la fois l'humanisme et la rigueur, la polyvalence ou l'interdisciplinarité. Il a été accordé pour la première fois en 1981 à M. Louis Berlinguet, attaché scientifique à l'Ambassade canadienne à Paris.

Critères d'attribution

Les prix scientifiques de l'ACFAS sont accordés pour des travaux de recherche ou encore pour des réalisations connexes à la recherche proprement dite: par exemple, la gestion de la recherche, la formation de chercheurs, la communication scientifique, etc. Ils ont pour but soit de couronner l'ensemble d'une carrière, soit de souligner des percées significatives qui peuvent avoir été réalisées par des candidats relativement jeunes.

Ils sont accessibles à des personnes de tous les milieux: secteur public, réseau d'enseignement, établissements privés. Chacun de ces prix est décerné:

- à des personnes du Canada français et dont les principales contributions ont été faites au pays;
- pour des réalisations relativement récentes, précédant de quelques années seulement l'octroi du prix,
- à des personnes ou à des équipes,
- une seule fois aux mêmes personnes.



Publications courantes de l'ACFAS

Les Annales de l'ACFAS

(Comptes-rendus des congrès) de 1935 à 1982
(vol. 1 à 49)

Les Cahiers de l'ACFAS

1. Les contraintes au développement du Moyen-Nord (1979)
2. La thérapeutique de l'obèse adulte (1979)
3. Le comportement moteur du déficient mental (1979)
4. Dix ans de recherche québécoise sur la littérature française (1980)
5. La recherche gérontologique au Québec (1980)
6. L'entrepreneurship et la P.M.E. au Québec (1980)
7. Biologie du vieillissement: approches cellulaires et moléculaires (1981)
8. Stratégies de conservation de l'eau en Sagamie (1981)
9. Étude et repression des mauvaises herbes (1981)
10. L'ACFAS à travers 50 congrès (1982)
11. Recherches sur le troisième âge (1982)

Le Bulletin de l'ACFAS

trimestriel, depuis l'été 1979
no courant: volume 3, no 4

Comptes rendus de colloques

- Archives et recherches régionales au Canada français, 169 p., 1977.
- L'enseignement de la géologie générale au Québec, 128 p., 1979.
- Recherches biomédicales universitaires et recherches industrielles des médicaments, 102 p., 1976.
- L'importance du contrôle de la qualité pour l'entreprise québécoise, 111 p., 1977.
- Situation de la recherche sur la vie française en Ontario, 280 p., 1975.
- Les sources d'énergie du futur, 225 p., 1975.
- La construction et les communautés nordiques, 152 p., 1974.
- Méthodologie de l'aménagement et du développement, 251 p., 1978.
- Colloque Nutrition '73, 148 p., 1973.
- L'environnement au Québec, 79 p., 1972
- Les problèmes de l'eau, 125 p., 1969.

BNQ



000 435 994

*Publié à l'occasion
du 50^e congrès de
l'acfas*

*Université du Québec
à Montréal*

12-13-14 mai 1982